

LA PENSÉE ORIENTALE ET LA PSYCHOLOGIE DES PROFONDEURS

LE TANTRISME

PAR
CLAUDE BRULEY

Avant de narrer l'histoire de Tristan et d'Yseult, un des grands contes qui accompagna le bref avènement de l'Amour courtois vers la fin du moyen-Age, le troubadour avait coutume de dire à l'assemblée: "Vous plairait-il d'entendre un beau récit d'amour et de mort?" A ceci le Seigneur ou sa Dame répondait: "rien au monde ne saurait nous plaire davantage." C'est dans cet état d'esprit que j'aimerais entreprendre avec le lecteur cette étude sur le Tantrisme. A savoir, comme un conte avec lequel il serait bon de prendre, quand il le faut, ses distances; tant il est vrai que nous allons, par la force des choses, toucher aux origines de notre acquis héritaire. Sachant qu'on n'ébranle pas inconsidérément ces piliers sur lesquels s'est édifié jusqu'ici, depuis le mode de conception et de naissance, l'essentiel de notre vie organique, psychologique, et dans une certaine mesure, spirituelle.

Si cette méditation, car c'en est une, semblait au lecteur aventureuse, voire hasardeuse, je demanderais son indulgence en évoquant mon thème astrologique natal (véritable carte psycho-génétique des acquis antérieurs), plus précisément la triple conjonction, au degré près, de Saturne, Vénus et du Soleil en Scorpion, qui très certainement me prédestinait à entreprendre un jour cette œuvre de clarification concernant la sexualité. Ceci dans le but de voir plus clair dans les désirs, les attractions, les répulsions, les sentiments qui habitent l'être humain. Sachant que dans une conjonction qui se respecte, les protagonistes s'efforcent souvent de faire valoir leurs droits aux dépens de leurs vis-à-vis considérés alors comme de véritables trouble-fête. Et quand la loi ou le dogme symbolisés par Saturne, l'amour vénusien et la raison humaine solaire, se rencontrent aussi intimement, on peut imaginer les réflexions, les débats, les affrontement intérieurs qu'une telle situation engendre.

Le lecteur qui a pris connaissance de mes précédents textes, ne devrait pas, devant un tel sujet, s'attendre à des vues par trop originales. Mon étude sur l'Amour courtois, publiée il y a une dizaine d'années, et dont une nouvelle lecture ne serait pas superflue, pourrait aider à une meilleure compréhension du thème traité.

Je voudrais encore, pour clore cette introduction, rappeler que cette réflexion particulière entre dans le cadre d'une plus vaste étude sur la pensée Orientale vue (ce qui fait je crois son originalité), à la lumière de la psychologie des profondeurs. Deux fascicules sont déjà parus. Le premier sur les origines de cette pensée depuis les Véadas, les Upanishad, la grande école du Samkhya, puis celle du Yoga; le second fascicule traitant de la Baghava-gita, du Brahmanisme, puis du Bouddhisme.

En fait, un exposé sur l'expansion du règne de l'esprit au dépens du corps physique devenant au cours des siècles, gênant voire inutile.

Le Tantrisme, dont nous allons nous entretenir, appartient à une école orientale tardive, vraisemblablement la dernière née, répondant au phénomène bien connu de l'oscillation du pendule qui, ayant atteint un point limite (ici l'insignifiance du corps), incline vers un autre point limite (ici la servitude de l'esprit entièrement mis au service de ce corps). Jung appelait ce mouvement une énantiodynamie; terme grec qui signifie: inversion de tendance.

Cette précision, quant à ces points limites, permettra au lecteur de comprendre (sans forcément accepter) l'état d'esprit qui me conduit à m'intéresser à cette nouvelle école Orientale. Ecole tardive, semble-t-il, puisque les premiers documents écrits qui concernent le Tantrisme ne remontent qu'au huitième siècle; documents repris, à nouveau rédigés, du dixième au quinzième siècle, moment où en Occident la Renaissance inaugure le nouveau règne de l'esprit humain. Ce qui ne veut pas dire que d'autres écrits plus anciens ne puissent un jour être découverts.

Je fais ici allusion au grand mouvement qui rythme la vie des civilisations et à plus forte raison la vie de chacun.

Dans un autre travail (l'Esprit sain) je me suis entre autres efforcé de présenter une vue globale historico-mythique, des différentes civilisations issues de la race blanche, qui se sont succédées depuis environ douze mille ans. De ce schéma bien imparfait, je demandais si possible, de retenir essentiellement le rythme de ces montées solaires et descentes lunaires qui ponctuent ce qui m'apparaît être l'évolution du psychisme humain. Les montées solaires correspondant à l'effort régulièrement entrepris pour se dégager d'un collectif qui ne permet aucune initiative personnelle; les descentes lunaires correspondant au retour dans ce collectif. Une étude attentive de ces différents mouvements peut montrer à l'évidence, un départ au sein d'une matrice collective animalo-humaine d'ampleur mondiale. Puis, civilisation après civilisation, le germe de l'individuation croissant, apparaît un rétrécissement continu de cette matrice collective au sein de laquelle le germe précité reprend régulièrement de la vigueur. A savoir: de la souche animalo-humaine à la race; de la race à la caste; de la caste à la famille ou au clan, ultime matrice propice à la naissance de la personne. J'emploie à dessein le mot personne car ici, dans cette logique, se joue le futur de cette humanité. Ou bien naît l'âme individuée rendant caduque toute matrice ultérieure, ou bien naît l'égo personnalisé dont la fatale ambition, ne pouvant plus se satisfaire du cadre de la famille, du clan, de la caste, de la race, ressuscite la matrice mondialisante à vocation mélangiste. Le mouvement revient ainsi à son point de départ. L'humanité retrouve ses origines. Ajoutons que d'une manière ou d'une autre l'égo personnalisé, pour tout dire l'égo égoïste, ne peut vivre en dehors de ce collectif au sein duquel il puise l'essentiel de ses forces.

Dans cette étude particulière qui nous occupe nous pouvons déjà retenir l'importance donnée au corps lors des montées ou descentes lunaires (suivant le rôle que nous accordons soit au corps soit à l'esprit à un moment donné de notre évolution); ces deux pôles présentant un antagonisme que nous mettrons une nouvelle fois en lumière au cours de ce travail. Retenons également d'une manière générale que l'homme, solaire, jusqu'ici, s'est attaché à développer et à défendre l'esprit, alors que la femme, par la loi de l'énantiodromie précédemment citée, s'est consacrée à la défense du corps pour lequel elle montre beaucoup de sollicitude.

Ce qui ne veut pas dire que lors des périodes lunaires l'homme soit dépourvu d'esprit. Mais il le met alors au service du corps, que ce corps soit religieux, social, professionnel, ou tout simplement féminin.

Notons encore qu'après des siècles de dictature masculine, patriarcale, relayée par toutes les instances religieuses, civiles, familiales, conjugales, mises en place, c'est à partir du huitième siècle que les civilisations Occidentales et Orientales, redécouvrent de concert (bien que d'une façon différente comme nous allons le voir), le rôle de la femme, son importance dans les rencontres, les partages, le développement de la société, en dehors bien entendu de l'essentiel rôle maternel qui lui est dévolu en permanence.

Dans cet exposé, les deux grands archétypes: le soleil et la lune représenteront, sans aucune ambiguïté, le masculin et le féminin.

L'archétype solaire typifiera l'homme qui s'est doté au cours des âges d'un esprit, plus précisément d'une raison le conduisant à vivre des séparations successives que je viens succinctement de décrire. Sans oublier que l'être individué, qui semble représenter le but de cette évolution, se construit ici-bas, en fin de compte, à partir de l'intégration progressive de ce qui a été, dans le processus de différenciation exclu; mais dans un rapport inversé. A savoir le monde, non plus au dehors, mais en soi.

Ce soleil qui nous éclaire (comme je l'ai longuement décrit dans de précédentes études (consulter la liste jointe), émet une lumière blanche, qui serait dévitalisante à terme, sans le recours à des périodes crépusculaires ou nocturnes permettant à la nature, aux corporalités lésées de reprendre ou de conserver vie. Le lecteur aura compris que la femme, corporellement liée à la lune, participerait activement à cette revitalisation, notamment dans l'acte sexuel.

C'est donc à un jeu subtil constitué de lumière et d'ombre que cette nature nous convie. Jeu que nous pouvons encore symboliquement visionner grâce au caducée d'Hermès qui présente, autour d'un axe central, l'entrelacement de deux serpents représentant ces deux influences masculine et féminine. L'une correspondant à l'action consciente, volontaire, l'autre correspondant à l'action inconsciente, involontaire. Deux énergies, la première blanche, symbolisant l'esprit dévitalisant; la seconde rouge, typifiant l'énergie vitalisante.

Jeu subtil que notre organisme manifeste en permanence avec les globules rouges du sang ou hématies et les globules blancs ou leucocytes; jeu que nous retrouvons dans le rythme des saisons naturelles ou psychiques auxquelles les civilisations ou personnes, au fil des jours ou des siècles, sont sensibles.

Dans les deux précédentes études sur la pensée Orientale, je me suis attaché à décrire ces montées solaires que les Upanishad, l'Ecole du Samkhya et du Yoga typifient. Époques où l'esprit masculin, cherchant à vivre intégralement son retrait de la vie physique pour mieux la comprendre, immobilise son corps, le subtilise, le solarise (si on me permet ce néologisme). Tandis que la nature féminine, terrestre quant au corps, psychique, quant à la lune, fascinée par cet esprit aux qualités intellectuelles hors de pair, qui donne à l'homme force et prestige, gravite autour de cet esprit dans une ronde apparemment sans fin.

Qui, mieux que ce ballet céleste, auquel se livrent le soleil et la lune, montrerait au cours des âges la distance qui sépare l'esprit masculin à vocation atomiste, et l'âme féminine s'appliquant à conserver son unité corporelle. Mais également l'antagonisme et la paradoxale attirance qui font de cet échange hors du commun, une inépuisable source d'intérêt.

N'avons-nous pas ainsi sous les yeux les rapports quotidiens entre l'homme et la femme, mise à part leur vie nocturne quand le soleil plonge correspondamment dans la mer; quand l'homme entre dans la femme et vit avec elle jusqu'au matin une ténébreuse aventure; jusqu'au moment où, reprenant conscience, il entreprend une nouvelle journée d'élévation mentale, de distinction, de séparation, de minéralisation.

Avec cette étude sur le Tantrisme, le lecteur l'aura compris, nous allons nous intéresser à une Ecole qui s'efforce, en toute conscience (ce qui fait sa spécificité), d'explorer le corps féminin pour y découvrir ce qui le constitue.

Ensuite, ce qui peut apparaître de prime abord paradoxal, grâce à une connaissance intime de ce corps, et aux vertus qu'il recèle, échapper à la roue samsârique des retours périodiques dans la condition sexuée que cette terre entretient. En un mot, le salut par la femme, plus précisément: le salut grâce au corps de la femme. Autre formulation du "à Jésus par Marie" qui tient encore une place importante dans le Christianisme, bien que dans cette religion le rôle de la femme soit compris différemment.

J'ai déjà parlé de ce salut particulier dans mon étude sur l'Amour courtois, notamment en évoquant le personnage haut en couleurs que fut Guillaume IX d'Aquitaine et sa liaison avec Dangerosa (la bien nommée) vicomtesse de Poitiers; liaison qui inaugura au Moyen-Age en Occitanie, cette mystérieuse exploration. Nous retrouvons ici, comme dans le Tantrisme, la déification du corps féminin, des énergies que ce corps recèle, propices au retour à l'état non individué, source de jouissances dans fin.

Mais avant d'entreprendre cette recherche, et d'étudier plus précisément cette démarche qui consiste à vouloir unir ou réunir en une parfaite unité deux êtres organiquement, psychiquement, séparés que sont l'homme et la femme; tentative que la psychologie des profondeurs appellera le "mystérium coniunctionis" (l'union des contraires, le grand Oeuvre alchimique que Jung explorera sans relâche durant les vingt dernières années de sa vie ici-bas, plus prosaïquement la conjonction du soleil et de la lune chère aux astrologues), nous ne devrons jamais perdre de vue que nous rencontrons généralement à ce sujet deux Ecoles, deux cas de figure.

La première, que nous appellerons "Orientale" sans pour autant l'inscrire dans une géographie particulière; la seconde, que nous appellerons Occidentale en faisant les mêmes réserves. Deux Ecoles qui abordent les problèmes liés à la sexualité selon deux options qui ne peuvent apparemment se rejoindre.

En effet, pour la pensée Orientale, toute création est tributaire du jeu initial de deux partenaires sexués, depuis les dieux jusqu'aux humains, en insérant bien évidemment les âmes animales, végétales, voire minérales (les mâles et femelles dans le règne animal, les pistils et étamines dans le règne végétal, les bases et les acides dans le règne minéral, étant là pour nous rappeler cette évidence). Dans le Tantrisme, deux grands archétypes qui, ont pour nom Shiva et Shakti, se donnent à connaître dans un jeu éloquemment érotique, que bien des Temples hindous consacrés à ces divinités, reproduisent. Jeu sacré que bon nombre d'Hindous, convaincus de cette origine, s'efforcent de reconstituer quand, s'unissant charnellement à leurs épouses, ils prononcent ces paroles:

"Je suis le ciel,
tu es la terre.
Tous deux unissons-nous,
Déposons ensemble la semence
pour engendrer un mâle,
un fils pour enrichir l'univers."

Alors que pour la seconde Ecole, dite Occidentale, plus particulièrement monothéiste, la sexualisation de l'humanité provient d'un incident de parcours. Elle est consécutive à une faute grave, à l'origine de conditions de vie devenues extrêmement pénibles. L'humain, étant à l'image et à la ressemblance du Dieu créateur, était primitivement un être complet, doué de facultés mâle et femelle; donc androgyne. (Genèse de Moïse ch 1. 26-27)

Cette malencontreuse sexualisation rendit le labeur pour survivre, épuisant et les accouchements difficiles. La soumission de la femme, dont les désirs se portèrent alors vers l'homme, entraîna une domination de ce dernier (cf la genèse de Moïse 3.14-24)).

Fidèle à cette vision des choses l'Eglise Judéo-Chrétienne, par exemple, toléra l'acte sexuel dans la mesure où il s'avérait nécessaire à la reproduction de l'espèce, mais uniquement dans le cadre de cet impératif. Et afin qu'à ce sujet tout soit bien clair, elle instaura des rites de purification, indispensables après l'acte sexuel ou l'accouchement d'un enfant. Cet acte, considéré comme un mode d'épanouissement du couple, que l'occident déchristianisé réintroduit présentement dans ses moeurs (mode propre à l'Ecole Orientale), n'a toujours pas droit de cité au sein d'une Eglise qui prône, dans l'exemple que donne ses prêtres, une chasteté qu'elle ne peut remettre en question sans ébranler toute une théologie basée sur une faute originelle.

Que dire alors de cette malédiction qui menace tout homme qui approcherait une femme pendant l'écoulement périodique de son sang. (Lev 15.19-32) Nous sommes ici aux antipodes du Tantrisme, qui, comme nous le verrons plus loin, préconise ce moment pour accomplir l'acte réputé libérateur.

Cependant si nous prenons au sérieux l'exploration de cette genèse monothéiste, nous risquons de découvrir que dans la venue au monde des sexes tout n'est pas aussi clair. Swedenborg, qui, au dix-huitième siècle, reprit l'étude de cette Genèse mosaique et communiqua ses recherches dans une indifférence quasi générale (Arcanes Célestes: 16 volumes traduits en français), eut une idée, semble-t-il originale, concernant ce Créateur universel; idée qui eût dû s'inscrire entre les deux formes de pensée sur la sexualisation résolument antagonistes que je viens de décrire.

Il reconnut un Créateur (mâle et femelle) doté de deux qualités essentielles: l'Amour et la Sagesse. Cette dernière n'étant que la forme prise par son amour. Je renvoie le lecteur désireux de mieux connaître cette sagesse au livre des proverbes (ch 8.30 et ss) où elle est décrite dans sa fonction formatrice. Ce Dieu présenté de cette façon comme étant androgyne, met au monde des hommes et des femmes selon son image et sa ressemblance. A ce près que les hommes seront créés selon son image et les femmes selon sa ressemblance. Les hommes prendront la forme de son amour et les femmes la forme de sa sagesse. Ainsi se trouva justifiée chez ce Réformateur, l'apparition des sexes sans avoir à immédiatement évoquer pour cela un quelconque incident de parcours.

Plus d'androgynie pour la créature, mais la condition sexuée, donc limitée, puisque l'un sera appelé à devenir l'image de cet amour divin et l'autre la ressemblance de cette sagesse jusque-là manifestés en un seul être. Nous nous trouvons bien maintenant devant deux âmes, deux corps sexués, appelés à se réunir en un seul pour reconstituer l'Etre Archétype, le Dieu créateur.

C'est dans ces conditions que l'homme déjà homme, et la femme déjà femme, commirent la faute que l'on sait; la sexualité n'étant plus ici la conséquence de cette drastique séparation. En fait, ces êtres sexués étaient appelés à manifester en permanence, deux manières d'être que le Dieu réputé androgyne concrétisait dans sa seule personne; mettant alternativement en valeur soit son amour soit sa sagesse.

En fait, si nous reportons à la psychologie des profondeurs, tout "créateur", il serait plus juste de dire "procréateur", projette tout d'abord à l'extérieur de lui-même sa réalité intérieure, ici visiblement sa division, avec les amputations, les difficultés, voire les drames que cette division entraîne. Nous retrouvons cette loi dans tout schéma parental. A savoir la manifestation chez l'enfant d'un héritaire jusque-là bien souvent non encore monté à la conscience des géniteurs. Cette prise de conscience implique souvent tant de remise en question, de comportements auxquels on tient, qu'elle est repoussée, jusqu'au moment où il n'est plus possible de la retarder davantage. Cela demande chez beaucoup un certain nombre d'existences, quant à la race elle-même, nous pouvons parler de millénaires.

Il est évidemment plus facile de responsabiliser la progéniture, de lui faire porter le poids des défauts d'aptitude adéquate que de se remettre en question. Ce qui entraîne les souffrances, les inhibitions, les complexes que l'on sait; tous inscrits dans notre corps. Un véritable schéma corporel que nous étudierons bientôt en évoquant ces "Chakras" qui tiennent tant de place dans la doctrine tantrique.

En fait les deux Ecoles auxquelles j'ai fait référence: l'Orientale et l'Occidentale, sont bien conscientes des perturbations qu'entraînent chez un grand nombre d'êtres, les problèmes liés au comportement sexuel.

Toutefois en Occident religieux, l'acte sexuel, comme nous l'avons vu, est inscrit dans un cadre utilitaire: la procréation, la sauvegarde de l'espèce humaine. C'est pourquoi le mariage demande à être placé sous un influx sacramental qui devrait conduire les époux, en dehors de cette nécessaire et périodique reproduction, à vivre chastement dans l'attente d'une vie angélique, sous les regards d'un Dieu asexué.

Il suffit de lire l'Évangile, notamment certaines paroles concernant le mariage (cf Matthieu 19.12 et 22.30) pour être convaincu de cet état d'esprit.

C'est un enseignement incontestablement solaire. Le jeu est sous l'arbitrage de l'homme. La femme, compte tenu de son passé édénique, doit être tenue sous le joug, car le serpent des plaisirs sensoriels ou sensuels n'est jamais loin. La théologie du pur esprit, du Saint Esprit qui conduit à dévaloriser puis à subtiliser le corps physique, a pour conséquence (le sublimé et son reliquat précipité bien connu en chimie) une densification de ce corps qu'on eût voulu faire disparaître, et par voie de conséquence, une sensualité de plus en plus marquée, de plus en plus étendue. Sensualité que nous retrouvons aujourd'hui dans cet érotisme, que les fêtes "gay love", les lieux "échangistes", manifestent sans aucune retenue.

Obsession que le jeu initiatique du Tarot symbolise dans sa quinzième lame: celle du diable, qui tient étroitement enchaînés par les désirs des sens, un homme et une femme.

Tout ceci n'étant que la conséquence d'une spiritualité de plus en plus subtile, minimisant l'importance de l'expression corporelle; spiritualité ne pouvant aboutir à terme, qu'à la mort du Dieu sinon de l'esprit discriminateur qui s'engage sur un tel chemin.

Ce décuplement recherché dans l'excitation sexuelle et manifesté dans la société présente, pourrait nous faire croire à un Tantrisme vécu à la mode occidentale. Mais il n'en est rien, car dans le Tantrisme c'est l'esprit et non le désir qui doit être à l'origine de la rencontre. L'orgasme n'étant pas une fin mais un moyen pour parvenir à vivre une mutation qui rendra ensuite caduc ce mode bien imparfait sinon infirme de rencontre et de partage.

L'école Orientale Tantrique présente en effet en un relief saisissant, ces contraires que représente le psychisme masculin et féminin; ceci bien au fait des rythmes biologiques, psychologiques, au cours desquels l'homme et la femme se rencontrent régulièrement sans véritablement s'unir. Cette Ecole définit la singularité de ces pôles radicalement opposés et montre que sans une longue préparation et des pratiques soigneusement répertoriées, cette union tant désirée, ce retour à la divinité non divisée ne peut être réalisée.

Comment en effet unifier une tendance solaire masculine qui ne cherche qu'à séparer, diviser, différencier et une tendance lunaire féminine qui ne tend qu'à réunir, confondre; tendances profondément inscrites dans les corps, plus particulièrement dans les organes génitaux sous la forme globalisante du lingam et du yoni? N'avons-nous pas là sous les yeux ces nécessaires et indispensables disparités à partir desquelles la vie ici-bas persiste?

L'union tant souhaitée ne passe t-elle pas par la disparition de ces irréconciliables tendances, par la perte de la conscience sexuée? C'est ce que proposera le Tantrisme. Mais n'est-ce pas en fin de compte ce à quoi tend tout orgasme? N'y-a-t-il pas là une condition incontournable à vivre pour mettre au monde une vie nouvelle, ne serait-ce qu'un enfant? Une perte de conscience préalable? (bien entendu ce raisonnement ne tient pas compte des insémination artificielles. triomphe de la génétique moderne).

Le Tantrisme répondra encore oui, à ceci près, comme nous le verrons plus loin, que l'orgasme, qu'il cherchera à provoquer ne sera pas celui du commun des mortels, mais s'apparentera à celui des dieux vénérés, modèles de la démarche entreprise: Shiva et Shakti qui eux, comme archétypes, réussissent cette unification toujours à recommencer chez les humains après chaque orgasme. C'est pourquoi, dans cette doctrine, nous comprenons la place donnée à l'excitation préalable des partenaires avant de pouvoir connaître cette ultime libération.

Cette précision nous permet de comprendre le pourquoi de ce Tantrisme noir s'exerçant notamment dans les cimetières, ou dans des lieux fétides, propices à l'exaspération des sens.

On a souvent comparé l'acte sexuel à la préparation d'un orage, puis à la foudre (traduisons le sperme) qui s'abat sur terre (le corps féminin) alors qu'une pluie bienfaisante, qui traduit l'apaisement des âmes après l'acte, les plonge dans un sommeil de l'indifférencié réparateur.

Nous pouvons retenir ici les causes de cette excitation: à savoir l'accroissement progressif des différences entre les deux polarités mâle et femelle affrontées, jusqu'au point de rupture symbolisé par la foudre.

Notons encore, dans cet état d'esprit, que plus l'excitation sera vive, plus les sensations seront intensifiées et correspondront à la qualité de la jouissance éprouvée.

En laissant momentanément de côté la qualité de cette jouissance et les fruits spirituels, qu'on peut en attendre, nous pourrions nous interroger sur cette forme d'échange, et nous demander si il y a là une conjonction réussie?

Oui répondront les uns; non répondront les autres, suivant, semble-t-il, l'importance qu'on donnera à cette conscience, souvent difficilement acquise à travers de douloureuses ou pénibles séparations (cf l'étude sur l'esprit sain). D'où l'acuité du problème et sa complexité au fur et à mesure de l'élaboration de cette conscience humaine et du prix qu'elle représente à nos yeux. Mais suivant aussi la découverte, poignante pour l'homme, de la perte progressive de sa vitalité, qu'entraîne l'intellectualisation; vitalité qui semble ne devoir pour certains être compensée que par un commerce charnel avec une jeune femme dont l'entièvre féminité représente pour l'homme un véritable bain de jouvence.

Qui ne se souvient, la Bible relatant ce fait, des jeunes filles que l'on glissait dans le lit du roi David à la fin de son existence ici-bas, pour lui redonner une fugitive vigueur que le grand âge lui avait retirée. Ou bien encore de Maupassant en proie à de violents maux de tête dus à un surmenage intellectuel, qui recherchait auprès de jeunes prostituées l'antidote à cette minéralisation avancée. Retenons ici, pour ne pas perdre le fil de notre sujet, la juvénilité du sujet féminin recherché, voire la prostituée, et non la femme ayant procréé, notamment des garçons, signe évident d'une recherche de masculinisation tarissant ainsi cette source de jouvence strictement féminine.

Ce problème de ressourcement, pris sur un plan plus général, nous permettrait de comprendre, au cours des siècles, durant la vie des civilisations, l'influence lunaire venant régulièrement contrarier et si possible interrompre la montée solaire favorable à l'édification de la conscience de soi volontaire, dominatrice. Conscience que nous avons vu s'édifier en étudiant les Ecoles orientales, notamment celle du Samkhya, où l'esprit devenu immobile, observateur, dévitalisant, entraîne à terme un réflexe de survie, de plongée, afin de libérer le corps de la tutelle d'un esprit devenu saint, à savoir crucifiant.

Ce réflexe de survie apparaît avec le Shivaïsme qui se développe aux VI ème et VII ème siècles de notre Ère, et se distingue du Brahmanisme la grande religion régnante. Ces brahmanes, représentant d'un patriarcat à l'autorité absolue, veillaient (cf les lois de Manou clairement décrites dans le livre de Denise Desjardins: "mère, sainte et courtisane") au devenir de la famille, véritable structure religieuse, souvent polygame, au sein de laquelle officie le père ou le mari entouré de l'épouse légitime et des concubines, soucieuses (en ces temps où les morts d'enfants étaient nombreuses) d'assurer la croissance d'un fils, seul habilité à présider aux obsèques de son père qui, autrement, vivrait dans l'au-delà une existence précaire.

Ce sont ces lois, sur lesquelles repose solidement la société hindoue, qui sont remises en question dans les pratiques Tantriques. Constitués en communautés secrètes, ces Shivaïstes, n'affrontent pas ouvertement les Brahmanes qui condamnent fermement ces usages.

Shiva, dans le panthéon hindou, est le Dieu du feu, de l'orage, de la destruction. Nous savons maintenant de quel orage il s'agit: celui qui correspond à l'acte sexuel. De quelle destruction il est question: à savoir la conscience que l'âme humaine à peu à peu acquise. La coiffure de ce Dieu est faite de serpents tressés (la vie sensuelle), surmontée d'un croissant de lune: symbolisant l'utilisation de sa Shakti aux fins que nous savons. Shakti également appelée, suivant les régions: Kali, Parvati, Durga etc..

Ce Dieu est encore identifié à Krishna dont l'histoire résume, comme un cas d'école, ces descriptions symboliques. Quant aux Déesses, elles manifestent un nouveau type de femme: les Apsara: courtisanes, hétaires, nanties d'une force immatérielle indéfinissable. Elles éveillent le désir de l'homme, le soumettent, le couvrent, l'étreignent dans une posture inhabituelle dans ce genre de rencontres. Fait nouveau, les castes, sur lesquelles se trouve encore solidement édifiée la société hindoue, ne jouent plus aucun rôle. Les lois de la cité sont entièrement transgressées. Dans cet état d'esprit nous retrouvons la dramatisation de l'acte, la volonté de grossir l'émotionnel par tous les moyens, de réaliser un ébranlement nerveux capable d'engendrer une réaction en chaîne qui fera disparaître tout ce qui a été précédemment construit. Ceci afin, ne le perdons pas de vue, de retrouver l'état édénique initial et ses inimaginables félicités.

Nous sommes évidemment bien loin de la sublimation de l'esprit tel que le Samkhya l'avait bâti et des ascèses corporelles qui couronnent cet effort de solarisation.

La recherche de ces félicités, semble-t-il strictement physiques, sensorielles, englobantes, inconscientes, en tout cas peu différenciées, nous amène à pressentir une autre genèse qui exclut l'idée d'un Créateur, Grand Architecte, qui n'interviendrait, comme archétype de l'humain, qu'après le fameux "big-bang" consécutif à des tensions trop fortes qui auraient atomisé des corporalités encore fragiles; tensions que nous retrouvons, toute proportion gardée, lors des rencontres sexuelles, subtiles, heureusement, par des corps autrement plus résistants.

Une genèse sans plan établi, tendant (après de longs efforts et de nécessaires retours en arrière), à la différenciation, puis à l'individuation des âmes vivantes, quand les situations engendrées le permettent. Une genèse a-priori asexuée, impersonnelle, amorale. Le sexe, la personnalité, la conscience morale, n'étant qu'un produit de l'évolution.

Ce qui sous-entendrait, dans l'acte sexuel divinisé qui nous occupe, porté à des taux de vibration très élevés, l'extinction de la conscience différenciée, qui répugnerait à vivre une telle régression. Type de Conscience essentiellement masculine, aryenne, jusqu'à ces derniers siècles où, en occident tout au moins, la femme peut accéder à la connaissance indispensable à la constitution d'une telle conscience.

Dans le cas de cette extinction volontaire, peut-on intrinsèquement parler d'union des opposés? Comment fait-on pour unir deux tendances diamétralement contradictoires sinon par l'extase, par la sortie hors de soi, par l'abandon de la conscience différenciatrice? Je donne cette interrogation dans le cadre d'une hypothèse de travail, laissant le lecteur juger selon sa propre sensibilité, sa propre évolution.

Je pense ici tout particulièrement à la "conjonction" astrologique soleil-lune, qui signifie l'absence ou plutôt la vacance, de l'un des protagonistes. C'est cette influence neutralisée qui permet la pleine mesure de l'autre.

Nous venons, en 1999, d'être gratifiés en France, d'une superbe éclipse de soleil illustrant à point nommé ce qu'est, en réalité, une conjonction de deux opposés; l'un occultant complètement l'autre. L'éclipse de lune (ou nouvelle lune) est un phénomène banal, la terre s'interposant régulièrement entre le soleil et la lune. L'éclipse de soleil est plus rare. Sachant ce que nous savons sur la symbolique des deux astres, ne pourrions-nous pas voir le Tantrisme comme une tentative remarquable de l'âme suffisamment féminisée, corporalisée, pour éclipser le soleil; traduisons la raison, la logique masculine?

Nous revenons ici au corps (la terre) et sa sensibilité (la lune) devenus instruments de salut, porteurs, transmetteurs de vie à travers l'acte sexuel régénérateur de l'homme dangereusement intellectualisé.

Toutefois nous devrons reconnaître qu'il n'est ici question que de l'âme de sensibilité faisant un avec le corps. Il n'y a pas de place pour les sentiments et à plus forte raison pour les idées, qui affaibliraient, mettraient à mal ce capital énergétique. Ceci pour que nous comprenions bien le rôle limité qui attend la femme dans ces sortes d'échange. Il faut qu'elle reste femme, "animalement" femme. Je place ici derrière le mot "animal" une fonction strictement sensorielle, corporelle.

Nous ne sommes pas loin des excisions pratiquées dans certaines communautés religieuses afin que la femme reste femme et ne vienne pas malencontreusement développer un esprit discriminateur qui aurait tôt fait d'hypothéquer ce capital vital.

Le Tantrisme va donc s'efforcer d'utiliser le corps de la femme, qui détient, selon cette Ecole, la clé de l'union tant recherchée par le couple afin de redevenir Un. Un corps, répétons-le, dans lequel se trouve inscrite, résumée, la longue évolution de la race humaine. Un véritable Schéma corporel que l'homme et la femme posséderaient en commun. Un arbre de vie porteur d'une universelle sagesse, celle du Cosmos dans son ensemble; ce "maximus homo" étant des milliards de fois dupliqué dans notre univers. Chaque organe de ce corps correspondrait à une fonction particulière, tant sur le plan physique que psychique; à une manière d'être de vivre, d'aimer.

Le lecteur qui aimeraient en savoir plus sur la composition de ce corps universel pourrait avec profit prendre connaissance des "Arcanes célestes" de Swedenborg et ainsi se rendre déjà compte de la richesse de ces "correspondances" nous permettant de mieux savoir de quoi nous sommes faits. vers quoi, collectivement, nous nous dirigeons.

Nous nous contenterons dans cette étude de nous fixer plus particulièrement sur le développement de la colonne vertébrale, véritable arbre de connaissance duquel émanent des complexes psychologiques qui, sous le nom de chakra, tiennent une place importante dans le Tantrisme. Ces centres représentent le développement de la conscience humaine au cours des âges. En fait, des têtes successives, comme nous allons le voir plus loin, qui jalonnent ce véritable parcours du combattant.

Ici encore, devant cette impressionnante forme humaine, trois attitudes sont possibles.

La première, la plus banale hélas, consiste à nier ou à ignorer cet extraordinaire microcosme dont la connaissance permettrait d'entrer dans les mystères, non seulement de cette planète mais encore de l'univers.

La seconde attitude, propre à l'ancienne sagesse, consiste à voir là une perfection. Swedenborg n'hésitait pas à parler d'une forme céleste dont la complexité représenterait la véritable image et ressemblance de la divinité.

La troisième attitude, dont nous avons découvert l'origine dans les exposés sur l'Ecole du Samkhya, remet radicalement en question cette perfection supposée.

Quant à cette vie qui alimente, entretient, cet immense corps, les uns la conçoivent provenant du "ciel"; à savoir d'un Dieu créateur qui la transmet à tout organisme qu'il a mis au monde; la tête étant l'organe récepteur. Les autres déclarent que cette vie émane du plus profond de la terre et, par l'intermédiaire des pieds, irrigue les corps qui ont entre-temps vus le jour. Il est bon ici de constater que choisissant l'une ou l'autre opinion, le mystère de l'origine de la vie reste entier. J'ajouterais heureusement, car cette ignorance sera toujours pour moi l'ultime garantie d'une liberté de pensée et d'action à laquelle je tiens; liberté qui autrement serait vite conditionnée.

Cependant, la seconde opinion que nous allons voir pleinement confirmée dans le Tantrisme, permet aisément de comprendre l'origine de cette blessure au talon que le serpent de la genèse de Moïse inflige à la femme (Gen 3.15). A savoir un massif engagement des énergies vitales dans une sensualité difficilement contrôlée. Véritable hémorragie pour le reste du corps, que nous retrouvons symbolisée dans la mythologie grecque (la blessure au talon d'Achille) et dont nous percevons la guérison possible dans l'histoire biblique de Jacob sortant du ventre de sa mère, tenant fermement le talon de son jumeau: Esau encore appelé Edom (Adam). (gen 25)

Dans la doctrine Tantrique cette énergie vitale est appelée: Kundalini. Elle est supposée dormir à la base de la colonne vertébrale dans l'attente de son réveil et de sa remontée à partir de pratiques dont je parlerai plus loin. Nous pouvons déjà ici mieux comprendre la symbolique du Caducée d'Hermès. A savoir: une énergie qui abandonne le couloir central (le bâton), à l'issue de l'usage inconsidéré des sens, puis se partage en deux, pour remonter péniblement en parcours sinuieux: avec de temps à autres, des rencontres, des "conjonctions" que nous reprendrons plus en détail quand il le faudra, en relevant simplement pour le moment, les soumissions successives de l'un ou l'autre sexe suivant le parcours. Ces rencontres sont conditionnées par les influences solaires ou lunaires dont j'ai déjà parlé; ceci jusqu'à l'éclipse solaire terminale (chakra Sahasrara coronal) à laquelle aboutit la pratique Tantrique.

Nous voici donc devant une énergie sexuée, divisée, opposée, qui irrigue difficilement, superficiellement, la structure corporelle; que cette structure soit envisagée sur le plan organique, social, familial etc. suivant les complexes que l'évolution siècles après siècles a bâties.

Deux solutions peuvent alors être envisagées pour faire cesser ce désordre 1/ Épuiser cette énergie sexuée dans un total désengagement. C'est, nous l'avons vu, la voie préconisée par l'Ecole du Samkhya, le Bouddhisme intégral, l'Evangile chrétien non revu et corrigé.

2/ Utiliser autrement cette énergie sexuée pour revenir à l'énergie fondamentale unificatrice. Nous entendons ici par cet "autrement", la doctrine Tantrique qui consiste à pratiquer l'acte sexuel en dehors de tout désir de reproduction, de continuation de la race, qui perpétue la division en garçons et filles. C'est cet autrement qui va constituer les bases du Tantrisme.

Ces pratiques s'efforcent de mettre fin à la domination de l'homme sur la femme, notamment par l'insémination, que la posture sexuelle traditionnelle manifeste si bien. La gestuelle tantrique propose un face à face assis montrant au départ une égalité voulue, sinon accomplie, entre les deux partenaires. En fait c'est la femme qui enlacera l'homme, et prendra ainsi l'initiative de la rencontre.

L'acte aura lieu si possible durant les menstrues de la femme. Ce qui exclue bien évidemment tout risque de fécondation, mais aussi et principalement met l'accent sur les vertus du jeune sang féminin réputé encore porteur de vie indifférenciée.

Pour encore éviter toute ambiguïté à ce sujet et souligner la régénération attendue, l'homme devra avec son phallus, après émission de son sperme, le réabsorber avec le sang de sa partenaire. Il va sans dire qu'une longue préparation est nécessaire à l'homme avant qu'il puisse se comporter ainsi.

Toutefois pour bien comprendre l'expérience en cours, et en voir éventuellement ses limites, je crois bon de rappeler ou d'apprendre au lecteur que ces énergies mâle et femelle, sollicitées dans le Tantrisme, proviennent du jeu originel de quatre fonctions cardinales, à l'œuvre avant que l'on prenne conscience de leur réalité. Quatre sphères d'influence, inconscientes, amorales, que dans le langage de la spiritualité laïque, nous appellerons dieux, déesses ou génies, bons ou mauvais suivant l'usage que nous en ferons et les résultats que nous obtiendrons. Dans l'étude sur l'esprit sain, j'ai publié un mandala (la fleur d'or), qui synthétise l'action de ces quatre premières fonctions.

Le lecteur pourrait utilement se souvenir des quatre fleuves mythiques, qui, dans la genèse de Moïse, arrosent le Jardin d'Eden. Ce jardin, bien entendu mental, est composé primitivement de quatre terres ou continents irrigués par ces fleuves. Pour plus de précisions concernant le devenir de ces courants énergétiques, je conseille à celui ou celle qui me lit, de se reporter à mon étude sur la Genèse de Moïse. Contentons-nous, dans le cadre de ce travail, de relever la typification de ces quatre premières fonctions. A savoir: deux parentales, et deux filiales issues des premières, que je rappelle brièvement:

La fonction père (terrestre), typifiée par l'élément feu, manifeste le mouvement corporel propre à la première expression du désir. Première fonction dynamique. Premier archétype masculin.

La fonction mère (céleste), typifiée par l'élément eau (d'en haut). Première fonction réceptrice à l'origine des formes subtiles, inconsistantes, passagères, appelées images. Premier archétype féminin.

Viennent ensuite les jumeaux mythiques: les deux fonctions filiales s'appliquant: soit à porter intérêt aux images perçues; soit à les incarner, les corporaliser.

Le lecteur aura reconnu la seconde fonction masculine propre à l'élément air: le Fils mythique qui, par l'intérêt qu'il porte à l'image reçue, la féconde. Second archétype masculin.

Puis la seconde fonction féminine propre à l'élément terre, la Fille mythique qui fixe, corporalise l'image fécondée. Second archétype féminin.

Le jeu de ces quatre fonctions semble bien à l'origine du noyau de conscience cérébrale devenant successivement sensitive, imaginaire, émotionnelle, affective, pensante, intellectuelle etc...

Ce moteur originel à quatre temps, fonctionne à partir de quatre étapes successives: 1/ naissance du désir, 2/ de son image projetée, 3/ de l'intérêt que suscite cette image, 4/ enfin sa réalisation, sa concrétisation. Ce mouvement inauguré en total état d'inconscience, engendre dans la suite des temps, une conscience qui, peu à peu, grâce à son développement, cherche à devenir maîtresse d'elle-même, puis à prendre en main sa destinée et, pour ce qui concerne la race à laquelle nous appartenons présentement, à privilégier la fonction dont l'usage lui donne le plus de plaisir.

A savoir, pour le masculin: les fonctions feu et air (action physique, et action psychique; intérêt porté à l'environnement). Et pour le féminin: les fonctions eau et terre (imagination et concrétisation des images apparues). Nous retrouvons ici les quatre archétypes précités, mais désormais séparés.

Si le choix d'une fonction devient par trop évident, il aboutit à l'appauvrissement des fonctions délaissées. La complémentarité harmonieuse qu'elles connaissaient jusque-là, laisse alors la place à une opposition, que les fonctions abandonnées manifestent pour s'efforcer de sauvegarder leur rôle dans un jeu tendant au déséquilibre de l'ensemble, tandis que les autres accentuent leur pression pour faire triompher ce vers quoi elles tendent.

Ainsi le feu rayonnant, dilatant, propre à la première fonction, devient dévorant, sec. Ainsi l'eau, partenaire idéale du premier feu, perd sa subtilité pour devenir cet élément qui n'a de cesse d'éteindre ce feu consumant. Nous voyons ici se profiler les échanges que nous connaissons bien entre l'homme et la femme sexués, entre le coagula et le solvè mis en valeur dans les processus chimiques, surtout alchimiques, puisque faisant intervenir le psychisme des participants; entre l'accentuation du mouvement chez l'un et la défense de la forme chez l'autre.

C'est ce combat pathétique, livré par des fonctions déséquilibrées, qui a donné naissance non plus au masculin-féminin manifesté alternativement suivant les activités vécues par l'être androgyne, mais au mâle et à la femelle, dont l'existence deviendrait précaire si l'attraction des sexes malgré cette formelle opposition n'apparaissait très vite.

Il peut sembler extravagant d'inscrire dans le cours de l'évolution et non à son origine l'apparition des fonctions mâle et femelle, tant nous restons conditionnés par la propre genèse de cette terre. Mais dans cette logique (logos) particulière que nous découvrons, il semble évident que l'âme humaine ait acquis à posteriori une structure binaire que tous les systèmes afférents à l'ancienne sagesse donnent comme existentielle.

En réalité, les deux fonctions qui pouvaient seules s'opposer à ce Sectarisme furent endormies, sinon suffisamment affaiblies. A savoir: la fonction féminine imaginaire et la fonction masculine du sens à donner à ces images oniriques que je n'ai pas encore évoquée ayant peu de rapport avec le sujet traité.

Symboliquement, la mère et le fils "célestes" pour laisser en face à face sexué, le père et la fille qui deviendra mère des œuvres de son géniteur; formule religieuse par excellence si l'on identifie le père au Dieu créateur, et la fille à la créature tirée de lui. Mythe que la genèse de Moïse nous présente clairement dans le second chapitre que nous étudierons dans une autre étude.

Résumons cette hypothèse de travail en disant que l'âme qui a quitté le centre de son être et s'est identifié à l'une des fonctions de ce primordial quaternaire, est devenue sexuée, c'est à dire privée d'une importante partie de ses dons. Cette pénurie l'oblige à rechercher à l'extérieur les facultés qui lui font défaut. En fait, cette recherche semble tourner autour de deux fonctions encore pleinement vivantes : le désir (fonction masculine) et sa concrétisation (fonction féminine). Ceci justifiant cette attraction quasi magique que ressent l'homme en présence d'une femme et inversement.

Encore faut-il un accord mutuel pour que cet échange atteigne son but. Cette recherche serait bien aléatoire sinon infructueuse, si (importance du Ternaire ou de la Trinité dans toute rencontre sexuée) un troisième pôle n'intervenait pour obliger la créature ou la femme, à accepter de manifester, de mettre au monde les désirs du Dieu ou de l'homme, pour lesquels elle à souvent peu d'affinité. Ce troisième rôle étant généralement tenu par un "fils" de ce père, qui justifie par son discours ce désir et conduit l'épouse à obéir, à servir dans un esprit souvent proche du sacrifice, celui qu'elle épouse.

Les lois religieuses concernant le Conjugal (lois que nous avons déjà évoquées), édictées par un patriarcat tout puissant, sont encore là pour nous rappeler ces impératifs. Si nous ajoutons un contexte sacrifié où les récompenses et punitions futures tiennent une place importante et où la circoncision et l'excision jouent psychiquement ou physiquement le rôle que l'on sait, nous pouvons revenir au Tantrisme qui va se développer à partir de ce binaire particularisé. La femme, comme je l'ai déjà dit, manifestant pleinement la polarité vitale. A ceci près que le désir de l'homme ne sera plus de lui demander d'engendrer des enfants à son image et ressemblance mais de lui communiquer l'énergie totalement dépersonnalisée, encore vacante, que la jeune fille accumule en elle-même dans l'attente de devenir un jour mère. Energie qui sera utilisée par l'homme tantrique pour détruire en lui, comme nous le verrons plus loin, tous les centres de conscience, forcément limitatifs, qu'il a auparavant, soit collectivement (pour les chakras inférieurs) soit personnellement (pour les chakras supérieurs) au cours des siècles ou au cours de sa vie présente constitués; centres qui s'opposent à l'unification recherchée.

Comportement bien évidemment contraire à toute vie sociale qui pourrait nous rappeler les paroles de Jésus de Nazareth: "mon royaume n'est pas de ce monde" Encore faut-il, par cette méthode, aboutir quelque part. Il y a, on peut s'en douter, un risque certain à assumer, pour retrouver l'unité primordiale intrinsèque, celui de rejoindre l'indifférencié (l'explosion atomique coïtale à quoi j'ai déjà fait allusion) et de se retrouver dans la roue samsârique des réincarnations.

Cet état d'esprit, qui pousse l'adepte tantrique à rompre, en tout cas secrètement, avec les coutumes religieuses des Brahmanes qui, eux, sont aux antipodes de ces pratiques, se trouve clairement exposé dans les actes qui doivent précéder l'union sexuelle tantrique.

Il s'agit de cinq pratiques, en réalité cinq péchés majeurs vis à vis de la société brahmanique; chacun d'entre-eux pouvant provoquer l'exclusion de la caste à laquelle l'adepte appartient. Dans la langue sanscrite chacun de ces actes préalables commencent par la lettre M.

Le premier "Mainsa" consiste à manger de la viande. Il est relié au feu.
Le second "Matsya" consiste à manger du poisson. Il est relié à l'eau
Le troisième "Mudra" consiste à manger des céréales grillées. Il est relié à la terre.

Le quatrième "Madya" consiste à boire du vin ou de l'alcool. Il est relié à l'air.

Le cinquième "Mathuna" consiste à s'unir sexuellement, selon le rituel déjà évoqué, à une partenaire hors caste.

Rappelons que les Brahmanes font voeu de chasteté, sont végétariens, mangent des céréales cuites à l'eau, ne boivent aucune liqueur enivrante.

Rappelons également que ces pratiques, apparemment provocatrices, ont essentiellement pour but d'atteindre dans l'acte sexuel un seuil d'excitation qui, autrement, ne serait pas atteint.

Si le lecteur a bien suivi ces préliminaires et le jeu qui est imparti aux deux partenaires, surtout le but à atteindre pour l'homme, il ne peut être étonné de découvrir le rapport inversé durant l'acte. La femme est active, l'homme doit être essentiellement réceptif. En effet le sang rouge qui s'écoule de la femme, est porteur de la vie cosmique. Il fait face ou plutôt absorbe le sperme blanc que l'homme émet. Le blanc étant le signe d'une anémie due essentiellement au complexe intellectuel.

Nous sommes aux antipodes du phallus-lingam, foudre, qui dans l'acte "normal", agresse, transperce, déchire la femme avant de l'inséminer selon le couple souffrance-volupté que cet acte, d'une manière ou d'une autre, à des degrés divers, traduit en permanence, jusqu'à l'apaisement momentané.

Ici l'homme reste passif. Il retient autant qu'il le peut l'émission de son sperme. Quand il l'a émis, nous l'avons déjà dit, il le réabsorbe mêlé au sang menstruel. Alchimie qui produit cette liqueur d'immortalité qui est censée, conserver à l'homme, avant qu'il ne quitte cette terre, une permanente jeunesse, et le conduire à vivre lui-même une dépersonnalisation propice à l'unité recherchée.

La partenaire subit un long apprentissage au sein d'une Institution, celle des "devadâsîs". Apprentissage semblable à celui des prostituées sacrées qui dans les lieux saints antiques semblent avoir eu le même usage. Les arts de la parure, du maquillage notamment, étaient enseignés; en fait tout l'art de la séduction propice à réveiller chez l'homme qui, par son intellectualisation de type oriental a endormi quelque peu ses sens, le désir d'union.

Ceci mémorisé, nous pouvons revenir au schéma corporel qui nous permettra de mieux comprendre ce qui devrait se passer, lors de la remontée chez l'homme de cette énergie vitale. En utilisant le graphique publié à la fin de cette étude, nous allons faire connaissance avec les différents chakras qui jalonnent cette remontée, depuis la base de la colonne jusqu'au sommet de la tête. En n'oubliant pas que ces chakras correspondent aux principales étapes que l'humanité a parcouru lors de sa très longue évolution. Sept jours de création pour arriver à la conscience intellectualisée, désaffectée, que nous connaissons.

Rappelons encore, avant de décrire ces différents centres, que pour le Tantrisme, l'énergie vitale, qui, semble-t-il, était précédemment répandue dans tout le corps, se trouve chez l'adepte endormie à la base de la colonne comme un serpent enroulé; la tête reposant sur l'ouverture que présente en son centre le chakra de base.(Muladara).

Selon cette doctrine, l'acte sexuel pratiqué conforme aux règles évoquées plus haut, réveille cette force qui s'engouffre alors dans le couloir central de la colonne (couloir appelée Sushumna devi), s'élève en neutralisant ces centres édifiés par la conscience humaine pour atteindre le sommet de la tête et procurer l'illumination ou les béatitudes qu'on en attend. Ceci dans le meilleur des cas, car autrement la folie, les déséquilibres graves, affectent les imprudents qui se livrent à cette pratique sans une préparation suffisante que délivre les Ecoles tantriques sous l'étroite surveillance des Maîtres.

Cette poussée fulgurante est comparée à celle de la déesse Shakti qui, dans une volupté qui s'intensifie au cours du trajet, monte rejoindre son époux Shiva qui l'attend patiemment dans l'ultime chakra.(Sahasrara) situé au dessus du sommet de la tête.

Pour résumer cet étonnant cas de figure, nous pouvons dire que chez un grand nombre d'hommes qui ne sont pas passés par les Ecoles religieuses (Samkhya, Bouddhisme, Yoga etc.. ou en occident par l'enseignement évangélique authentique) qui conduisent l'âme à vivre un véritable renoncement concernant la vie sexuée en général, et l'engagement dans le monde en particulier. L'énergie en question irrigue tout le corps selon la symbolique du bâton d'Hermès. A savoir deux courants qui fluctuent depuis le chakra racine jusqu'au sommet de la tête.après s'être plusieurs fois rencontrés et changé de sens suivant l'autorité retrouvée de l'un ou de l'autre (influence solaire ou lunaire), et dont les effets vitalisent de plus en plus superficiellement les centres de conscience constitués. Il n'est donc pas question chez ceux-là de Kundalini endormie.

Ce n'est que chez ceux qui ont acquis cette "sagesse" du renoncement que nous pouvons parler de cet endormissement de la puissance sexuelle.

Nous nous trouvons alors devant deux possibilités:

1/ Ne pas réanimer cette énergie; la laisser s'épuiser par défaut d'activité. Les Chrétiens pourraient se rapporter ici au sang de Jésus de Nazareth s'écoulant de ses blessures jusqu'à une totale extinction de ce que ce sang représente: dans l'attente d'une nouvelle énergie, propice à une vie nouvelle non sexuée.("Celui qui voudra sauver sa vie la perdra"). Une énergie qui ne peut apparaître que lorsque l'autre n'est plus.

2/ Réanimer cette énergie sexuée, l'utiliser pour retrouver l'unité perdue, selon une nouvelle forme d'union de l'homme et de la femme, au cours de laquelle on s'efforce de retrouver le strict jeu des polarités mâle et femelle qui exclue toute structure personnalisante. Non seulement sur le plan physique (ce qui est le propre de la vie animale) mais psychique et surtout spirituel. C'est à dire, de vivre cette forme de rencontre avec l'adhésion consciente du cœur dans une sacralisation de l'acte donnant à l'homme et à la femme une dimension cosmique.

La différence que nous pouvons ici observer entre le Christianisme doctrinal que nous connaissons et le Tantrisme, se trouve dans le fait que pour la première Ecole, les partenaires perpétuent dans leur mariage, sans confusion de personne, l'union du Dieu reconnu et de sa créature, alors que pour la seconde, l'acte doit finalement aboutir à l'union tant désirée du deux en un. Shiva et Shakti retrouvant dans cette étreinte l'être unique à nouveau reconstitué, que l'univers pour une large part manifeste déjà.

Il serait intéressant, dans cet état d'esprit, de repenser aux extases de Sainte Thérèse d'Avilla. N'y a-t-il pas là une forme de Tantrisme, à ceci près que le Dieu, personnalisé, procure à cette âme une jouissance difficilement supportable?

Si nous remplaçons ce Dieu par un Collectif, dont les vibrations correspondant à sa façon d'aimer, de penser, de désirer, offrent un décalage certain avec l'âme qui s'y conjoint (contraste qui procure à cette âme un réel ravissement), ne retrouvons-nous pas les pratiques tantriques?

N'est-ce-pas ce contraste saisissant qui, en fin de compte, procure à l'homme et la femme qui s'unissent charnellement les jouissances que l'on sait? Jouissances strictement physiques pour le mâle et la femelle animale; psychiques pour l'homme et la femme; et spirituelles pour celui ou celle qui s'unit simultanément à un complexe collectif (Dieu).

Mais comment une énergie, qui s'est partagée en deux forces contradictoires, peut-elle être utilisée à des fins de réunification? L'étude de la formation des chakras, ces complexes psychologiques qui régissent souvent implacablement notre vie émotionnelle, affective, intellectuelle, et que la science à vocation matérialiste veut encore ignorer, devrait nous apporter des éléments de réponse.

Il y a évidemment, là encore, deux façons de procéder. 1/ Partir de la tête qui semble refléter la perfection d'un ensemble qui naît ensuite à l'image et à la ressemblance de ce qui était là projeté; schéma que toutes les genèses religieuses reproduisent. 2/ Partir d'une imperfection, qui constitue la base de l'édifice; imperfection à partir de laquelle, ici bas en tout cas, péniblement, souvent douloureusement cet édifice s'est constitué. C'est une autre genèse antinomique qui est alors proposée.

A partir de ce que nous savons des origines de cette terre, il me semble sain de conduire cette étude à partir de ce second point de vue. C'est à dire du chakra situé à la base de la colonne vertébrale: appelé Muladara. Que l'on peut traduire en sanskrit: Support de base ou support racine. Là où dort chez ceux qui ont vécu un réel détachement, l'énergie sexuée.

Ce complexe psychologique nous ramène à la vie inconsciente, instinctive, strictement corporelle que connaît aujourd'hui encore toute âme humaine dans le processus de sa venue au monde; façon de vivre qui se trouve inscrite au plus profond de notre hérédité, il faut en convenir, animale. Nous nous trouvons dans le monde de l'oralité avec un seul mot d'ordre: Absorber pour croître.

Il y a là une force énergétique considérable non encore véritablement divisée dans ce psychisme très élémentaire, auquel nous revenons périodiquement, ne serait-ce que lorsque nous nous nourrissons. Par la suite, les conditions de vie s'étant aggravées, ce chakra s'est chargé de passions obscures, de forces sauvages fortement impliquées dans la survie du corps, la compétition, l'acquisition par la puissance physique nécessaire à ces combats..

C'est une première conscience où règne sans partage l'inconscient intégralement projeté à l'extérieur de cette qualité d'âme élémentaire; inconscient qui constitue un environnement la conditionnant entièrement.

Ce chakra Muladara est situé entre le sexe et l'anus et constitue le plancher pelvien. En fait nous pourrions le visionner sous la forme d'une roue à rotation encore suffisamment lente pour que l'on puisse distinguer une fleur constituée par quatre formes distinctes appelées pétales. Nous pourrions relier ces pétales aux quatre fonctions précédemment définies, utilisées par les deux sexes. La couleur rouge sombre, correspondant à ce monde passionnel instinctif, émane de ce chakra où l'élément terre est déterminant.

Le second chakra, appelé dans cette Tradition: Svadhisthana, accentue la sexualisation en germe dans le précédent. Il correspond au génital; plus particulièrement aux organes sexuels; plus précisément au sexe féminin: le yoni, padma, qui joue un rôle déterminant dans ce complexe où s'éveille l'âme émotionnelle.

Il faut entendre ici, l'attention essentiellement portée sur les sensations intérieurement perçues, qui prévalent sur les actions extérieures que le premier chakra privilégie. Milieu pour lequel l'homme a généralement peu d'affinité, car ouvrant les portes de l'imaginaire, de l'onirisme, de la mystique où sa volonté de puissance peut difficilement s'exercer.

Le danger pressenti, toujours présent dans ce chakra lunaire est le risque de submersion d'une conscience encore bien fragile, emportée par des sensations imagées qu'elle ne peut plus contrôler; un véritable déluge mental auquel bien des allénés sont soumis. Chakra que les orientaux représentent souvent sous les traits de la déesse Kali dont les baptêmes sont mortels.

La couleur, associée à ce chakra, est le rouge vermillon, typifiant l'éclat du sang vif chargé de vie, qui circule dans les corps de ces consciences élémentaires. Il est formé de six pétales. (voir le schéma de la fleur d'or adjoint à l'étude sur l'esprit sain), notamment la manière de passer du quatre au six). L'élément eau est ici déterminant.

Le troisième chakra à pour nom Manipura: le joyau de la citadelle. C'est le plexus solaire, encore appelé nombril ou ombilic. Ce lieu typifie la naissance et le développement de l'ego. Nous pourrions dire ici que l'homme est né. Dans l'arbre séphirotique de la Cabbale qui retrace le même parcours, ce centre psychique est nommé Hod et Netzah. Hod en hébreu signifie: celui qui se dresse de lui-même; et Netzah: celui qui s'élève au dessus. Nous voyons aussitôt, ce qui est propre à cet égo bien masculin: la persona, la recherche de prestige, la jouissance d'exercer un pouvoir sur les autres, une volonté de puissance, un esprit de domination.

Nous distinguons maintenant chez l'homme, dont la sphère prédomine dans ce chakra, un désir prononcé de régner sur le monde extérieur, et chez la femme, ce même désir, mais porté sur la conquête du monde intérieur notamment de l'homme.

La couleur associée à ce chakra est l'orangé qui traduit ces "appétits". Il est formé de dix pétales (cinq plus cinq) annonçant une double quintessence dont les germes peuvent être ici reconnus. L'élément feu est déterminant.

Il m'apparaît ici qu'une grande partie de l'humanité présente vit, psychologiquement parlant, sous l'influence majeure de ces trois chakras inférieurs. Elle n'a pas encore ouvert les autres qu'il nous faut maintenant découvrir.

Le quatrième chakra est, dans cette Tradition, appelé: Anahata (fondamental). C'est le Tipheret de l'arbre séphirotique. Il correspond au plexus cardiaque et participe activement à la constitution de l'âme de sentiment. Nous retrouvons ici l'influence de la sphère féminine et l'importance du monde intérieur, essentiellement psychologique. Nous passons de l'émotionnel, propre au second chakra, au sentiment qui naît de la réflexion sur ce qu'on a vécu et du plaisir qu'on éprouve dans ce ressenti. Nous sommes dans le domaine du coeur dont la naissance, dans la genèse des organes, correspond à ce moment de l'évolution.

Le coeur, contrairement à ce qu'on croit généralement, n'est pas une pompe qui aurait pour mission de mettre ou maintenir le sang en mouvement, mais un organe qui a s'efforce de régulariser le flux sanguin qui véhicule déjà tous les états d'âme dont nous venons de parler, en particulier l'émotionnel dont il faut calmer les ardeurs.

En fait une nouvelle conscience offrant la capacité de s'identifier à ceux que l'on aime, à ressentir ce qu'ils ressentent, haïr ce qu'ils détestent. Notons ici l'importance du monde matériel qui reste encore déterminant: les sentiments restant liés aux faits concrets.

La couleur associée à ce chakra est le jaune, typifiant la qualité de ces sentiments, depuis l'or inaltérable des affections vraies jusqu'au jaune soufre qui manifeste les trahisons du coeur. La fleur qui forme ce complexe, a douze pétales, (deux fois six), nombre de l'équilibre indispensable à trouver ou maintenir, entre l'émotionnel et la pensée, pour que la vie psychique tende vers l'harmonie, la paix sinon la sérénité. L'élément air est ici déterminant.

Le cinquième chakra est nommé: Vishudda; terme sanscrit que l'on peut traduire par: recherche de pureté (mentale). Ce complexe, à vocation masculine, nous fait pénétrer dans la sphère de l'abstraction; à savoir, une distance que l'âme, désormais appelée d'entendement, prend vis-à-vis de ses émotions, de ses pensées, de ses sentiments qu'elle a pu précédemment sentir, ressentir ou visionner, et qui ont été la cause de bien des conflits, des souffrances, des frustrations.

C'est le chakra de la gorge, du larynx, j'ajouterais, des poumons, qui sont en prise directe avec cet organe. Les mots d'ordre de cette sphère pouvant-être, successivement:

- 1/ S'engager, dans le strict but de voir, de comprendre.
- 2/ Ne plus s'engager pour mieux voir, mieux comprendre.

Nous ressentons ici les effets de cette pensée orientale que j'ai longuement décrite dans mes précédentes études, et qui n'a de cesse de libérer l'esprit absolu, éternel, immortel, des passions qui ont, jusque-là, ravagé l'âme humaine.

Cette âme d'entendement recherche désormais les lois qui régissent la vie mentale définie comme étant à l'origine de la vie physique. Une vie mentale objective, réelle, par rapport à la vie physique, matérielle; vie qui, malgré les apparences, est maya, c'est à dire entièrement illusoire.

La couleur associée à ce chakra est le bleu, couleur typifiant la distance que l'on prend avec la vie quotidienne. (cf à ce sujet mon étude sur la symbolique des couleurs). La fleur, nouvellement constituée a seize pétales: (douze plus quatre), correspond aux nouvelles bases essentiellement réfléchissantes sur lesquelles l'âme d'entendement s'efforce de construire sa nouvelle existence. L'élément est à nouveau l'air, mais froid, rarefié.

Le sixième chakra est nommé Ajna (commandeur). Il correspond au célèbre troisième oeil. Ce complexe est situé entre les sourcils. Sous l'influence de la sphère féminine, il donne accès à l'exploration du monde intérieur projeté sur un autre plan de vie que, faute d'un terme plus adéquat nous appellerons: l'Au-delà. En fait l'âme qui accède à cet état de conscience, découvre le monde de la métaphysique qu'elle s'applique à explorer, souvent avec la même rigueur "scientifique" qu'on applique dans l'examen du monde matériel. Je pourrais évoquer ici l'exemple de Swedenborg, un savant suédois du dix-huitième siècle, qui, ce chakra ouvert, passa les vingt dernières années de sa vie, à explorer consciencieusement, avec toute l'attention d'un homme de laboratoire, cet autre monde qui s'offrait à lui. (cf ses Arcanes Célestes).

Mais pour tout adepte, rodé à l'Ecole du Samkhya, qui cherche la libération de l'esprit, cet autre autre monde n'est que le reflet du premier. Il manifeste les mêmes servitudes, les mêmes désillusions, les mêmes lois de cause à effet (cf le Livre des morts tibétains). Il n'y a pas là de libération possible du cycle des samsara, des réincarnations. Il faut cesser toute activité, éviter tout engagement, sortir de la vie incarnée, s'évader du corps pour donner à l'esprit toute sa plénitude. Accéder au nirvana, au sans souffle.

Ne plus alimenter le cerveau, cet extraordinaire ordinateur, de façon à ce que l'écran devienne blanc, ne réfléchisse plus rien. Tel est, semble-t-il l'aboutissement vers lequel tend cette forme d'esprit: l'achèvement de l'oeuvre au blanc.

Le lecteur est désormais à même de comprendre pourquoi ce sixième chakra, celui de ce sixième jour de création humaine, est typifié par une fleur blanche à deux pétales. Un binaire réduit à sa plus simple expression, qui reflète un défaut caractéristique de couleurs; celles-ci manifestant un signe évident d'engagement, de vie. La thérapie radicale à laquelle l'esprit a soumis l'âme et le corps à partir du cinquième chakra s'est révélée efficace.

Cette explication nous permet également de comprendre pourquoi le septième et ultime chakra ne peut être trouvé dans une partie du corps ou de la tête. Le Sahasrara (la couronne), correspondant à l'ain soph de l'arbre des séphiroth (qui en hébreu signifie: plus rien), est une pure projection mentale sans plus aucun support de réflexion.

Que la sensation de ce vide libérateur puisse engendrer paradoxalement une extraordinaire jouissance, seuls ceux qui y parviennent pourraient ici apporter leur témoignage.

Il y a toutefois une autre cause possible à cette extase que bien des hommes et des femmes, qui l'ont connue, se sont efforcés, sans grand succès, de traduire dans un langage accessible à ceux qui en sont privés. C'est la conjonction de cette âme avec une entité, personnalisée ou collective, désincarnée que ce vide attire et qui, par cette conjonction, lui fait partager une félicité qu'autrement cette âme n'aurait jamais connue. Nous avons là, je crois, la clé de toutes les extases religieuses concernant des âmes qui ont pu suffisamment faire le vide en elles-mêmes pour que cette forme de rencontre puisse se faire. Souvenons-nous des paroles de saint Paul, relevées dans ses lettres: "ce n'est plus moi qui vit, c'est Christ qui vit en moi". Ou bien encore: "Je connais un homme en Christ, qui fut, il y a quatorze ans, ravi jusqu'au troisième ciel. Si ce fut dans son corps je ne sais, si ce fut hors de son corps je ne sais. Il fut enlevé dans le paradis, et il entendit des paroles merveilleuses qu'il n'est pas permis à un homme d'exprimer." 2 Corinthiens 12.

Cependant, combien d'âmes, qui ont vécu ce dépouillement, peuvent accéder à cette félicité? Bon nombre d'entre-elles (la vague des névroses que la civilisation blanche engendre peut en témoigner) s'aperçoivent avec angoisse qu'elles n'ont plus rien; plus de foi solide, plus de joie de vivre. Mais ce sentiment de vide que l'on peut raccorder au "mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'a tu abandonné" prononcé par Jésus sur une croix qui symbolise ici l'état de dénuement d'une âme qui n'obtient présentement plus de réponse à ses problèmes existentiels, peut encore conduire à deux attitudes:

1/ Retrouver, avec l'instinct de survie, ce corps délaissé encore porteur d'une vitalité salvatrice. Ceci d'une manière prosaïque avec les plaisirs qu'apporte un quotidien retrouvé; ou, selon la voie tantrique que nous venons d'explorer, pour accéder aux ultimes jouissances consécutives au retour à l'unité que cette voie promet.

2/ Vivre sans regrets cette extinction. Puis dans une toute autre perspective, réveiller non plus la Kundalini, l'énergie sexuée dont nous avons suivi le développement, la croissance, au cours des âges, grâce à l'étude succincte que nous avons faite des chakras, mais l'énergie primordiale asexuée qui ne semble, en aucune manière, pouvoir rencontrer l'autre. L'impossible rencontre d'"Our" le feu lumineux qui dilate, et d'"Ournos" le feu sombre qui dévore.

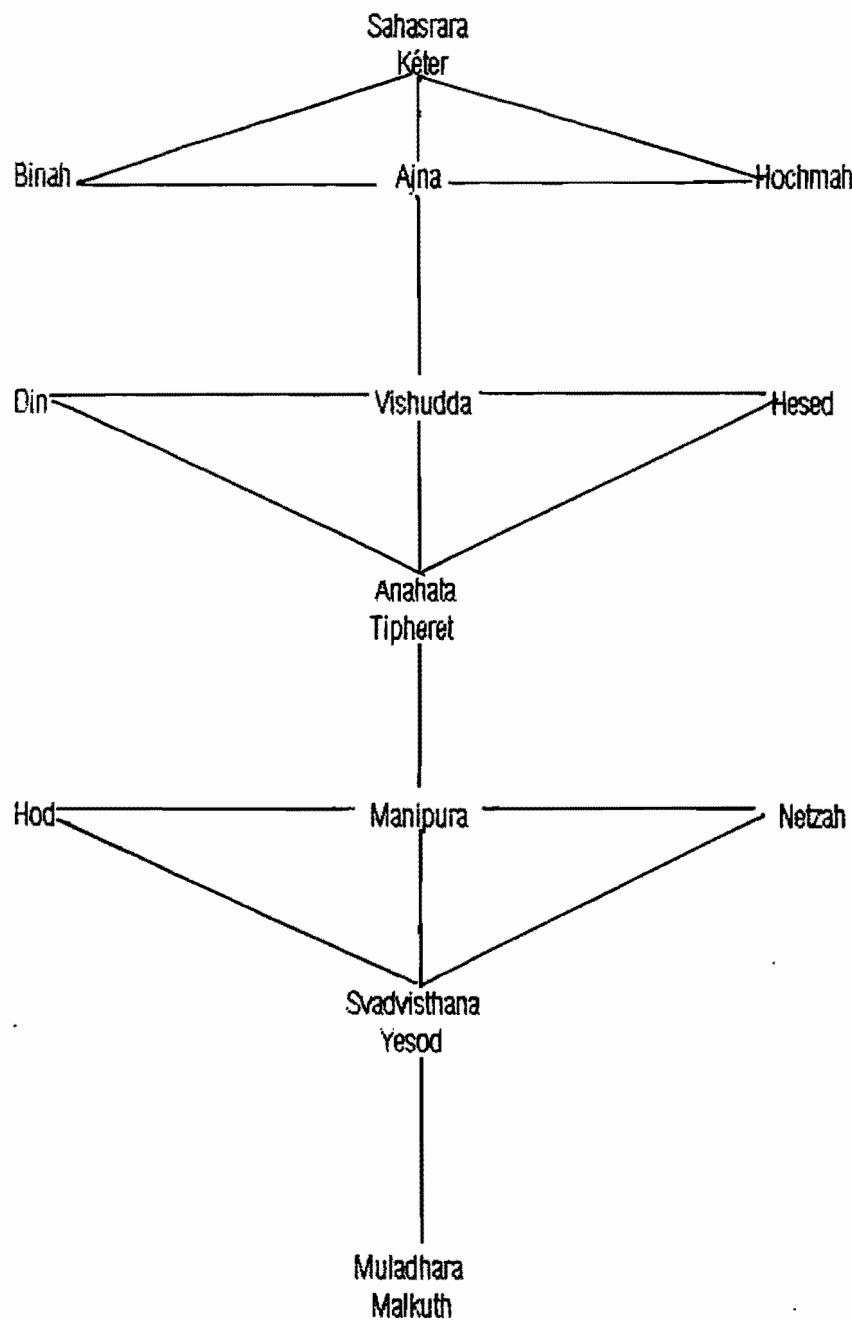
La résurrection de cette énergie, devient le but de ce qu'en alchimie on appelle: l'Ouvre au rouge. Ce troisième degré, encore mythique, que certains êtres d'exception atteignent pourtant après un difficile parcours. N'avons-nous pas dans le Christianisme, en la personne emblématique de Jésus de Nazareth un exemple de cette étonnante mutation? A condition toutefois de choisir non pas l'archétype du Fils de Dieu, que l'Eglise promotionne, et qui tire sa force de l'énergie sexuée, mais celui de Fils de l'Homme; un Homme qui, ici-bas, à bien du mal à apparaître. J'entends ici par Homme, l'âme de pleine conscience qui porte en elle-même, dans une union harmonieuse, le masculin et le féminin.

Nous commencerons l'étude de ce troisième degré dans un autre travail. Mais nous pouvons dès maintenant présager qu'ayant abondamment développé au cours des siècles cet arbre de la connaissance, dont les six chakras portent témoignage, et mené jusqu'à son terme cette ascension simplificatrice, il nous faille redescendre, et dans la chaude lumière que la nouvelle énergie émane, rencontrer ces chakras, plus précisément les traverser, les intégrer, en faisant disparaître ce que l'amour de soi, qui fut à l'origine de la sexualisation, a malencontreusement ajouté.

Au lecteur à se déterminer. Mais il peut sembler évident qu'à partir de cette très particulière vision des choses, les choix à faire deviennent plus faciles. Quant à leurs réalisation? Ceci est une autre histoire.

Chatel Gérard octobre 1999

L'ARBRE DE VIE ET L'ARBRE DE LA CONNAISSANCE SELON LA
DOCTRINE TANTRIQUE ET L'ARBRE DES SEPHIROTH



LE GRAND ŒUVRE

Les Fondations

ÉTUDE POUVANT SERVIR AU DÉVELOPPEMENT D'UNE
SPIRITUALITÉ LAÏQUE

PAR

CLAUDE BRULEY

LE GRAND OEUVRE

LES FONDATIONS

Le "grand Oeuvre" est un terme alchimique qui se réfère à la transmutation d'une matière ou d'un métal commun en or inaltérable. Vieux rêve qui a mobilisé au cours des âges l'énergie et la patience de multiples chercheurs, pour des résultats souvent bien décevants. Ces derniers oubliant généralement que cette délicate Opération devait essentiellement avoir pour cadre le monde métaphysique. Le lecteur ne doit pas confondre ici métaphysique et spirituel; ce dernier terme s'appliquant à l'esprit, aux idées.

Cette Opération doit donc être réalisée avec une matière subtile (les substances les plus pures de la nature selon Swedenborg) dont notre corps physique est en partie constitué. Elle doit, en clair, aboutir à la venue au monde d'une nouvelle chair, celle-là incorruptible (d'où sa correspondance avec l'or); chair à laquelle, selon l'Evangile, Jésus fait allusion quand après sa résurrection il dit à ses disciples: "voyez mes mains, mes pieds, c'est bien moi. Touchez-moi, un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'ai." Un corps - fait jusque-là semble-t-il unique- capable encore à ce moment d'absorber une nourriture carnée, comme le souligne l'évangéliste. Luc 24.39-43.

Voilà ce qui me semble définir l'originalité de cette résurrection et non, pensée propre au Christianisme, une victoire sur la mort. Comme si auparavant aucune résurrection n'avait encore eu lieu. Il suffira au lecteur croyant bien entendu dans la réalité d'un Au-delà, de prendre connaissance des livres des morts Égyptiens ou Tibétains, des textes de Cicéron, Plutarque, Pline le jeune, Platon, Virgile, Homère etc.. qui décrivent avec un luxe de détail, la vie post-mortem, ceci depuis des millénaires, pour en être convaincu.

C'est, j'incline à le penser, ce Grand Oeuvre qui justifia, bien qu'on n'en comprenne pas encore l'importance, un nouveau calendrier en usage aujourd'hui sur l'ensemble de la planète. Un calendrier qui distingue nettement ce qui s'est passé avant et après cet événement.

Cette vision alchimique du mystère de Golgotha acceptée comme hypothèse de travail, bien des questions s'offrent alors à notre sagacité. Entre-autres: Pourquoi cette forme de résurrection n'a t-elle pas pu avoir lieu plus tôt? Quelle est la destinée de ce nouveau corps? Quels sont ses avantages par rapport à celui qui, précédemment, sortait vainqueur du tombeau, celui des Esprits que Jésus évoque pour le distinguer du sien? Qui était, qui est aujourd'hui, Celui qui aurait réalisé ici-bas cette mutation? D'où venait-il? Où se trouve t-il présentement? Reviendra t-il sur terre comme la Tradition chrétienne l'annonce? Sous quelle forme?

Je ne peux évidemment ici, que communiquer au lecteur mes propres suggestions en commençant par mettre l'accent sur la désaffection croissante de la Civilisation Occidentale (arrivée semble-t-il à son zénith) envers un Dieu Tout Puissant, Créateur unique du Ciel et de la terre, comme l'affirment encore les différentes Églises chrétiennes. Méditant sur les causes de ce désintérêt j'ai tout d'abord pensé que le matérialisme issu d'une culture qui met essentiellement l'accent sur les plaisirs corporels et tous leurs dérivés, était responsable de cet athéisme ambiant. Cependant il se pourrait qu'une méconnaissance de Celui qui il y a vingt siècles est venu vivre cette extraordinaire mutation, soit responsable à terme de ce détachement.

Considéré comme le Fils d'un Dieu que nul ne peut voir (Jean 1.18) et bien qu'il ne se soit jamais lui-même dans l'Evangile appelé ainsi, il fut au cours des siècles reconnu comme tel. Strict Envoyé d'un Dieu qui, il faut bien le reconnaître, suivant les peuples, les époques, les religions, et l'idée qu'on s'en fait, engendre de terribles conflits horriblement meurtriers.

Comme si, au cours des siècles, nous avions revêtu cet Homme d'un manteau qui le déguisait, le faisait ressembler à ce que nous voulions qu'il soit. J'ai moi-même, au cours d'une quarantaine d'années d'un ministère pastoral bien rempli, accrédité la thèse d'un Fils de Dieu venu s'efforcer de sauver la création en péril. Thèse renforcée par les Écrits de Swedenborg qui annoncent l'incarnation de ce Dieu lui-même; la filialité se rapportant uniquement à ce fait.

Pendant ces quarante années je me suis efforcé d'expliquer la relation qui existait entre un Dieu Père dont l'éternité ne saurait être mise en doute et un Fils unique issu de ce Dieu, dont le statut, étonnamment complexe, suscita au cours des âges, des dizaines de Conciles oecuméniques engagés dans des luttes théologiques homériques.

Pour ma part, parti de Luther et de Calvin et rencontrant tour à tour l'Oeuvre de Swedenborg, puis celle de Steiner, qui m'incitèrent à modifier l'idée que je me faisais de ce Fils et de ses rapports avec le Dieu Tout Puissant, j'ai baptisé au cours de ces années plusieurs centaines d'adultes au nom d'une Église dont les contours restaient, je dois le reconnaître, assez imprécis; Swedenborg m'ayant néanmoins convaincu de la réalité d'un Second Avènement dans la mesure où je reconnaissais en ce Jésus devenu Christ, l'intégralité du Dieu Créateur révélé à travers le sens interne de la Thora des Hébreux et des Évangiles.

Et puis, il y a quelques années, un autre Penseur, psychologue celui-là, me fit réfléchir non pas sur le Dieu auquel se référaient les Églises chrétiennes, mais sur ce que ces croyances diversifiées le concernant, produisaient chez ceux qui le reconnaissaient comme tel, les conduisaient à faire, à dire.

Les Écrits de Jung, tout à fait édifiants à cet égard, nous font mesurer la fragilité, le défaut de maturité de bon nombre de ces "enfants de Dieu" face à un Père céleste qui semble leur laisser pour seule consigne de parler en son nom et faire sa volonté.

J'ai donc consacré plusieurs années à étudier ces Ecrits jungiens qui, loin de s'apparenter quant à l'ampleur, à ceux d'un Swedenborg, sont quand même très étendus quant aux sujets traités. Ce fils de pasteur, à son corps défendant semble t-il, a incontestablement fait Oeuvre théologique en s'efforçant de ne pas la faire passer pour telle. Pour ce qui me concerne elle me permit de voir sous un jour nouveau ce que Swedenborg appelait le Second Avènement de Jésus de Nazareth.

A savoir le retour (en chacun selon sa croissance spirituelle) de Jésus de Nazareth, non plus comme un Dieu ou un Fils de Dieu, comme l'enseigne Swedenborg, croyance qui m'apparaît correspondre à l'enfance et à l'adolescence des âmes humaines, étroitement dépendantes d'une structure parentale, mais comme un Homme ou un Fils de l'Homme. Nom qu'il a lui-même accrédité. En comprenant immédiatement que cet Homme dont il est question, ne peut être l'être sexué que les hommes ici-bas représentent, mais un Humain complet doté des fonctions masculine et féminine. Un Humain dont nous avons depuis longtemps perdu la trace et, chez beaucoup d'entre-nous, le souvenir.

Pourtant, tout lecteur attentif des Écrits de Swedenborg, notamment dans sa présentation des Très Anciens (Antiquissimus), encore appelés "Célestes", pourra reconnaître dans les descriptions qu'il en donne, ces êtres complets, non divisés, habitant seuls; c'est à dire vivant en eux-mêmes un mariage, celui du ciel et de la terre, de l'interne et de l'externe, du mâle et de la femelle, de la volonté et de l'entendement, du désir et de sa manifestation, sans qu'aucune ombre négative ne vienne s'interposer. Le mariage, en quelque sorte et en fin de compte, de l'âme avec son esprit. Ces fonctions agissant en ces êtres comme mari et épouse.

Une précision apportée par ce Clairvoyant montre l'abîme qui nous séparerait d'eux. A savoir un amour mutuel naissant d'une totale identification aux autres. Une volonté permanente de répondre à leurs désirs, d'offrir ce qu'on possède, de percevoir que son bonheur est dans l'autre, dépend de l'autre. Ces précisions montrant clairement un défaut de conscience propre (d'égo). Swedenborg dit encore à leur sujet ce qui semble correspondre à cette qualité d'amour, qu'ils ne portaient que peu d'intérêt aux sensations corporelles. Le corps, encore peu substantiel, n'étant qu'un instrument permettant la venue au monde des images (perceptions) qui meublaient leur conscience.

Ajoutons pour clore cette rapide description, une respiration définie par Swedenborg comme étant intérieure ou encore "tacite", intimement liée aux émotions et sentiments éprouvés. D'où la sensation d'étouffement qui saisira ceux d'entre-eux qui, plus tardivement, mettront au monde un amour de soi négatif.

Pour résumer la condition de cette race androgyne (encore appelée par Swedenborg se référant à l'évangile: "eunuques dès le ventre de leur mère" nous pouvons dire qu'ils bénéficiaient de quatre fonctions principales sur lesquelles je reviendrai quand il le faudra: 1/ celle qui engendre et entretient la vitalité, qui se manifeste spontanément, physiquement par le mouvement, et psychologiquement par la sensation. 2/ celle qui donne la perception encore appelée imaginaire; plus concrètement l'image correspondant à cette sensation. 3/celle qui correspond à l'intérêt porté à l'image contemplée (l'Eros primordial); 4/ Enfin celle qui incarne, concrétise cette image.

En fait deux fonctions mâles (la première et la troisième), deux fonction femelles (la seconde et la quatrième). Fonctions à l'origine de toute forme organique, psychique et participant à son développement.

Cette conception de l'être entier, avant qu'il ne se divise, ne se sexualise (fondamentale pour comprendre l'originalité de ce Grand Oeuvre), nous conduit à voir dans une lumière nouvelle le Tétragramme sacré יהוה, que les Juifs et les Chrétiens reconnaissent comme étant la manifestation inexprimable de leur Dieu. A savoir: le jeu harmonieux, ordonné, de ces quatre fonctions chez ces "Célestes" définis par Swedenborg.

Acceptant cette définition nous situerons peut être plus clairement, au sein de L'Ecriture révélée, ces Elohim אֱלֹהִים, littéralement "ceux-là", ces "Antiquissimus" qui apparaissent régulièrement au cours de l'épopée des Hébreux; épopée formant la trame de l'Ancien Testament. Certains de ces Elohim étant entre-temps devenus sexués

Quant aux raisons qui ont conduit certains de ces Très Anciens à perdre cette constitution androgyne, perte considérée comme une "chute" dans toute la Tradition Judéo-Chrétienne, nous pourrons les envisager lorsque nous reprendrons plus en détail le jeu de ces fonctions dont dépend l'élaboration de notre psyché. Pour l'instant je soulignerai simplement la rupture de l'union mentale précédemment décrite, consécutive à la naissance d'un amour de soi négatif. Le déséquilibre qui s'en suivit aboutissant chez ceux qui prirent ce chemin à la perte de la fonction imaginaire, essentiel de la féminité, et au développement d'une dangereuse masculinisation dont les effets prendront dans la suite des temps un caractère terrifiant (titanesque) entraînant des catastrophes en chaîne auxquelles cette planète elle-même n'a pas échappé.

Ce déséquilibre des fonctions fut en partie compensé au cours des âges par le développement des unions conjugales qui non seulement entretiennent la vie par la reproduction que l'on sait, mais permirent un développement plus ou moins harmonieux de facultés mentales propices à une culture humanisante, qui autrement n'aurait jamais dans ces conditions pu voir le jour.

Swedenborg, conscient de l'importance de l'union conjugale et de sa nécessité absolue au sein d'une société autrement menacée de disparition, donna à la création de l'homme et de la femme sexués, une origine divine, à l'encontre de la Tradition Judéo-chrétienne qui inscrivit cette création dans un contexte de désobéissance. (Cf Genèse 2.18 et ss)

Les traces d'un être androgyne primordial peuvent encore être relevées dans l'étymologie d'Enosh אֱנוֹשׁ apparaissant dans la seconde généalogie de Moïse qui rappelle l'origine androgyne de l'humanité (Cf Genèse 5.1 et ss) Ce nom provient vraisemblablement du séjour que firent les Hébreux en Perse lors de leur déportation. Nous pouvons logiquement penser que c'est cet Enosh qui devint Isch אִישׁ lors de la sexualisation, ainsi que le rappelle Genèse 2.21 et ss. Le noun אִישׁ, symbole de l'être complet, se trouve désormais divisé en deux yod inversés qui attendent désormais leur réunification.

Acceptant cette vision des choses le lecteur sera amené à considérer sous un jour nouveau la personne de Celui qui deviendra ici-bas Jésus de Nazareth, et pressentir ses origines "célestes" telles que Swedenborg les a décrites. D'autant que cette Genèse, en la personne de Melkisédech venant rencontrer Abram au tout début de son aventure en Terre promise, tel encore que Swedenborg nous le présente, nous permet de le supposer. (cf Gen 14). Melkisédech, sans père ni mère, prince de la paix (comprendons ici la paix intérieure propre à l'union harmonieuse des quatre fonctions), entre bien dans la catégorie de ces "célestes" androgynes. D'autant plus que Swedenborg affirme encore que Melkisédech constitue l'interne de Jésus. Le "père" en quelque sorte de cet Homme quand il s'incarnera.

Pourquoi alors ne pas voir tout simplement en ce Roi venu d'ailleurs un de ces êtres "célestes" lors d'une première approche de la race humaine, d'un premier échange symbolisé par le partage du pain et du vin, purs produits de l'évolution intellectuelle de la race humaine terrestre? Un Etre "céleste" qui ensuite, durant dix-huit siècles, préparera au sein de la lignée Abrahamique, sa propre incarnation sur terre.

N'étant plus obnubilés par les origines guerrières d'un Dieu dont la puissance ne saurait être remise en question sans de graves conséquences pour l'humanité, nous découvrons au fil des Évangiles, si nous mettons entre parenthèse le court moment où consécutif à son baptême Essénien, il entrera dans le jeu messianique, un Jésus plein de douceur, de féminité. Un Jésus apportant la paix là, où il peut la répandre et dont la fragilité face au déchaînement de violence des moeurs, y compris religieuses, a été tout particulièrement soulignée par R. Steiner quand il décrit une jeunesse qui aboutit à une profonde crise dépressive que les évangélistes n'ont pas jugé utile de rapporter, ne voulant en aucune mesure attenter à la gloire de Celui qu'ils considéraient comme un Fils de Dieu.

Gardant cette image nous pourrions peut-être saisir comment concrètement il s'est chargé de notre héritage sexué en assumant après son baptême une fonction messianique qui le conduisit à combattre à l'extérieur (affrontements avec les forces démoniaques inscrites chez les malades qu'il délivrait) ce qu'il devra ensuite combattre à l'intérieur dans les combats du Jardin de Gethsémanée. A savoir cette héritage déico-humaine qu'il avait ainsi inscrite en lui en agissant de cette façon.

Il n'y a pas encore lieu, dans ce court exposé préliminaire, de décrire les étapes de cette purification qui conduisirent cet Homme au Golgotha, lieu où dans les dernières gouttes de sang versé, s'est écoulée cette héritage dangereusement masculinisée, mais de retenir un fait capital pour la compréhension globale de ce Grand Oeuvre dont je vais m'efforcer de tracer les contours. A savoir que ce nouveau corps issu du tombeau athanor, correspond pour cet Homme, à un degré ajouté à sa réalité propre, comme Swedenborg le signale. A savoir une qualité qu'il ne possédait pas auparavant, y compris dans sa nature androgyne primordiale. A savoir encore: celle d'être devenu un Divin Humain. C'est à dire d'avoir ajouté à sa nature précédente, ce qu'un corps humain fait de matière lui permit d'acquérir: l'individuation, la conscience de soi, un nom propre. Nom que nous serons amenés à connaître quand, à notre tour, nous aurons pris le même chemin et vécu la même métamorphose.

Voilà ce qui me semble, pour ma part, devoir être retenu par le lecteur avant d'entrer dans les Arcanes de cette mutation.

L'HUMAIN INTEGRAL

Devant l'éénigme de nos origines deux conceptions sont généralement proposées. La première, religieuse, considère que la vie émane d'un Dieu créateur qui a projeté dans l'espace ses qualités intrinsèques d'amour et de sagesse. Six jours (si nous nous référons au récit de la genèse de Moïse) lui ont été nécessaires pour mettre au monde des êtres à son image selon sa ressemblance. Projections d'un modèle parfait ces êtres devaient à leur tour manifester cette perfection.

Selon ce récit sur lequel la foi judéo-chrétienne est en partie fondée, un serpent, issu de ce même créateur, s'interposa pour que l'image projetée subisse des altérations. Ce faisant il introduisit ainsi le mal au sein d'un monde qui subit aujourd'hui encore ses effroyables ravages. L'origine de ce serpent symbolique et son comportement pour le moins surprenant, reste pour l'ensemble de la Judéo-chrétienté, un mystère que bien des théologiens se sont efforcés de résoudre sans véritablement convaincre une raison humaine devenue exigeante. Il fallut attendre Jacob Boehme au début de la Renaissance et C.G Jung dans la première moitié du siècle passé, pour entrevoir une autre genèse possible. Encore fallait-il remettre en question cette perfection initiale en présentant un Dieu doté d'une double nature consciente et inconsciente. Cette dernière présentant des comportements difficilement conciliables avec l'idéal projeté par la première. Raisonnement, le lecteur l'aura compris, qui affaiblissant l'image de ce Dieu, le rapproche singulièrement de ses créatures; hypothèse que la pensée religieuse ne saurait admettre.

La seconde conception, sans a-priori religieux, adoptée par les philosophes grecs en particulier, plus tard par la pensée scientifique, part d'éléments informels (feu, eau, atomes, particules,etc..) amas chaotique d'où jaillissent les formes vivantes lentement élaborées, transformées selon l'environnement rencontré (cf à ce sujet l'oeuvre de Darwin, et le Hasard et la Nécessité de Monod). Les scientifiques émettent depuis un certain temps l'hypothèse d'un grand "big-bang" initial: gigantesque explosion à l'origine de la vie organique que nous connaissons.

Jung, je serai amené à le citer souvent tant il apporte d'informations précieuses sur le comportement humain, s'est appliqué à rechercher des points d'entente entre ces deux conceptions de nos origines apparemment irréconciliables. C'est ainsi que dans ses "Sept Sermons aux morts" écrits en 1916 aux moments les plus noirs de la Grande Guerre (publiés en France dans Psychologie et vie religieuse en 1989) il annonce:

"L'origine de la Vie est paradoxale, car dans l'infini, le plein équivaut au vide, le néant à la plénitude. Ce qui est éternel n'a pas de qualité parce qu'il les a toutes en potentialité. Il est de la plus haute importance pour toute créature de se différencier de cette plénitude, de lutter contre l'uniformisation originelle. Cette lutte permanente pour acquérir et conserver une conscience propre s'appelle: le principe d'Individualisation.

Le Message qui réveille d'entre les morts est celui qui rappelle à la conscience que la créature meurt dans la mesure où elle ne parvient pas à conquérir sa différenciation, parce que le principe d'individuation est le Secret même de la création. Un monde collectivisé, qui refuse ce principe, un monde où l'individu personnel tremble de se différencier, est un monde maudit parce qu'il condamne la créature à retomber au dessous d'elle-même dans l'abîme indifférencié.

Dieu, comme toute créature, se distingue de ce Tout. Il est non pas infini mais défini et manifeste une qualité de ce Tout. Le diable est son opposé. Ce qui les fait agir est commun. Un principe actif les unit.

En Dieu cohabitent le bien et le mal. Cette créature puissante prend peur devant une partie d'elle-même. En elle cohabitent la lumière la plus claire et l'obscurité la plus sombre."

De cette genèse "psychologique", je retiendrai: à l'origine, une immensité océanique sans limites. Une voie lactée indifférenciée, sans signification, correspondant psychologiquement à une totale sensibilité sans aucun ressenti. Le ressenti représentant le début de l'Evolution dont nous pourrions traduire ainsi le cheminement: "de l'indifférencié à l'Un différencié".

Cette Evolution peut, selon ce critère, être comprise à partir de six grandes étapes, six journées correspondant à l'apparition de six fonctions ou modes de vie successifs, indispensables pour accéder à cet Un différencié. Ces Journées constituant, avec la septième dite de repos, ou plutôt de réflexion avant d'entreprendre un nouveau parcours, une Semaine sainte, c'est à dire complète, ayant réalisé ce but.

J'ai déjà, dans le chapitre précédent introductif, évoqué brièvement les quatre premières journées, aboutissant au développement des quatre premières fonctions nécessaires à la venue au monde d'une conscience sensitive, imaginaire, émotionnelle et enfin affective. Etats, notons-le, pouvant être vécus inconsciemment, ce qui forme le propre de la vie "animale".

Ces quatre premières journées de cette archaïque genèse peuvent être encore décrites comme le fait de Vivre-Eprouver; puis de Contempler; ensuite de Désirer; enfin de Produire. Notons ici le jeu alterné des fonctions mâle et femelle. Les premières à l'origine du mouvement (externe et interne). Les secondes à l'origine de la formalisation (interne et externe).

La première fonction exprime le mouvement vital et la sensation (première forme de conscience) que ce mouvement produit. Nous pourrions encore définir cette fonction par le mot: Agir. Elle correspond à l'élément feu et à la couleur rouge. Géométriquement, au point, puis au rayon qui constitue l'essentiel du règne minéral.

Ici le lecteur est invité à ne pas confondre ce feu originel avec le feu dévorant, élément primordial de cette terre, correspondant à une volonté plus tardivement acquise de se nourrir de la vitalité des autres. Ce qui est le propre d'un amour de soi négatif.

Les langues, dites anciennes, distinguent ces deux feux. Par exemple l'hébreu, dont il ne faut pas oublier l'origine égyptienne, avec les mots **תִּשְׁאַל**- our, feu lumineux bienfaisant, et **וְאָשָׁה**- esch, le feu qui brûle, dévore.

Cette distinction devra également être faite pour les règnes évoqués dans cette genèse. Le règne minéral précité n'ayant encore rien de minéralisé, ni de pierreux.

Relions encore cette première fonction au **ו**- yod du Tétragramme sacré qui, dans les Ecritures Judéo-Chrétienne, s'applique à définir le Dieu reconnu comme tel. Puis, en en donnant une définition plus psychologique et sans déroger à une spiritualité laïque qui apparaîtra peu à peu plus nettement au cours de cette étude, nous pouvons comparer le jeu de cette première fonction à un Père qui ne peut être vu, comme l'enseigne la théologie au sujet du Dieu auquel elle se réfère.

La seconde fonction, correspondant au second jour de cette création, est dite: imaginaire. Elle transforme en images les sensations éprouvées. La conscience qu'elle met ainsi au monde vit de cette contemplation. Nous avons ici une véritable immaculée conception, vierge de toute réflexion ou calcul préalable.

Cette fonction met au monde une conscience onirique, encore en partie active aujourd'hui (bien que sérieusement handicapée) durant notre sommeil.

Cette mère, ô combien "céleste", est souvent dans la Tradition appelée Sophia. Elle ne s'exprime qu'en images, considérées plus tard comme des paraboles; images correspondant strictement, répétons-le, à la sensation éprouvée. Une véritable "pansée" pour bien la distinguer de l'autre: la pensée, qui sera le résultat d'une autre forme de réflexion comme nous le verrons plus loin.

Nous découvrons ici l'origine de cette science des Correspondances que Swedenborg, au dix-huitième siècle, appellera " la Science des sciences", dont la connaissance déclinera au cours des Ages, puis s'éteindra quand l'amour égoïste ne pourra plus supporter un tel jugement sur ses motivations profondes.

Cette seconde fonction, femelle, a pour élément de référence l'eau. Précisons qu'il s'agit des eaux "d'en haut" pour employer le langage biblique, et non pas des eaux conformes à cette terre dont la densité ne permet plus une immaculée conception. Retenons encore les formes subtiles, inconstantes, propres à cette atmosphère légère; formes qu'il s'agira ensuite de fixer, puis d'incarner, rôle qui incombera aux deux fonctions suivantes.

Retenons enfin la correspondance de cette fonction avec le règne végétal étroitement lié, aujourd'hui encore, au monde onirique; à la couleur verte, gage de sa neutralité (défaut de volonté propre indispensable à l'exercice de cette fonction); et à la seconde lettre du Tétragramme , soit le **ה**- hé, qui, dans la Tradition, symbolise celui ou celle qui modèle, formalise.

La troisième fonction primordiale, propre au troisième jour de cette genèse dite archaïque, correspond à l'intérêt porté par la conscience naissante à l'image contemplée. Cette fonction a pour élément de référence l'air. Un air évidemment plus subtil que celui que nous respirons présentement. Nous pouvons ici parler valablement de la naissance du désir, que la Tradition reconnaît en la personne d'EROS.

La mère de ce fils archétype, typifiant dans la mythologie le jeu de la seconde fonction précédemment décrite, l'a mis au monde à partir d'une immaculée conception que les doctrines religieuses ont retenue, mais attribué à des femmes terrestres en oubliant que cette définition ne concernait que l'archétype, c'est à dire une fonction, et non pas une personne.

Dans cette autre forme de spiritualité que je présente ici, tout récit mythologique se rapporte en réalité au jeu des fonctions que nous redécouvrions aujourd'hui. Les personnages qui apparaissent, tirent leur existence de la sagesse des Anciens; sagesse qui prenait, à des fins pédagogiques, cette forme d'expression. Ce qui ne veut pas dire que le monde métaphysique soit vide pour autant. Je crois personnellement à sa réalité et aux races qui le composent. Mais il ne faut pas tout confondre.

Cet attachement naissant pour l'image contemplée, que la troisième consonne **ל**- vav. du Tétragramme, étymologiquement rappelle (à savoir ce qui lie, relie, attache), peut encore être appelé érotique. L'érotisme, consécutif à la disparition de l'image intérieure, naîtra, comme nous le verrons, de la sexualisation, et correspondra à l'attachement de l'âme envers une image extérieure concrétisée, par exemple: le conjoint ou la conjointe. La perte de cette image intérieure est remarquablement traitée dans le mythe grec d'Eros et de Psyché.

Ajoutons, pour clore cette présentation, que la troisième fonction est encore psychologiquement, essentiellement, liée à l'émotionnel.

La quatrième fonction fondamentale, femelle, propre au quatrième jour de cette genèse archaïque, peut être résumée dans l'emploi du mot CONCRETISER. Elle a pour rôle de transformer l'image précédemment contemplée, et après que la conscience naissante s'y soit intéressée, en ressemblance. Nous pouvons ici parler de première œuvre de chair, signifiée par la quatrième consonne **נ**, du tétragramme. Le lecteur voudra bien noter qu'il ne s'agit pas ici de reproduire, de multiplier, mais d'incarner, l'image qui a retenu l'attention; de lui donner existence dans le temps et dans l'espace.

L'élément terre est ici sollicité. Une terre plus subtile que celle qui nous est familière; cette dernière étant dépouillée de la faculté d'incarner spontanément l'image, témoin impartial des mouvements de l'âme, que ce soit sur le plan physique, psychologique, ou spirituel.

Cette maternité d'un genre très particulier semble avoir été à l'origine du sentiment.

Voici donc succinctement exposé le rôle des quatre premières fonctions qui aboutissent à la naissance de l'amour mutuel, apanage de ces Très Anciens, de ces êtres entiers, présentés au début de cette étude, à qui Jésus de Nazareth semble en ligne directe appartenir, avant qu'il ne s'incarne, et ne se revête de l'hérédité humaine.

Ce quaternaire fondateur, sans lequel il serait vain d'édifier durablement quoi que ce soit, trouve donc sa correspondance dans les quatre éléments: feu. eau. air. terre. Eléments dont l'harmonie est le gage d'un bon équilibre physique. Il en est de même pour notre équilibre psychique, dépendant étroitement du jeu (comme nous nous en rendrons compte peu à peu) de ces quatre fonctions de base.

Notons enfin, avant d'aborder le cinquième jour de cette genèse correspondant à la naissance et au développement d'une cinquième fonction (celle qui conduit à la conscience de soi), l'union jusque-là parfaite, des quatre premières, non encore perturbées par une volonté qui sera ensuite capable d'intervenir dans ce jeu subtil et de le modifier. Ce moment important de l'évolution, est signifié dans la genèse de Moïse, lorsque Yaveh devient Elohim; c'est à dire quand, psychologiquement, le quaternaire se transforme en quinaire.

Il apparaît en effet que ce terme: Elohim אֱלֹהִים (traduit, par Dieu dans la plupart des Bibles) porte dans son étymologie la clé de la compréhension de cette cinquième fonction. A savoir, et à partir de la racine אֵל, elah, l'idée de s'élever pour VOIR. Avec la possibilité, dans un premier temps, de découvrir les autres, puis, ensuite, de prendre conscience de soi.

Jusque-là nous avions affaire à une vie "animale"; ce dernier terme étant pris dans le sens de vivre, d'aimer, sans que l'âme s'interroge sur sa réalité propre et sur la signification de son vécu. Son miroir de référence étant le ou les vis-à-vis avec lesquels elle s'identifie, ne la conduisant pas encore à une conscience de soi. Car c'est, semble-t-il, cette faculté d'élévation par rapport au vécu, au senti, à l'aimé, qui est à l'origine de l'Ego, ou du "Je Suis". Faculté qui permet ensuite de réfléchir sur ce vécu et plus tard de lui donner un sens. Ce qui sera le propre de l'Humain et de son chiffre traditionnel le cinq.

Après s'être animée, après avoir contemplé l'image de cette activité, puis porté sur elle son attention, son désir, enfin œuvré à l'incarnation de cette image devenue ainsi ressemblance (activité résumée des quatre premières fonctions), l'âme va, grâce à cette cinquième fonction, pouvoir quitter le semblable, l'uniforme, et commencer à se distinguer des autres. Le célèbre adage grec : "connais-toi toi-même" trouvant ici pour la première fois sa place.

Avec le développement de cette cinquième fonction, à nouveau mâle, et dont l'élément de référence sera l'éther, l'être, appelé à devenir humain, bénéficie maintenant d'une double conscience. La première, comme nous l'avons vu, tout d'abord sensitive, puis imaginaire, émotionnelle et enfin affective, constitue la véritable psyché, à savoir: l'Ame. La seconde qui va maintenant venir au monde sera appelée pneuma, c'est à dire: Esprit.

Nous sommes maintenant en présence d'un véritable couple dont les vicissitudes, comme je l'exposerai plus loin, seront à l'origine du processus de sexualisation.

De même que lors de la naissance de la troisième fonction, la mythologie grecque, à laquelle je me suis déjà référé, véritable histoire sainte à part entière, nous met ici en présence d'un nouveau Fils qui typifiera le jeu de cette cinquième fonction. En réalité plusieurs Fils, tant il est vrai qu'il y aura différentes façons d'en utiliser les services. Des Fils nés de mères différentes, tant il est également vrai qu'il y a de nombreuses façons d'incarner les images aimées et de s'y attacher; rôle échu à la quatrième fonction, avant que l'esprit, qui vient ensuite au monde, conforte cette affection ou la contrarie.

Retenons ici les noms d' Apollon (celui qui se distingue du nombre); d'Hermès-Mercure (typification de l'Esprit et de son étonnante faculté de conduire les âmes, et, négativement, de les mystifier). Sans oublier les Fils, encore appelés dans la psychologie des profondeurs: "Puers-aeternus", qui, sous l'influence de Mères castratrices, n'arrivent jamais à l'âge adulte: par exemple Adonis dans la mythologie syrienne, et Tammuz dans la Babylonienne. Ici c'est l'esprit qui, dans un contexte affectif puissant, ne peut s'élever suffisamment haut pour voir clairement, objectivement, les agissements de l'âme.

Car le fait de s'élever, propre à cette cinquième fonction, permet tout d'abord de voir les autres hors de soi, pour ensuite, par voie de conséquence, à prendre conscience de soi. Toutefois, le miroir de référence et de réflexion étant encore à l'extérieur, l'âme prend conscience d'elle même. Elle peut dire: "je suis" sans pour autant savoir encore qui elle est. Pour cela un autre miroir est nécessaire, le miroir intérieur que présente alors à l'esprit naissant, l'âme elle-même. Dans cette seconde phase de connaissance (rôle tenu par cette cinquième fonction), un véritable dialogue s'établit entre l'âme et son esprit. D'abord dans une relation mère-fils, puis comme femme et mari si cette relation reste harmonieuse et poursuit un but commun, celui de l'individuation.

Cependant, les mythes à notre disposition, les Histoires saintes, dépôts de la Sagesse acquises par les Anciens durant les millénaires passés, ne nous permettent pas d'affirmer la réussite de ce but. Que ce soit le mythe Egypto-hébreïque rapporté par Moïse, ou Grec rapporté par Hésiode, principales sources de la Tradition Occidentale dont j'ai déjà rappelé l'importance dans une précédente étude (cf: l'Esprit Sain paru en juin 1999), aucun de ces récits ne fait état de cette ultime construction mentale. Tous évoquent une chute dramatique de cette première humanité consécutive à une sexualisation dont il faut maintenant nous entretenir.

L'HUMAIN SEXUÉ

Un mythe, semble-t-il approprié pour comprendre l'origine du processus qui conduisit certains de ces androgynes à mettre en péril leur unité intérieure, et à compromettre la belle entente entre leur âme et leur esprit encore juvénile, est celui de Narcisse. Ce nom, dont l'étymologie (Ναρκισσός - Νάρκη) définit un engourdissement, décrit une situation nouvelle (que nous retrouvons dans le mythe Egypo-hébraïque, avec le sommeil d'Adam), à savoir, un appauvrissement de ces âmes qui, ne supportant plus le dialogue intérieur de leurs deux natures, vont s'efforcer d'en disqualifier une.

De ce Conte, qui a suivi au cours des âges bien des variantes et des interprétations, nous retiendrons deux versions. Celle qui met l'accent sur la fascination qu'exerce sur Narcisse sa propre image, au point de ne plus entendre quoi que ce soit. Ne serait-ce que la voix de la fidèle Echo dont l'amour n'étant ni reçu, ni partagé, la conduira à n'être plus qu'un écho aux formulations incomplètes alors que Narcisse finira par mourir de cette permanente contemplation de lui-même.

La seconde version retenue, présente Narcisse parti à la recherche de sa soeur jumelle précédemment disparue. Il croit un jour la découvrir dans un visage qu'il contemple et dont il ne peut se détacher. Un visage reflété par un courant d'eau, et qui n'est autre que son double.

Si nous projetons derrière ces deux personnages: l'esprit de l'être androgyne n'étant plus capable de s'élever (Narcisse), et son Âme qu'il ne reconnaît plus, (Echo), nous pouvons voir ici se dessiner les prémisses de la sexualisation.

Nous assistons ici aux effets d'une prise de conscience à caractère égocentrique. A savoir un repli sur soi qui ne semble pas à première vue catastrophique. Car la découverte d'un corps que l'on reconnaît être le sien et dont la beauté et les qualités ne peuvent être que saisissantes, devrait conduire immuablement l'être qui le contemple, à l'aimer. Cet amour de soi naissant et la conscience de soi qui s'établit parallèlement, semblent représenter ici une étape indispensable que l'âme humaine est appelée à connaître sur le chemin de l'individuation. Le danger provenant uniquement, semble-t-il encore, d'une fixation trop importante sur sa propre personne. Fixation qui met alors en péril l'amour mutuel qui, jusque-là, était garant de la bonne entente commune entre les êtres; fixation qui, par voie de conséquence, comme nous le verrons plus loin, semble à l'origine de la séparation de l'Âme et de l'Esprit.

A partir de cette prise de conscience de soi, deux attitudes semblent possibles. Ou bien cette âme accepte que les autres apparaissent relativement différents d'elle tout en s'enrichissant de ces différences. Ou bien elle ne supporte pas ces distinctions et s'efforce de rendre ces autres semblables à elle.

Dans la structure quaternaire précédente, l'être s'identifie à ses semblables qui lui tiennent lieu de miroir. Dans la nouvelle structure quinaire, une partie de l'être devient le miroir de l'autre partie; d'où son autonomie naissante. But recherché par la cinquième fonction, encore appelée par Jung: transcendant, c'est à dire capable de s'élever, de tendre vers une vue objective de ce à quoi l'âme est subjectivement attachée.

Il est curieux de constater que les structures religieuses monothéistes traditionnelles, reproduisent sous les traits d'un Dieu unique, désireux de mettre au monde des créatures selon son image et sa propre ressemblance, ce refus d'accorder aux autres une dissemblance pourtant prometteuse d'un enrichissement mutuel.

Ce qui voudrait encore dire que la faculté de se voir, propre au développement de cette cinquième fonction, engendre dans ce second cas un égoïsme peu soucieux de conduire l'âme à juger objectivement ses comportements ou de l'informer sur les conséquences possibles de ses choix. Ce qui devrait rester l'essentiel de cette cinquième fonction appelée à devenir pensée, esprit, plus précisément, conscience propre, avec tout ce que ce mot comporte de jugement juste, pour employer un terme évangélique.

En fait, il semblerait que ce soit bien l'emploi de cette nouvelle fonction qui ait été à l'origine de l'amour de soi négatif cause de tant de Maux. Une nouvelle faculté mentale encline de par sa structure à voir les choses de haut, et de ce fait, agir avec autorité sur l'âme encore naturellement portée au partage et à l'échange, de façon à l'inciter à se comporter en modèle, sinon en maître, auprès d'autres âmes qui, n'ayant pas encore mis au monde leur esprit, ou ne l'ayant pas suffisamment développé, peuvent être de cette façon subjuguées.

Cette distinction concernant l'utilisation autoritaire ou non de cette fonction apparaît clairement dans le nouveau Testament. Plus particulièrement dans deux récits qui traitent du nouvel esprit qui devait animer les disciples de Jésus après qu'il soit ressuscité: l'esprit de vérité (cf Jean 14 et 17, Jean 15, 25-26).

Le premier récit nous conduit dans la chambre haute où se sont réfugiés les apôtres après la crucifixion de leur maître (Jean 20,22). Jésus leur apparaît dès le premier soir de sa résurrection. Soufflant sur eux il leur dit: "saisissez l'esprit sain". Le mot grec εεφυοντοεν, "énéfusésen" traduit généralement par "souffler" signifie dans son sens premier "effuser". Nous pouvons penser que de la personne de Jésus émanait à ce moment un influx paisible, sinon rayonnant, qui accompagnait ses paroles. Influx qui eut dû inciter les apôtres à acquérir un pareil état d'esprit.

Le lecteur retiendra la douceur avec laquelle, cet esprit une fois acquis, Jésus se manifeste. Nous retrouvons ici ce qui est dit dans l'Evangile, du "paraclet", l'esprit de vérité que Jésus manifestera après sa résurrection. (cf Jean 14-16)

Un esprit qui, (comme l'étymologie du mot "paraclet-~~παρακλητος~~- le suggère) tient uniquement le rôle de conseiller qui semble essentiellement incomber à cette cinquième fonction.

Il n'en est pas de même concernant le second récit, celui de la Pentecôte, qui nous amène, comme son nom l'indique, cinquante jours après la résurrection de Jésus. Où il est aussitôt question de vent violent, de feu, de parler en langues, d'extase, d'évitrement mental, de miracles consécutifs à la venue de l'Esprit saint. (Acte des Apôtres 2). Phénomènes qui laissent présager un esprit autoritaire, dictatorial, dogmatique, guerrier, qui régnera avec des fortunes diverses au sein de l'Eglise chrétienne, durant deux millénaires.

Après avoir succinctement évoqué les causes de la mésentente qui apparut entre l'âme et son esprit, mésentente consécutive à la venue au monde de l'amour de soi négatif chez certains de ces Elohim androgynes, dont j'ai décrit antérieurement la structure quinaire, il nous faut maintenant pour bien comprendre les conséquences de ce divorce aux innombrables conséquences, en suivre les effets, tels que la Tradition nous les rapporte, au cours d'époques qui échappent ici à toute chronologie. Mésentente à ce point importante qu'elle semble à l'origine de l'homme et de la femme sexués, dans la mesure où ces Elohim, afin de résoudre ce conflit intérieur, favorisèrent les qualités afférentes aux fonctions mâle ou femelle, suivant ce que leur égo les conduisait à vivre. Étant entendu que l'âme masculinisée s'efforça d'asseoir sa domination à partir du développement de l'esprit qu'il favorisa (fonction mâle). Tandis que l'âme féminisée préserva un rapport étroit avec les formes corporelles, naturelles, avec lesquelles elle se sentait en affinité. Formes à l'origine de l'imagination, du sentiment, correspondant à l'exercice des fonctions femelles précédemment décrites, mais désormais menacées par l'esprit devenu masculin.

L'homme conservera une âme (pris dans le sens d'un engagement affectif), mais cette dernière, de plus en plus soumise à l'esprit, constituera bientôt une partie importante de son inconscient (l'anima de la Psychologie des Profondeurs).

Un vieux livre alchimique, écrit au Moyen âge et publié à la Renaissance: "Le Rosarium philosophorum" (utilisé par Jung pour commenter sa théorie sur les transferts) décrit, me semble-t-il, en 21 planches illustrées, le processus lent mais irréversible qui conduit ces Androgynes non seulement à se sexualiser, mais encore, à partir de leurs nouvelles conditions de vie, de s'unir étroitement afin de retrouver leur unité perdue.

J'ai retenu (comme Jung l'a fait lui-même dans son livre: "Psychologie du Transfert") les dix premières planches. Ces planches me semblent suffisantes pour mettre en lumière ce processus et montrer l'importance de l'Union conjugale dans cette recherche; ses limites, mais aussi ses dangers dans le cadre d'une recherche d'Individuation.

ROSARIUM PHILOSOPHORUM

PREMIÈRE PLANCHE

Elle se présente à nous à la façon d'un rêve prémonitoire inaugurant une Analyse psychologique. Un serpent bicéphale se tient au dessus d'une fontaine et un bassin. De ses deux bouches opposées sort une vapeur qui descend en volutes. Ajoutons cinq étoiles et l'emblème du soleil et de la lune dans son premier quartier, et nous aurons une vision panoramique, symbolique, concise, du problème que pose la sexualisation. les éléments en présence ainsi que les moyens proposés pour réaliser l'union souhaitée. Union encore appelée par les alchimistes: "Oppitorum coincidencia" ou bien encore: "Mystérium Conjonctionis".

Nous avons en effet, avec ce serpent bicéphale dont nous étudierons plus loin les correspondances, une image saisissante de la division initiale de l'être androgynie en deux parties opposées, contradictoires. Le monde masculin, typifié par le soleil, et le monde féminin typifié par la lune.

La fontaine, à trois becs verseurs, symbolise les connaissances qui seront employées, au cours des Ages, pour résoudre cette opposition apparemment inconciliable. A savoir, trois degrés de lecture et de compréhension, symbolisés par trois jets successivement appelés par l'auteur:

"Lac virginis": lait de vierge.

"Acetum fontis": vinaigre de fontaine.

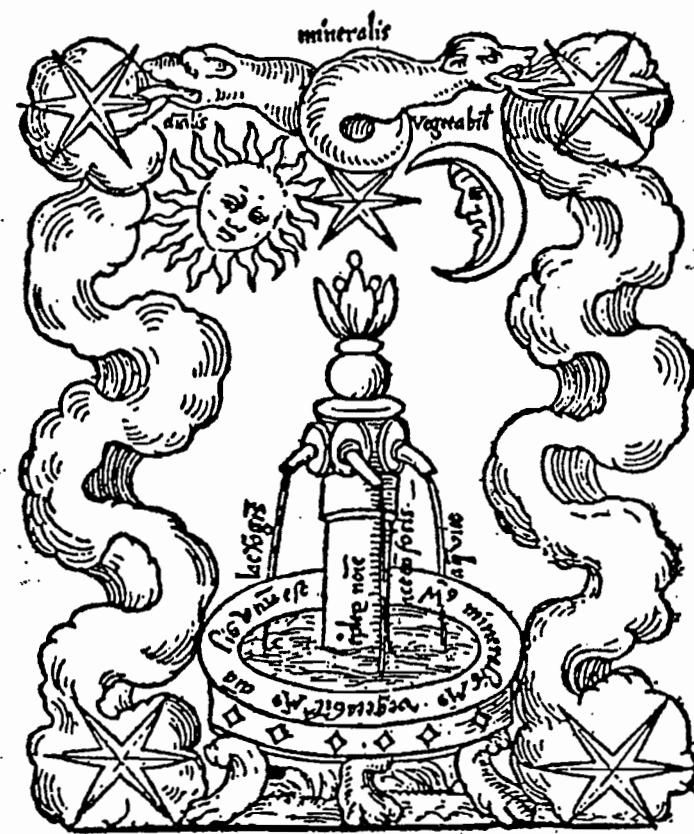
"Aqua vitae": eau de vie.

Ce qui veut dire, comme nous le verrons, que suivant notre degré d'évolution, nos joies de vivre, nous aurons trois façons d'interpréter les planches. Tout d'abord littéralement, sans chercher de signification particulière, à la façon d'un enfant occupé à bien se pénétrer des images contemplées, pour les reconnaître ensuite quand il le faudra. Ou bien d'en découvrir une signification spirituelle. En particulier méditer sur les purifications que ces planches sous-entendent avant de réaliser l'union souhaitée; lecture s'inscrivant généralement, comme nous le verrons encore, dans un contexte religieux. Ou bien deviner à travers ces Images paraboliques, une autre Oeuvre à accomplir, un autre mariage à réaliser, celui de l'âme avec son propre esprit, qu'aucune planche de ce livre ne peut encore refléter.

Le bassin, qui tiendra un rôle capital dans cette recherche d'union, représente le lieu où des conjonctions, des transformations, voire des mutations (que ce soit sur le plan physique ou psychologique), pourront se faire. Bassin appelé dans le langage alchimiste: "mare tenébrosum", à savoir: l'inconscient.

Le lecteur retiendra enfin, les cinq étoiles à six branches qui constituent cette première planche. Deux appartiennent à la colonne solaire, deux appartiennent à la colonne lunaire; la cinquième se tient entre les deux colonnes. Chacune de ces étoiles représente un idéal à atteindre en six étapes (nombre apparaissant encore sur le bord du bassin). Notons que les deux étoiles qui encadrent les volutes solaire et lunaire, typifient dans ce travail, la double nature, précédemment définie, tant chez l'homme que chez la femme.

ROSARIVM



Wyr sindt der metall anfang vnd erste natur/
Die kunst macht dor th vns die hōchste tinctur.
Reyn brunn noch wasser ist myrn gleych/
Ich mach gesund arm vnd reyd.
Dad bin doch jßund gyftig vnd dſtlich:

Succus

Figure 1

PHILOSOPHORVM.



Figure 2

Nota bene: In arte nostri magisterij nihil est *secretum* celatum à Philosophis excepto secreto artis, quod *artis* non licet cuiquam reuelare, quod si fieret ille malediceretur, & indignationem domini incureret, & apoplexia moreretur. #Quare omnis error in arte existit, ex eo, quod debitam

C. ij

SECONDE PLANCHE

Les volutes de la planche précédente ont laissé place à deux personnages: un Roi et une Reine, qui typifient la condition masculine et féminine issues de la sexualisation. La couronne, emblème de la royauté, devrait ici, contrairement aux idées généralement admises, être considérée comme la manifestation d'un collectif. La couronne comprend le tout (les perles de la couronne). Chaque citoyen est appelé à se reconnaître en la personne (suivant les sexes) du Roi ou de la reine, qui les représentent et de ce fait devient garant de leur unité. D'où la notion de sainteté jointe à la royauté, l'importance du Sacre, et le crime sévèrement puni de lèse-majesté dans les sociétés anciennes. L'être ainsi distingué ne s'appartient plus. Il représente. Il devient (ce qu'on appelle en psychologie) un Archétype, un modèle de vie. Ce faisant il règne mais ne gouverne pas. Ou, tout au moins, ne peut que se sentir appelé à gouverner sa propre vie et l'offrir en exemple.

Concernant l'avenir de ces êtres sexués que ces planches nous présentent maintenant, des perspectives différentes s'offriront à nous suivant que nous considérerons:

1 / la naissance de l'homme et de la femme comme étant initialement et sans autres considérations, de création divine. Ce qu'enseigne le Christianisme. (cf à ce sujet l'Amour vraiment Conjugal de Swedenborg)

2 // cette création sexuée comme étant le produit d'une chute. Comme le rappelle par exemple la genèse de Moïse.

Le lecteur aura compris que j'ai déjà pour ma part inscrit cette sexualisation dans un processus de compensation, à partir de la perte d'une unité et surtout d'un divorce intérieur, qui conduisit ceux qui le provoquèrent à rechercher chez l'autre ou chez les autres ce qui leur faisait désormais essentiellement défaut.

Cette seconde planche est, à ce sujet me semble-t-il, sans ambiguïté. En effet nous retrouvons ici sous la forme de fleurs, les étoiles qui encadraient les volutes; fleurs que nous pouvons considérer comme représentant la double nature qui est à l'origine de cette séparation. Conjonction recherchée encore à l'état de projection inconsciente et non de réalisation (symbolisme de la fleur).

L'union des deux mains gauches rappelle que ces deux êtres n'en formaient primitivement qu'un; la gauche nous reliant à l'inconscient. C'est dans cet inconscient collectif que nous pouvons retrouver la trace de cette nature androgyne primordiale.

Cette division chez l'homme et la femme, ce conflit entre leur deux natures, devront être réduits, sous peine, à terme, de graves turbulences, sinon de mort. Le soleil et la lune devront se retrouver à nouveau unis, soit en une même personne (ce qui signifie le retour à la condition androgyne antérieure quand, successivement et suivant les activités entreprises, le corps prenait un aspect solaire ou lunaire; pensons ici au récit de la transfiguration de Jésus relaté dans Matthieu 17); soit dans le rapprochement de deux êtres qui, ayant pris chacun de par leur choix psychologique, une corporalité masculine ou féminine, s'efforceront ensemble de reconstituer un seul corps. Selon l'antique prescription mosaïque:

' l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme. Ils deviendront une seule chair.' Gen 2.24.

Idéal religieux symbolisé par la colombe qui émane de l'étoile centrale, cet Esprit Saint qui œuvrera désormais pour que cette double dualité conflictuelle se transforme tout d'abord en un binaire unique, à partir duquel l'union projetée pourra être réalisée.

En fait, comme nous le verrons, cet oiseau correspond à l'application d'un dogme dont l'autorité sera nécessaire pour réussir à concilier des contraires. La colombe (dont la douceur est trompeuse) tient dans son bec un bâton à l'extrémité duquel, deux fleurs écloses typifient cette double nature que le couple devra tout d'abord incarner dans la mesure où chacun endormira ou éteindra en lui la nature que l'autre devra représenter.

Derrière ces fleurs jumelées, projetées par le Roi et la Reine, le lecteur pourra encore discerner le jeu des fonctions; l'un et l'autre manifestant celles qu'il a privilégiées ou, lui faisant désormais défaut car réfugiées dans l'inconscient, il attend du vis-à-vis.

Les vêtements dont sont revêtus le roi et la reine, rappellent la double nature. En fait une "persona", c'est à dire une fonction que l'on a privilégiée au dépens des autres et avec laquelle on s'identifie. Ici pour le Roi, la condition masculine et pour la Reine la condition féminine. Pensons aux parures professionnelles du juge, de l'avocat, du militaire, du religieux, de la nurse, de l'infirmière, de la religieuse. Uniformes qui témoignent de l'importance que l'on accorde à cette "persona" avec laquelle, dans ce cas, on s'identifie complètement, et à travers laquelle on existe dans la société.

Le bouleversement des moeurs auquel on assiste présentement, tendant vers l'égalité des sexes, sur le plan professionnel ou familial, la disparition de plus en plus visible des vêtements sociaux à caractères collectifs, peuvent être interprétés de deux façons. Soit discerner une tendance individualisante privilégiant le vêtement particulier, propre à chacun. Soit une tendance uniformisante au plein sens du terme avec le même type de vêtement porté par tous.

Ces vêtements, à vocation collective, ne doivent pas être confondus avec ceux que revêtait l'être entier, auxquels l'Évangile fait allusion en disant: 'Considérez comment croissent les lys des champs : ils ne travaillent ni ne filent; cependant je vous dis Salomon même, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux.' Matthieu 6.28-29. Les vêtements qui apparaissent ici, appartiennent à l'univers sexué: celui des "persona". Les autres sont des vêtements lumineux émanant du psychisme des anciens androgynes manifestant ainsi l'union intérieure de l'âme et de l'esprit.

Quoi qu'il en soit, le Rosarium, dans la poursuite de cette recherche du deux en un, de la constitution d'une corporalité unique au sein de laquelle l'homme et la femme reconstitueront l'unité originelle, conduit tout d'abord l'adepte au dépouillement, à la nudité, dont la planche suivante va souligner l'importance.

TROISIÈME PLANCHE

Le roi et la reine sont nus, mais toujours couronnés. Ce qui montre encore, comme je l'ai indiqué dans la le commentaire de la planche précédente, le caractère collectif, universel, de cette royauté. Chacun ici pouvant se reconnaître suivant son sexe, dans ce Roi ou cette Reine.

Les "persona", les fonctions sociales qui, non seulement distinguent mais encore maintiennent étroitement l'homme et la femme dans leur propre monde, sans que l'autre y ait accès, doivent disparaître pour que la recherche d'union puisse commencer. Cette réflexion concerne initialement, dans l'arbre généalogique, la séparation des Androgynes mutants en deux populations masculine et féminine aux moeurs peu à peu différenciées.

L'état d'esprit (représenté par la colombe) qui doit opérer ce miracle, est clairement exposé. La banderole qui accompagne l'oiseau dit en effet: "spiritus est qui unificat", c'est l'Esprit qui unit. Mais comment pourra-t-il unir ces opposés? Sinon en soudant l'un à l'autre. D'une manière ou d'une autre, pour arriver à ce résultat, l'esprit devra régner sur l'âme. l'Homme porteur de l'esprit, devra régner sur la femme. Ce que les banderoles qui accompagnent les personnages confirment.

"Oh lune, donne-moi de devenir ton époux", dit le Roi.

"Oh soleil, il est juste que je te sois obéissante." dit la reine.

Cette unité idéalement recherchée (une seule fleur) par l'Esprit qui incarne la fonction de maître d'œuvre (la pensée dogmatique évoquée précédemment), ne peut être réalisée que si la femme accepte de ne plus avoir d'esprit, de ne plus être qu'une âme, de ne plus avoir qu'une nature affective. De même l'homme doit accepter de n'avoir qu'une nature spirituelle. Esprit qu'il doit offrir à son épouse en échange de son affection, de son obéissance, comme l'échange de fleur le souligne.

Mais ceci n'est encore qu'une vision d'avenir recelée dans l'inconscient de l'homme et de la femme; les corporalités en présence ne permettant pas cette forme d'échange. Ce que typifient le Roi et la Reine, en tenant chacun de leur main gauche la fleur de l'autre.

Une plongée dans un univers plus dense sera le prix à payer pour réaliser cette forme d'union, qui, comme nous allons le voir, devra d'abord être vécue physiquement.

PHILOSOPHORVM.

scipsis secundum equalitatē inspissentur. Solus enim calor tēperatus est humiditatis inspissatius et mixtionis perfectius, et non super excedens. Nā generatiōes et procreationes rcrū naturaliū habent solū fieri per tēperatissimū calorē et equa lē, vti est solus funus equinus humidus et calidus.



Figure 3

ROSARIVM

corrūpitur, neq; ex imperfecto penitus secundū artem aliquid fieri potest. Ratio est quia ars pri mas dispositiones inducere non potest, sed lapis noster est res media inter perfecta & imperfecta corpora, & quod natura ipsa incepit hoc per ar tem ad perfectionē deducitur. Si in ipso Mercurio operari inceperis vbi natura reliquit imperfectum, inuenies in eo perfectionē et gaudebis.

Perfectum non alteratur, sed corruptitur. Sed imperfectum bene alteratur, ergo corruptio vnius est generatio alterius.

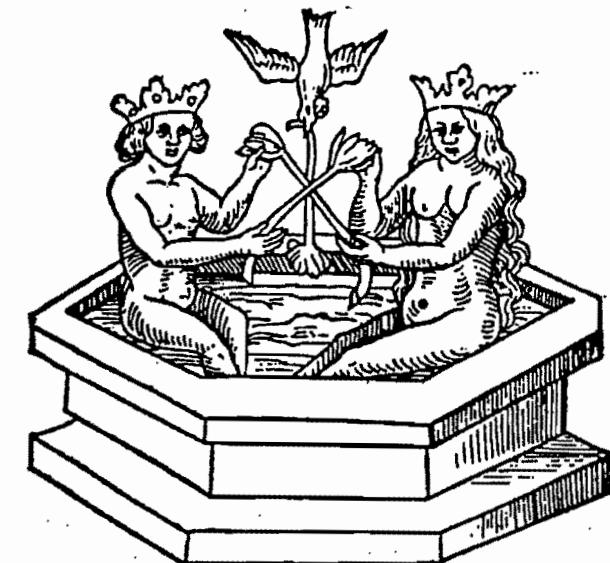


Figure 4

QUATRIÈME PLANCHE

Nous retrouvons ici la figure précédente pour ce qui en est des attitudes du Roi et de la reine, l'un par rapport à l'autre. A ceci près qu'ils sont maintenant assis dans un bassin hexagonal dont l'eau atteint leurs membres inférieurs y compris le fondement. Le soleil et le quartier de lune ont disparu.

Que déduire de cette nouvelle planche, sinon l'idée d'un bain que s'apprêtent à prendre ces têtes couronnées. Un véritable baptême, dans la mesure où on ne projette pas aussitôt l'idée de purification, mais comme l'étymologie du mot (baptisma) l'entend: c'est à dire: plonger. Quitter un monde pour en découvrir un autre, quitter un corps pour en revêtir un autre. Plonger signifie encore, psychologiquement parlant: perdre conscience. D'où, dans cette planche, la disparition du soleil et de la lune symboles de la conscience masculine et de la conscience féminine jusque-là élaborées.

Je rappelle ici au lecteur que les baptêmes antiques, religieux (que certaines Eglises chrétiennes pratiquent encore), consistaient à plonger entièrement le néophyte dans l'eau baptismale, jusqu'à une brève perte de conscience au cours de laquelle le baptisé était mis en présence d'un monde nouveau qui était censé, à son réveil, bouleverser sa vie.

Ici l'élément nouveau sera un nouveau corps plus dense que le précédent, à qui il sera demandé en premier lieu de réaliser une union qui autrement, compte tenu des disparités mentales fortement affirmées, ne pourrait se faire.

Une expérience, à laquelle le lecteur pourrait lui-même (si ce n'est déjà fait) se livrer, en sortant de l'eau après un long bain, c'est de prendre conscience pendant un court instant, d'une écrasante pesanteur corporelle. Comme si notre corps pesait soudain un poids considérable. Je prends cet exemple pour illustrer les vertus de ce baptême. A savoir, par un changement d'atmosphère, pour ne pas dire de monde, offrir à l'âme, qu'elle soit masculine ou féminine, un corps dont les sensations décuplées accompliront ce miracle: unir étroitement deux consciences qui, autrement, par leurs disparités ne pourraient connaître cette conjonction. Encore faut-il, momentanément pour éprouver pleinement ces sensations, éteindre la conscience des conjoints. A moins que ce soit la puissance de ces sensations, physiquement engendrées, qui n'aient momentanément raison des consciences en présence.

Nous sommes en tout cas loin ici des unions des Très Anciens, rapportées dans la Tradition. Unions au cours desquelles les corps, encore subtils, n'avaient que des fonctions vitalisantes; les partages et les joies que ces unions procuraient étant essentiellement psychologiques (contemplation des formes, échange des sentiments ect..).

Le lecteur pourrait encore ici, en utilisant les correspondances, donner un prolongement à ce baptême pour le moins inattendu, avec l'extase religieuse que le fidèle, la fidèle, éprouvent grâce au corps ecclésial, mystique, avec lequel, étant momentanément hors d'eux-mêmes, ils se conjointent.

CONIVNCTIO SIVE
Coitus.



○ Luna durch meyn vmbgeben/vnd susse mylme/
Wirstu schön/stark/vnd gewaltig als ich byn.
○ Sol/ du bist über alle leicht zu erkennen/
So bedarfstu doch mein als der han der hennen.

ARISLEVS IN VISIONE.

Coniunge ergo filium tuum Gabricum dile
ctiorem tibi in omnibus filijs tuis cum sua sorore
Beya

Figure 5

PHILOSOPHORVM,
FERMENTATIO.



○ He wird Sol aber verschlossen
Vnd mit Mercurio philosophorum vbergoßest:

O n

Figure 5a

CINQUIÈME PLANCHE

Qui dira jamais la puissance de l'attraction sexuelle. On peut parler ici, quand elle se manifeste, d'une véritable anesthésie des mentals. C'est un vieux thème, dont la mythologie grecque, avec les flèche d'Eros ou de Cupidon, les situations pour le moins critiques dans lesquelles se trouvent placés, Zeus et ses nombreuses amours, Arès et Aphrodite, etc.. nous montre le caractère impétueux.

"Je vous en conjure, filles de Jérusalem, par les gazelles et les biches des champs, ne réveillez pas, ne réveillez pas l'amour avant qu'elle le veuille." Cantique des Cantiques 2.7.

Sage mise en garde, avant que l'acte de chair par la volupté qu'il provoque ou l'acte religieux, par l'extase vers lequel il tend, n'abolisse la conscience de soi et ne livre l'âme à des influences psychologiques ou spirituelles dont les planches suivantes nous montreront les effets.

La perte de conscience propre est signifiée ici par l'immersion du couple dans la "mare ténébrosum", dans l'inconscient, où les consciences particulières du Roi et de la Reine (le soleil et la lune) sont en train de sombrer. Notons que le premier quartier a laissé place à une pleine lune. Montrant ainsi l'importance du corps, de la forme, dans cet échange.

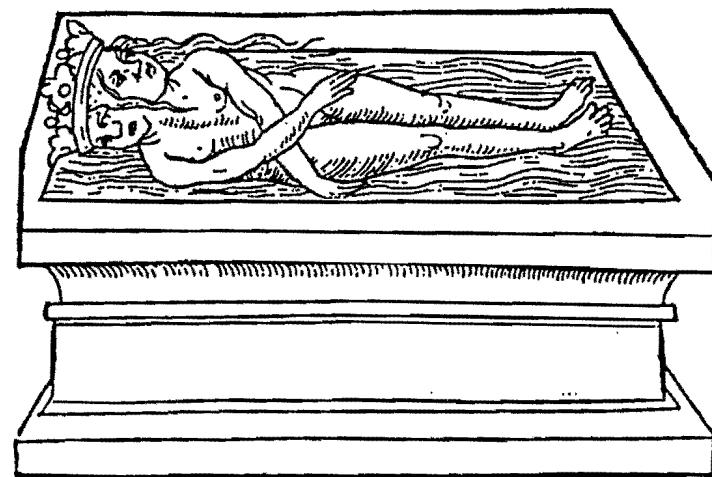
CINQUIÈME PLANCHE. BIS

Si la planche précédente, comme nous venons de le voir, mettait essentiellement l'accent sur une densification corporelle permettant un accroissement des sensations éprouvées, propices à une perte de conscience propre, cette planche-ci traite de la seconde phase de l'acte de chair: à savoir l'envol de l'âme, libérée momentanément de cette corporalité, il faut le reconnaître, limitative. Ce que le processus alchimique appelle, un sublimé faisant suite à un précipité. Sublimé typifié ici par les deux paires d'ailes apparaissant au dos du Roi et de la Reine.

Pour qu'il n'y ait pas de malentendu, j'entends, par sublimé, à terme, la naissance d'un nouvel état d'esprit (dans la mouvance religieuse: une foi nouvelle). Sur cette planche, les ailes indiquent la sensation physique d'élévation qui succède à l'orgasme devenant ainsi, au sens le plus large, une extase (sortir hors de soi), pour bientôt voir d'autres images, d'autres réalités, un autre monde.

Le lecteur aura certainement remarqué que dans cette planche, c'est la femme qui se trouve maintenant sur l'homme. Ce rapport inversé, qui correspond au sublimé précédemment évoqué, indique que ce processus est lié à l'imagination féminine; plus précisément à la fonction imaginaire.

PHILOSOPHORVM.
CONCEPTIO SE V PVTRE
factio



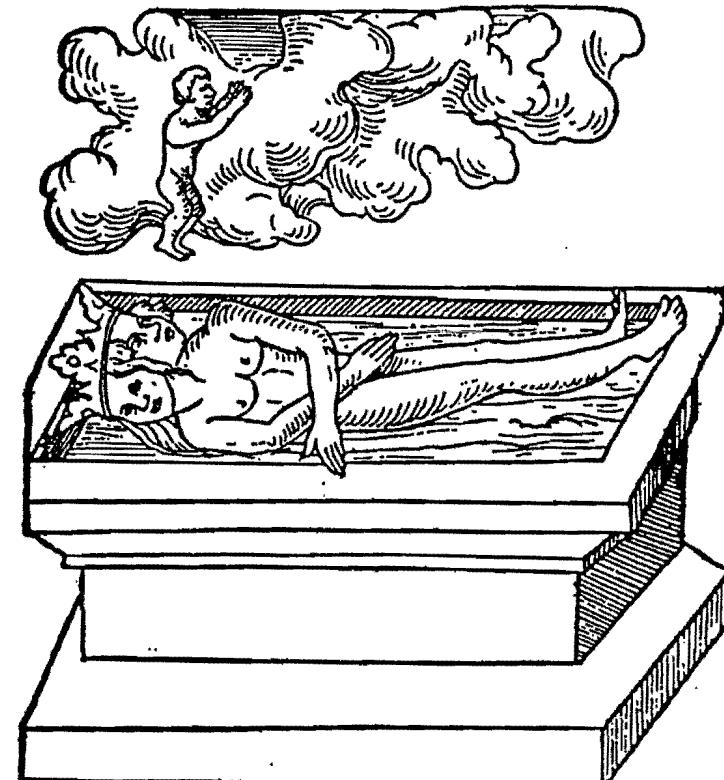
Die heiligen König und Königin bet/
Die Seele scheydt sich mit grosser not.

ARISTOTELES REX ET
Philosophus.

N
Vnquam vidi aliquod animatum crescere
sine putrefactione, nisi autem fiat putre-
dum inuanum erit opus alchimicum.

Figure 6

ROSARIUM
ANIMÆ EXTRACTIO VEL
imprægnatio.



Die teylen sich die vier element/
Aus dem Leyb scheydt sich die Seele behende.

Figure 7

SIXIÈME PLANCHE

Le bassin qui, dans la quatrième planche, offrait au couple les eaux propices à un baptême dont j'ai résumé les objectifs, réapparaît ici. Toutefois sa forme primitivement hexagonale a laissé la place à une structure rectangulaire, rappelant celle d'un sépulcre. En fait, un tombeau au sein duquel semble flotter un seul être bicéphale.

Il apparaît tout d'abord facile de relier ce sépulcre à la notion de "petite mort", de sommeil réparateur qui suit l'accomplissement de l'acte sexuel avant que les partenaires ne reprennent conscience d'eux-mêmes. Moment au cours duquel il peut y avoir conception d'un futur enfant.

Sans nier cette explication qui, physiologiquement confine à l'évidence, nous pouvons voir à la place d'un sépulcre ou d'un sarcophage, un autel sur lequel sera désormais offerte la liberté dont jouissaient encore précédemment l'homme et la femme avant cet acte.

Maintenant ces êtres seront liés, conjugalement liés; placés (comme étymologiquement le mot conjugal le suggère), sous un joug commun. Ce joug devient une nécessité à laquelle il faudra désormais répondre. Habiter sous un même toit, dans une même maison, partager la joie de vivre de l'autre sans pour autant éprouver le même plaisir, demande des sacrifices. Sacrifices consentis au nom de cette unité à reconstituer, de cet idéal devenu vital.

Nous sommes pour la première fois en présence d'une forme hermaphrodite, bicéphale correspondante, qu'il ne faudra pas confondre avec la forme androgyne "monocéphale" primordiale. Forme qui comprend ici la poursuite des rencontres sexuelles dans un cadre conjugal strictement monogame. Bien que les rencontres d'Hermès et d'Aphrodite (hermaphrodite) dans la mythologie grecque en laissent présager toute la complexité.

A commencer par la naissance d'un enfant dont la planche suivante va nous entretenir.

SEPTIÈME PLANCHE

Nous retrouvons la forme hermaphrodite à ceci près que dans sa constitution, sur la planche précédente, la femme, qui formait le côté gauche, se trouve maintenant à droite; et l'homme qui formait le côté droit se trouve maintenant à gauche. Si nous nous souvenons de la symbolique de la droite et de la gauche: à savoir, généralement, l'action consciente active et inconsciente réactive, nous comprendrons le rôle primordial du masculin dans la planche précédente, avec l'élaboration ou le rappel des principes sur lesquels est fondé l'amour conjugal. Alors que dans cette planche-ci l'initiative revient à la femme. A savoir: le désir de mettre au monde un enfant qui, dans une corporalité unique, manifestera concrètement l'unité du couple.

L'origine de la procréation semble ici trouver sa place, dans la mesure où, comme pour la sexualisation, nous ne la considérons pas comme un fait primordial, mais une nécessité propre à la nature de la relation conjugale ainsi créée dont les partenaires, inconsciemment, ne sont pas satisfaits. Nous abordons ici les motivations secrètes, ignorées d'eux-mêmes, qui conduisent les couples à procréer; bien que l'évolution de l'âme humaine permette maintenant d'enfanter pour d'autres raisons. Par exemple, dans un but plus altruiste ou tout simplement pour assumer une descendance.

De toute façon nous nous trouvons encore devant deux façons de concevoir nos origines, devant deux genèses. La première qui présente un Dieu initialement procréateur lui-même d'une immense famille. La seconde, à laquelle je me rassure, celle d'un plérome matriciel (dont il serait aussi vain de rechercher la propre origine que celle du Dieu de la première genèse) d'où émanent sans cesse des germes appelés à se développer suivant l'environnement rencontré, les incidents de parcours à résoudre.

Entre le germe et la semence ou l'oeuf, il nous faut ici choisir.

Quand au sexe de l'enfant projeté, il nous faudra attendre la neuvième planche pour obtenir des précisions.

HUITIÈME PLANCHE

Nous retrouvons la forme hermaphrodite se rapportant à la naissance et au développement de l'amour conjugal. La femme, toujours à droite, indique une initiative encore féminine, tout au moins quant à la fonction. La nuée au sein de laquelle l'enfant de la planche précédente a fini par disparaître, typifie, à ce niveau de lecture, le milieu spirituel propice à la croissance de cette projection.

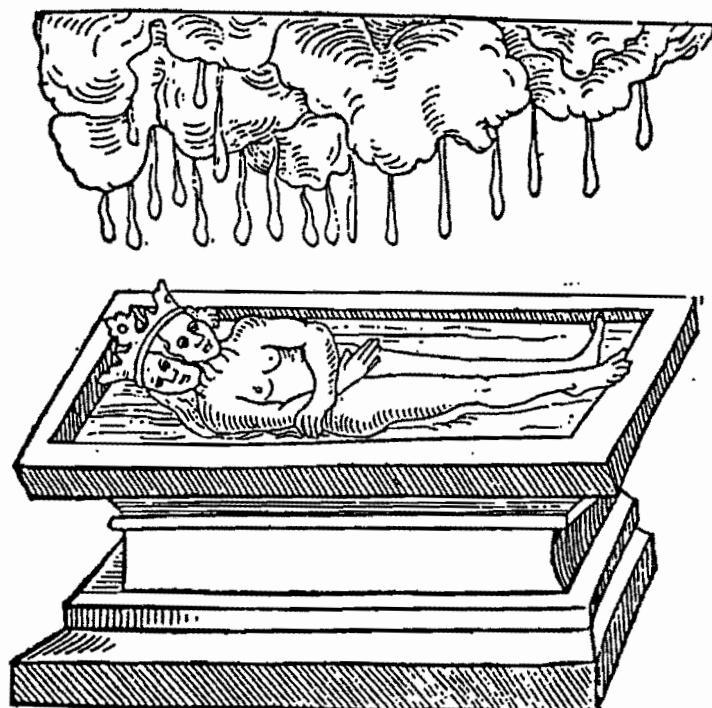
Le lecteur voudra bien se souvenir ici des paroles évangéliques concernant le retour de Jésus de Nazareth; tout au moins ce qu'on croyait qu'il avait dit de ce retour:

"Le fils de l'Homme paraîtra dans le ciel et tous les peuples se lamenteront. Il reviendra sur les nuées du ciel avec puissance et grande gloire." Matthieu 24.30.

Les nuées se rapportent ici à la foi de la jeune Eglise chrétienne; foi qui agit dans les âmes comme une véritable matrice. N'est-il pas encore dit: "Il sera fait selon votre foi"? C'est pourquoi, jusqu'à ce jour, l'attente du retour de Jésus dans ce monde est restée, au sein de cette Eglise, toujours aussi vivante.

Dans cette planche, les nuées baignent le couple. La foi en la naissance d'un enfant avec lequel se réalisera pleinement leur unité, devient vivante, agissante (symbolisme de la pluie). Ils vont pouvoir procréer.

PHILOSOPHORVM
ABLVTIO VEL
Mundificatio

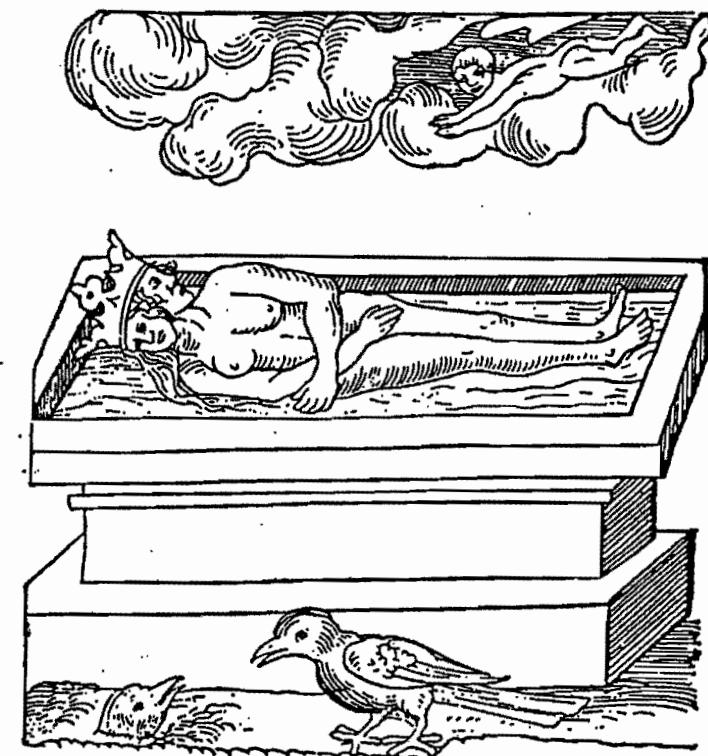


Wie fällt der Tauw von Himmel herab/
Und wascht den schwarzen leyb im grab ab.

K iij

Figure 8

PHILOSOPHORVM.
ANIMÆ IVBILATIO SEV
Ortus seu Sublimatio.



Wie schwingt sich die sele hermudder/
Und erquickt den gereinigten leychnam wider.

L iij

Figure 9

NEUVIÈME PLANCHE

C'est un fils! Le lecteur ne sera pas surpris, compte tenu de la correspondance du Fils exposée lors de la présentation des différentes fonctions mâles. A savoir

1/ Eros, correspondant à la troisième fonction, celle du désir, de l'attraction pour la forme contemplée. Premier Fils mythique, archétype, sans lequel l'image projetée resterait onirique.

2/ Logos (Mercure, Apollon, Lucifer, Christ etc..), second Fils mythique, correspondant à la cinquième fonction; celle du sens à donner aux chose, en reliant en premier lieu, la sensation éprouvée à la forme produite.

Le premier fils (fonction encore appelée érotique) participe à l'union physique du couple. Il disparaît dans les nuées de la septième planche, l'acte sexuel étant accompli. Le second fils est maintenant appelé à participer à l'union psychologique. C'est lui qui apparaît ici sortant de ces mêmes nuées. C'est le "filius philosophorum" des alchimistes, le "pétrus" de l'Eglise chrétienne à l'aide duquel elle a bâti tout son édifice.

Le lecteur est invité à reconnaître ici, dans ce fils, le dogme ou les doctrines sur qui, au cours des siècles, a été fondé, défendu, perpétué, l'amour conjugal; amour dont dépend, si l'on en croit Swedenborg, l'équilibre, l'harmonie, la vitalité, des sociétés non seulement sur la terre mais encore dans les Cieux.

Disant cela, il me faut aussitôt relativiser ces propos dans la mesure où je me place sur la voie de l'individuation. Car après avoir demandé à l'homme de s'attacher à sa femme afin de ne plus former qu'une seule chair, (Matthieu 19.5-6) objectif de l'amour conjugal, le même Evangile annonce qu'à la résurrection on ne prend ni femme ni mari. (Matthieu 22.30).

Il semblerait ainsi que la structure conjugale, nécessaire dans un premier temps, doive ensuite laisser la place à une autre structure propre à l'individuation. La chasteté du prêtre de l'Eglise romaine, ne peut être comprise d'une manière satisfaisante en dehors de cette perspective.

Le lecteur doit bien comprendre qu'il n'est pas question ici de dévaluer cet amour conjugal, mais de l'inscrire dans une perspective plus vaste. Incontestablement l'âme ne peut vivre divisée sans que de grands dommages se manifestent à terme. Toutes les Civilisations qui se sont succédées sur terre ont connu leur déclin et leur jugement en attentant à cette fondation sainte; la nôtre ne fera pas exception. C'est pourquoi je crois que tant que les âmes humaines ne peuvent ou ne veulent régler intérieurement ce divorce (ce qui implique un véritable chemin de croix), le dogme religieux doit rester pleinement actif.

Tâche incombant au Saint Esprit qui a pu veiller jusqu'à ce dernier siècle en Occident, à ce que les lois qui régissent cet amour conjugal, tant sur le plan civil que religieux, soient dans l'ensemble respectées. Ceci est illustré dans cette planche par l'attitude des deux oiseaux qui apparaissent au pied de l'autel sacrificiel. Je laisse au lecteur le soin d'identifier celui qui, momentanément va disparaître sous le regard ou la volonté de l'autre.

PHILOSOPHORVM.



Hie ist geboren die eddele Beyserin reich/
Die meister nennen sie ihrer dochter gleich.
Die vermeret sich/gebiert kinder ohn zaL/
Sain vnd stlich rein/vnnnd ohn alles wahl.

Dit

DEUXIÈME PLANCHE

Cette ultime planche du Rosarium, offerte à notre réflexion, présente un nouveau sublimé. La forme hermaphrodite se trouve maintenant dressée et ailée. L'aile, dans sa correspondance la plus générale, typifie un idéal projeté. Ici le triomphe de l'amour conjugal qui, après de nombreuses épreuves, symbolisées par un arbre à douze rameaux lunaires et une tige terminale, a vaincu les difficultés et réalisé l'union harmonieuse des âmes dans une même corporalité sinon physique, tout au moins psychologique.

Le serpent originel (correspondant à la sensualité qui a tout d'abord été à l'origine du rapprochement des corps (les âmes vivant alors dans une relative inconscience) est toujours présent, mais semble-t-il maîtrisé. Car si la femme le saisit de sa main gauche dans une relation semble-t-il intime, inconsciente, l'homme, de sa main droite, tient une coupe dans laquelle est contenu ce serpent devenu tricéphale.

Nous avons là, à n'en point douter, manifesté par la coupe, la représentation de la structure religieuse sacramentelle, dogmatique, correspondant à la nécessité de contenir la sensualité, fondement, comme nous l'avons précédemment vu, de cet amour conjugal. A savoir: inscrire l'acte sexuel dans le cadre de la reproduction indispensable à la conservation de l'espèce humaine ici-bas (problème lié au vieillissement et à la mort). Cette vigilance devant être la fonction de l'Esprit Saint; plus précisément (selon le jeu des fonctions), de l'homme.

Le Sacrement du mariage ayant pour objectif majeur:

1/ d'induire ou de maintenir à l'état de sommeil, la seconde nature de l'homme et de la femme (seconde nature masculine chez la femme, féminine chez l'homme), qui perturberait cette forme d'union. Seconde nature appelée dans le langage psychologique: anima et animus suivant les sexes, comme nous le découvrirons dans l'étude qui suivra.

2/ d'aider les conjoints à s'unir non seulement physiquement, corporellement, mais encore spirituellement. Ce qui veut dire pour la femme, accepter l'autorité du mari; et pour le mari, accepter la responsabilité qui lui incombe désormais dans cette forme d'union.

3/ de les pousser enfin à s'unir psychologiquement. C'est à dire à connaître ensemble et à partager au même moment, les mêmes joies de vivre. Union incontestablement la plus difficile à réaliser, compte tenu de la disparité des mentals masculin et féminin. Cet idéal est, dans cette planche, symbolisé par l'oiseau posé au sol.

Cette Union conjugale dépendrait donc étroitement de la structure ecclésiale, sacramentelle. Ce que semble confirmer le croissant de lune sur lequel repose la forme hermaphrodite. Le soleil, typifiant la fonction mâle discriminante, séparatrice, n'a pas ici sa place.

Nous avons ici toute l'ambiguïté de la fonction ecclésiale, de l'Eglise mère. Epouse d'un Dieu invisible dont elle entretient la mémoire (cf le mythe d'Isis et d'Oriris), elle met au monde un fils (correspondant ici aux docteurs de la loi, aux théologiens), qui promulgue des dogmes justifiant, confortant sa volonté de maintenir ses fidèles dans une obéissance sans défaut.

Et si, à l'origine, cette Ecclesia n'était autre que la manifestation de l'anima de l'homme? Son âme, porteuse du désir de régner sur la femme en lui demandant d'apporter son concours, sa vitalité encore intacte, de l'aider à concrétiser ses rêves d'hégémonie?

Incontestablement les structures religieuses des grandes religions monothéistes (phénomène propre au monde Occidental) sont bien de facture masculine, nées de "révélations" issues du mental de l'homme. Pensons à Abraham, Moïse, aux différents prophètes, au Christ, à Mahomet etc.. Révélations au service et au triomphe de l'homme. Détermination que vingt siècles de Christianisme ne peuvent que confirmer.

Une âme masculinisée, à savoir gagnée par l'esprit qui, nous l'avons vu, s'élevant, planant au dessus des contingences du quotidien, a pris au cours des âges des idées de grandeur et de domination. En fait, un couple constitué d'un esprit autoritaire et d'une âme subjuguée, apportant son concours sinon son énergie à répondre aux voeux de son esprit.

N'avons-nous pas là non seulement un schéma ecclésial mais encore un modèle auquel répondent bien des couples humains; à ceci près ici que c'est l'épouse, subjuguée à son tour, qui se dévoue corps et âme à la réalisation des désirs de l'époux. N'a-t-on pas là l'image d'une union semble-t-il réussie?

M'exprimant ainsi je résume tout simplement les lois de Manou chez les Orientaux, ou de Moïse chez les Occidentaux. A savoir la légalisation de l'autorité du Dieu auquel on croit, à travers l'homme qui vit de cette subtile identification; ceci au sein de la structure religieuse; ou tout simplement celle de l'homme dans la structure féodale que bien des pays connaissent encore?

Il est vrai que la femme peut se soumettre, obéir, suivre celui qu'elle aime sans aucun sentiment de contrainte. Mais n'est-ce-pas ce que la structure religieuse demande aux fidèles d'éprouver concernant le Dieu époux? Cette correspondance subtile est remarquablement mise en lumière par Swedenborg dans son livre "l'Amour Conjugal". Notamment quand il décrit les deux cérémonies qui précèdent l'union, à savoir les fiançailles et le mariage.

Lors des fiançailles, nous dit-il, le fiancé représente le Divin créateur et la fiancée représente la créature. Alors que dans la cérémonie du mariage, tous deux représentent la créature. Ce qui sous-entend que le véritable mari ne peut être en fin de compte que le Dieu créateur. D'où la situation ambiguë de l'homme à travers lequel le Dieu se manifeste.

D'autant que pour Swedenborg ce Dieu est un être entier (androgyn), fondamentalement amour et sagesse. La sagesse étant ici la forme que prend cet amour pour se manifester. Alors que la créature étant originellement créée sexuée, L'homme est appelé à devenir la manifestation de l'amour divin et la femme de la sagesse divine. Plus tard, lors d'incidents de parcours qu'il n'y a pas lieu de rappeler ici, l'homme sera appelé à devenir le réceptacle de la sagesse divine et la femme de son amour.

Retenons toutefois que le statut de créature oblige l'homme et la femme à constituer ou reconstituer à deux ce dont ce Dieu bénéficierait de par sa constitution propre. D'où, pour le couple disposé à rechercher et à épanouir cette forme d'union, la nécessité de rester sous l'influence de ce divin modèle, garant de cette unité.

Encore faut-il que ce Dieu manifeste un réel amour, une non moins réelle sagesse, car de son comportement dépendra celui du couple. Avouons que l'attitude de l'homme, depuis des millénaires, apporte un doute à ce sujet.

Qu'un tel épanouissement de cet amour conjugal sur le plan humain soit possible, Swedenborg en était fermement convaincu. Il suffit pour s'en rendre compte de lire un de ses "mémorables" où il expose sa rencontre post-mortem avec l'un de ces heureux couples; récit dont voici l'essentiel:

"Alors que je méditais sur ce sujet, je vis apparaître un char dans lequel on voyait une seule créature (angélique). Comme le char approchait, je vis alors deux anges. Ils me crièrent: 'Veux-tu que nous venions plus près?' C'était un mari et son épouse. Je les observais attentivement car ils reflétaient l'amour conjugal à la fois par leurs visages et leurs vêtements; chacun étant vêtu par son affection. Ils étaient rayonnant de beauté. L'épouse était vêtue d'une robe écarlate et sous cette robe sa poitrine était couverte d'un vêtement pourpre attaché sur le devant par des agrafes de rubis. Ces couleurs variaient selon la direction de son regard vers son mari. Elles étaient plus intenses lorsqu'ils se regardaient mutuellement, et moins intenses lorsqu'ils détournaient leur regard.

Dans ce Ciel les épouses aiment les maris d'après leur sagesse et dans leur sagesse; et les maris aiment les épouses d'après l'amour qui provient de cette sagesse. Ainsi ils sont unis. De cette façon le mari s'exprime d'après l'amour de l'épouse et l'épouse d'après la sagesse du mari."

Voici donc une autre image, apparemment symbolique, se rapportant à la sublimation de l'amour conjugal, que le lecteur pourrait substituer à celle du Rosarium si cette dernière lui apparaissait choquante. Encore faut-il, nous l'avons vu, pour bénéficier de cette félicité se conformer strictement au jeu des fonctions, des "persona"; cette construction reposant en fin de compte sur la qualité du modèle à réaliser. Modèle émanant d'un Dieu créateur et transmis par l'homme qui, de ce fait, porte une première responsabilité dans la réussite ou l'échec de l'union; la femme étant appelée à apporter tout son amour et sa vitalité dans l'œuvre à réaliser.

Incontestablement l'affaiblissement des unions conjugales correspond à au déclin de la structure religieuse et sa relativisation dans les moeurs de la société Occidentale. Bientôt deux couples sur trois divorceront au cours de leurs premières années de mariage. Que faut-il en déduire?

L'amour conjugal peut-il être pensé différemment et vécu en dehors des règles que nous venons d'évoquer? Une autre forme d'amour attend-t-elle son heure pour apparaître? Un amour mutuel qui, grâce à l'individuation, pourrait devenir intimement préférentiel?

Encore faudrait-il avant, vaincre tout amour de soi négatif, auquel semble-t-il, l'amour conjugal n'a pas forcément échappé. Car il peut y avoir, nous le savons, des amours égoïstes vécus à deux qui, paradoxalement, renforcent le lien matrimonial.

C'est ce que nous allons nous efforcer de discerner dans une prochaine étude.

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN
le Philosophe inconnu

TRAITÉ DES FORMES

*mis au jour et publié pour la première fois
d'après le manuscrit autographe*

par Robert et Catherine Amadou

Depuis le n°28

© Robert Amadou

*A Jean-Marie et Juliette Bonche,
disciples de Saint-Martin en Jésus-Christ*

SOMMAIRE

INTRODUCTION

I. UN TRAITÉ EN RETRAIT. - II. DEUX TÉMOINS, QUI L'EÛT CRU ?

DE LA PRÉSENTE ÉDITION

TRAITÉ DES FORMES

I^{re} section. DE L'ORIGINE ET DE L'ESPRIT DES FORMES

LIMINAIRE

1. AXIOMES ET CONSÉQUENCES

2. THÉORÈME : Comment l'homme coexiste avec Dieu

 A. dans l'éternité (PREMIÈRE QUESTION)

 B. dans le temps (SECONDE QUESTION)

CONCLUSION

II^e section. SCOLIES

APPENDICE. Brouillons de l'auteur & notes de l'éditeur

ANNEXE I. Scolies de la copie (C) ou articles égarés des *Formes*

ANNEXE II. Table des *Fragments de Grenoble* (FRG)

ANNEXE III. Tables de concordance. 1. A (Autographe) - C -FRG ; 2. C - A - FRG ; 3. FRG - A - C

TRAITÉ DES FORMES

I^{re} section

DE L'ORIGINE ET DE L'ESPRIT DES FORMES (suite)

APERÇU

Les deux questions les plus essentielles. (§ 49) - La réflexion, temporelle et le sentiment, éternel. (§ 50) - Supériorité du sentiment. (§ 51) - Le sentiment afin de s'unir à Dieu. (§ 52) - Dieu est le vivifiant, nous sommes les vivifiés. (§ 53) - Perdre les idées de commencement. (§ 54) - Mort de l'éternité, mort du temps. (§ 55) - Fils de l'éternité, non point d'un commencement. (§ 56) - Nous convaincre de notre primitive et réelle existence. (§ 57) - Hommage à l'Éternel pour l'homme éternel ! (§ 58) - Un tableau douloureux mais utile. (§ 59)

2. THÉORÈME

COMMENT L'HOMME COEXISTE AVEC DIEU

§ 49 Ainsi, les deux questions les plus essentielles qui s'offrent naturellement ici, c'est de savoir :

1° *Comment nous avons pu exister de toute éternité avec le Suprême Auteur des choses, sans effacer en lui le caractère de créateur, et en nous le caractère de sa créature.*

2° *Comment cette existence éternelle ou coéternelle de notre être et de toutes choses avec Dieu a pu passer de l'état spirituel et divin à l'état corporel, temporel et visible où nous nous trouvons.*

PREMIÈRE QUESTION

COMMENT AVONS-NOUS PU EXISTER DE TOUTE ÉTERNITÉ AVEC LE SUPRÈME AUTEUR DES CHOSES SANS EFFACER EN LUI LE CARACTÈRE DE CRÉATEUR ET EN NOUS LE CARACTÈRE DE SA CRÉATURE ?

§ 50. Nous avons en nous deux facultés : la réflexion et le sentiment. La différence évidente de leurs propriétés doit jeter du jour sur la question présente. La réflexion s'occupe des choses partielles et de détail ; le sentiment s'occupe de l'être total. La réflexion^a s'occupe des choses diverses et progressives ; le sentiment s'occupe de l'être un et fixe. La réflexion^b nous porte vers la circonférence de l'être, le sentiment nous attire^c vers son centre. La réflexion nous détourne vers le temps ; le sentiment nous plonge dans l'éternité. Il est inutile d'ajouter ici tous les témoignages dont ces deux^d axiomes sont susceptibles : chaque observateur pourra se convaincre de leur certitude pour peu qu'il veuille fixer soigneusement^e son attention sur les diverses opérations de son âme.

§ 51. Mais, si ces axiomes sont vrais, la conséquence qui en résulte est que la réflexion est un moyen bien moins avantageux que le sentiment pour nous faire connaître notre nature et notre origine^a, puisque le sentiment nous attire au centre de l'être et que la réflexion nous arrête à la circonférence ; puisqu'enfin la réflexion nous offre toujours un commencement et que le sentiment nous offre toujours l'être sans principe et sans fin, sans commencement et sans temps ; l'être, en un mot, qui est par lui-même et qui porte avec lui toutes les bases, toutes les sources et toutes les merveilles de son existence.

§ 52. ^a Lorsque nous nous unissons à cet être par le sentiment et que nous nous initions à son unité, nous nous trouvons donc^b en quelque sorte agrégés à son éternité, et le vrai est que nous ne^c découvrons point en nous alors de commencement, puisqu'il n'y en a point dans celui qui s'unit à nous et qu'il ne peut se faire sentir à nous que de la manière dont il est et dont il existe^d lui-même, quoique cependant la réflexion soit toujours prête à^e nous^f jeter sur les choses partielles et qui commencent, attendu que ce n'est que dans cet ordre de choses que peut être établi son domaine.

§ 53. Mais, lors de cette union^a, nous sentons néanmoins une différence dans notre manière d'être et dans celle du principe suprême auquel nous nous unissons. Nous sentons qu'il est le supérieur et que nous ne sommes qu'inférieurs ; nous sentons que c'est lui qui donne la vie et que c'est nous qui la recevons ; nous sentons qu'il est l'agent et nous le sujet, qu'il est le vivifiant et nous les vivifiés. Mais, encore une fois, quand nous pouvons parvenir, ne fût-ce que pour un moment, à nous délivrer des entraves de la réflexion, nous sentons toutes ces

choses-là, d'une manière pleine^b, naturelle et sans qu'elles nous laissent le sentiment d'un commencement. Elles ne se présentent à nous que comme des trésors écoulés de l'éternité et qui en portent nécessairement le caractère, et qui^c, en s'approchant de nous, nous imprègnent et nous investissent de ce même caractère dans tout notre être. Elles^d nous semblent tellement faites pour nous que les mouvements opposés de notre région mixte ne^e nous donnent bientôt plus que^f de^g l'amertume de voir ces heureuses impressions s'évanouir et des regrets qu'elles^h ne séjournentⁱ pas en nous à demeure.

§ 54. Ces épreuves suffiront à celui qui les pourra faire pour le convaincre que, lorsque nous portons^a dans notre existence divine des idées de commencement, ce n'est que dans le temps et^b dans la réflexion^c que nous les prenons, puisque nous n'en trouvons et n'en saurons trouver aucune trace dans cet ordre^d supérieur éternel, où le nom de commencement ne laisse aucune prise à la pensée et en laisse encore moins au sentiment. Car, autant il est vrai que le temps et la réflexion nous offusquent sans cesse avec ces idées de commencement, autant il est vrai que nous les perdons à mesure que nous nous lançons dans l'éternel abîme où nous sentons que nous avons pu^e exister coéternellement autrefois, puisque nous pouvons nous y sentir encore exister coéternellement aujourd'hui, où nous sentons, dis-je, que par cette sublime concentration que nous devrions^f tous^g opérer en nous, nous pouvons tellement^h nous unir à la source de l'amour et de la vie que nous devenions en quelque sorte ineffables comme elle, et absolument à part de tout ce qui n'a pas la substance et la teinte de son éternité ; ce qui nous indique assez clairement que nous avons pu avant le temps participer à son ineffabilité, comme nous pouvons y participer de nouveau en nous séparant du temps et de la réflexion.

§ 55. Car c'est une chose constante que le temps et la réflexion se peuvent regarder comme la mort de l'éternité, tandis que l'éternité est à son^a tour^b la fin de la réflexion et la mort^c du temps, comme elle est^d la fin de toutes choses. Voilà pourquoi tout paraît commencer pour nous dans l'éternité, même lorsque nous y montons en partant^e de la réflexion et du temps ; au lieu que la réflexion et le^f temps paraissent toujours finir pour nous quand nous y descendons en partant du sentiment, ou de l'éternité.

§ 56. Or, comme notre principe ne peut être dans le temps ou dans les choses qui commencent, puisque nous les voyons cesser et que nous nous sentons impérissables, et, comme dans les essais que nous venons de proposer, nous découvrons que l'éternité est notre terme et notre lieu de repos, tandis qu'elle est la mort et la fin du temps, notre raison se joint ici à notre sentiment pour nous affirmer de nouveau que l'éternité est notre principe, notre élément, notre atmosphère et que nous ne pourrions prendre dans cette éternité d'autre rang que celui de fils à l'égard de notre père, mais que nous n'aurions plus cette même éternité pour source et pour principe, si nous y admptions une succession et une suite de commencements, et que, par conséquent, nous ne serions plus les fils de l'éternité si nous étions les fils d'une succession et d'un commencement.

§ 57. Quelques faibles que puissent être aujourd’hui pour nous ces aperçus, quelque peu nombreux que soient les hommes qui pourront, sur cette terre trop gravitante, s’elever jusqu’à ce degré pur, simple et sublime où ils^a ne fassent qu’un avec l’éternité, ou hors de cette éternité rien ne les frappe, et où^b tout sorte toujours pour eux de cette union et de cette éternité, il n’en est pas moins possible par^c le moyen de notre propre concentration de nous convaincre que telle est notre primitive et réelle existence et que nous sommes destinés à^d être entraînés éternellement dans l’éternel torrent de la vie, à^e en être éternellement pénétrés et^f à être éternellement vivifiés de cet éternel amour dans toutes nos substances, comme n’ayant fait et ne devant faire éternellement qu’un avec lui.

§ 58. Nous rendons^a même par là un hommage^b honorable à cet être^c éternel en qui tout est et qui est tout, en le présentant comme ayant éternellement animé des créatures spirituelles susceptibles de sentir sa grandeur et qui n’auraient pu célébrer son éternité, si elles n’avaient connu et résidé éternellement dans son éternité, et^d comme ayant^e versé^f éternellement des rayons divins de lumières, d’amour, de joie et de sainteté dans les substances spirituelles inhérentes^g éternellement à sa propre essence et qui ont été dans son éternelle émanation sans commencement, ^h afin qu’elles pussent éternellement servir de reflet à ses merveilles et à ses perfections. Nous ne croyons pas moins l’honorer en avançant, comme nous l’avons fait, que cette universelle source peut, même ici-bas, et avec le concours de nos efforts et de notre humilitéⁱ, nous faire éprouver quelques effets passagers^j de cette éternelle activité qui doit un jour transformer toutes nos facultés^k en une multitude d’éternités particulières, dont chacune nous paraîtra toujours sans commencement pour nous et qui, toutes ensemble, puissent à la fois dans^l la grande^m éternité le caractère d’unité, de simplicité et d’harmonie qui devait les lier éternellement à cetteⁿ éternelle^o immensité.

§ 59. Mais, pour ne pas porter trop loin les^a espérances sur cet objet, dans le triste séjour que nous habitons, hâtons-nous d’avouer que cette existence divine et éternelle ne nous peut être rendue ici-bas dans sa plénitude et qu’étant aujourd’hui aussi éloignée de nous que l’éternité l’est du temps, nous n’en pouvons recouvrir (!) l’entièr^e jouissance qu’après^b que chaque portion de l’apparence universelle et particulière sera convertie laborieusement en autant de larmes amères, au travers desquelles seule la lumière éternelle pourra passer pour nous^c réunir entièrement à elle. Ce tableau douloureux nous est utile à considérer, puisque c’est là ce qui nous rassemble et nous concentre et nous met, par la réunion de nos forces, dans le cas de voir^d renaître en nous ce sentiment d’éternité qui fait la base de toutes les observations que l’on présente ici. ^e Si nous sommes fidèles à suivre cette marche humble et concentrée, nous n’avons que des merveilles à recueillir dans notre entreprise et pas un danger à y courir ; si nous y marchons au contraire avec imprudence et en négligeant de nous enfermer dans notre propre abnégation, nous n’avons que des chutes funestes à y attendre et pas un fruit solide et durable à y cueillir. Je désirerais donc que non seulement le lecteur, mais que même tout homme qui se sent entraîné vers cette carrière de sa renaissance se^f promît^g, chaque

fois qu'il en approcherait, de n'y jamais entrer sans qu'au préalable il n'eût pris la précaution de s'humilier, de^h confronter en lui l'homme tel qu'il est avec l'homme tel qu'il doit être, deⁱ demander instamment à l'éternelle source de lui aider dans son œuvre et enfin de ne^j se porter à ces hautes contemplations qu'autant qu'il sentirait qu'il a été exaucé et que toutes ses facultés sont devenues autant de vertus. Plus il percera dans la Divinité par ce moyen pur et puissant, plus il reconnaîtra que notre existence divine est coéternellement unie à la sienne, sans^k que pour cela notre caractère d'infériorité à l'égard de cette suprême source puisse disparaître.¹

(à suivre)

APPENDICE

BROUILLONS DE L'AUTEUR & NOTES DE L'ÉDITEUR

I^{re} section (suite)

§ 50

- ^a Ces deux mots repassent Le sent
- ^b Ces deux mots repassent le, puis 3 ou 4 lettres inlues.
- ^c Le a initiale repasse p
- ^d Les deux premières lettres de ce mot repassent ax
- ^e Les deux premières lettres de ce mot repassent deux ou trois lettres inlues.

§ 51

- ^a Ces cinq mots ajoutés dans l'interligne remplacent le mot Dieu, biffé.

§ 52

- ^a Ici : Si, biffé.
- ^b Ce mot ajouté dans la marge gauche.
- ^c Ce mot repasse n'y
- ^d Les deux premières lettres de ce mot repassent deux lettres inlues.
- ^e Cette lettre repasse une lettre inlue.
- ^f Ce mot repasse la lettre S.

§ 53

- ^a Ces cinq mots ajoutés dans la marge gauche.
- ^b Ce mot surmonte un mot inlu, biffé.

- ^c Ce mot repasse elles
- ^d En s'approchant [...] elles : ajoutés dans l'interligne.
- ^e Ce mot ajouté dans l'interligne.
- ^f Ces deux mots ajoutés dans l'interligne.
- ^g Ce mot repasse un mot inlu.
- ^h Le s ajouté après coup.
- ⁱ nt ajouté après coup.

§ 54

- ^a Ici : dans l'éternité et, biffé.
- ^b Ce mot repasse qu²
- ^c Ce mot repasse plusieurs lettres inlues.
- ^d La première lettre de ce mot repasse une lettre inlue.
- ^e Ces cinq mots repassent quatre ou cinq inlus.
- ^f Les quatre premières lettres repassent des lettres inlues.
- ^g Ce mot ajouté dans l'interligne.
- ^h Ce mot surmonte trois ou quatre mots biffés et inlus.

§ 55

- ^a Ces trois mots repassent deux mots inlus.
- ^b Ce mot repasse le principe et
- ^c Ce mot ajouté dans la marge gauche.
- ^d Ici : le principe et, biffé.
- ^e Ces deux mots surmontent entrons au sortir, biffé.
- ^f Ce mot repasse la ; suivi de fin du, biffé.

§ 57

- ^a Ce mot ajouté dans l'interligne.
- ^b Ces cinq mots repassent quatre ou cinq mots inlus.
- ^c Ce mot repasse un mot inlu.
- ^d Ces deux mots surmontent un mot inlu, suivi de pour
- ^e Ce mot surmonte pour
- ^f Ce mot repasse à

§ 58

- ^a Ce mot repasse un mot inlu
- ^b Ces quatre mots surmontent là un témoignage, biffé.
- ^c Ces deux mots surmontent rendre , biffé.
- ^d Ici : en même temps, biffé.
- ^e Ces trois mots surmontent en se présentant, dis-je, comme
- ^f La dernière lettre de ce mot repasse ées
- ^g Ce mot repasse un mot inlu.
- ^h et qui [...] commencement, surmonte et qui en ont été chassées sans commencement, et pouvant par conséquent s'en servir aujourd'hui et [ces cinq

mots surmontés eux-mêmes par verser en elles de nouveau] à l'avenir, comme autrefois de leurs

- ⁱ Ces quatre mots ajoutés dans l'interligne.
- ^j Ce mot ajouté dans l'interligne.
- ^k Ces trois mots surmontent notre être, biffé.
- ^l Ce mot ajouté dans l'interligne.
- ^m Ces deux mots repassent leur, suivi d'un mot inlu.
- ⁿ Ici le mot immense non biffé par oubli.
- ^o éternelle repasse éternité

§ 59

- ^a Ce mot repasse nos
- ^b Ce mot repasse un mot inlu.
- ^c Ce mot repasse un S
- ^d Ce mot surmonte sentir, biffé.
- ^e Ici : et qui acquerront de l'[un mot inlu], biffé.
- ^f Ce repasse ne ou n'y
- ^g Ici : trois ou quatre mots inlus.
- ^h Ici : se, biffé.
- ⁱ Ce mot repasse et
- ^j Ces quatre mots repassent trois ou quatre mots inlus.
- ^k Ce mot repasse un mot inlu.

^l La fin de ce paragraphe est ajoutée dans la marge gauche et nous l'avons constituée en un paragraphe supplémentaire qui suit (§ 60). Ce texte remplace une première fin, biffée, qu'on peut déchiffrer ainsi :

Puisque chacune des affections divines^a que nous recevons, ou chacun des rayons divins qui descendent en nous^b, portent aussitôt nos facultés^c avec eux dans la région de l'éternité sans nous faire méconnaître pour cela l'universelle supériorité de la main qui nous^d les a envoyés. Or, si nos^e qu'elle nous envoie sont^f puisés dans son éternité même et en ont^g tous les caractères. Or, si nos facultés reconnaissent nécessairement la supériorité de la source qui les envoie en rayons divins, quoiqu'elles sentent qu'elles participent à leur caractère^h privilège (*sic*) et qu'elles entrent avec eux dans la région de l'éternité, comment notre essence ne pourrait-elle pas également sentir etⁱ participer à l'éternité de sa source et lui demeurer cependant toujours inférieure ?

- ^a Ces deux mots surmontent pensées
- ^b Ici : un mot inlu.
- ^c Ces deux mots dans l'interligne.
- ^d Ce mot surmonte les
- ^e Ces cinq mots surmontent les envoie. Car ces rayons
- ^f Ce mot repasse un mot inlu.
- ^g Ce mot repasse un mot inlu.

h Si nos [...] caractères surmontent Comment donc notre essence qui est susceptible de recevoir ces rayons, de les sentir et de les admirer, cesserait-elle de reconnaître la supériorité de cette source

i Ces deux mots ajoutés dans la marge gauche.

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

CORRESPONDANCE THÉOSOPHIQUE

avec

N.A. KIRCHBERGER

(1792-1797)

suivie de la correspondance de Saint-Martin

avec

FRANÇOIS VICTOR et SOPHIE EFFINGER

**Nouvelle édition procurée
par**

ROBERT et CATHERINE AMADOU

AVERTISSEMENT

La Correspondance inédite de L.-C. de Saint-Martin, dit le Philosophe inconnu, et Kirchberger, baron de Liebistorf¹, par Louis Schauer et Alphonse Chuquet, n'a longtemps laissé de rendre service, car elle est restée jusqu'à ce jour la seule édition, et assez fiable, de ces lettres spirituelles très précieuses, échangées, durant cinq années révolutionnaires, entre un maître de théosophie et un apprenti, bientôt un compagnon dans la même carrière².

Schauer et Chuquet, dis-je : les braves gens ! quel martiniste, quel saint-martinien ne leur est redevable, hommage à eux, merci ! Mais hélas, quel mauvais livre, en dépit de la matière première et des meilleures intentions ! Plusieurs pièces manquent et d'autres ne figurent qu'en partie. Sans préjuger de leur copie de base, la transcription est douteuse, à en juger par le nombre des erreurs de lecture et des lacunes ; les coquilles d'imprimerie fourmillent.

En outre, pour n'avoir été jamais réédité durant 140 ans³, l'ouvrage a fini par devenir rare en librairie et recherché, en dépit de sa faiblesse notoire, à cause de sa singularité.

Au cours d'une vie avec le Philosophe inconnu, la Providence ayant mis son fidèle étudiant en mesure de procurer la meilleure édition possible à ce jour de la correspondance en cause, et le texte en est sûr, comment eussé-je renâclé devant une besogne non moins obligeante que charitable⁴?

Le thème est ici de théurgie, extérieure et intérieure, l'une et l'autre orientées d'intention à ouvrir le cœur, et d'abord la voie qui y mène. Mais la voie interne y va mieux : c'est la leçon constante de Saint-Martin.

Deux hommes de désir, un élu et son premier élève dirigent leurs efforts en ascèse et en science, au fil d'un échange de sentiments et de pensées, incarnés dans un monde inquiet. Non plus que nous-mêmes aujourd'hui, l'un et l'autre ne voulaient - l'auraient-ils pu ? - dénier l'embarras des circonstances ni même le discernement, voire les soins dont elles nous requièrent. Moyennant notre désir analogue au leur, notre repérage identique et une même application du cœur, les lettres de deux frères du libre esprit, conviennent à notre actualité profane⁵.

Soyons attentifs : la genèse du nouvel homme s'inaugure, puis sa croissance avance, avant que l'homme en perfection spirituelle ne reçoive les consignes de son ministère. Cette correspondance tient, sous une forme attrayante, d'un breviaire théosophique. *SOPHIA* y convoque, en effet, ses amis de tout temps dans un livre de la plus haute sagesse

R.A.

¹ E. Dentu, 1862. La première lettre imprimée est de Kirchberger, le 22 mai 1792, la dernière, d'ailleurs fragmentaire est du 7 novembre 1797. Pour mémoire, les dates de Louis-Claude de Saint-Martin, 1743-1803, et celles de Niklaus Anton Kirchberger, seigneur de Liebistorf, 1739-1799.

² Pour mémoire (voir la note critique), une édition très partielle mais supérieure à l'édition de 1862 : Louis Moreau, *Réflexions sur les idées de Louis-Claude de Saint-Martin, le théosophe*, suivies de fragments d'une correspondance inédite entre Saint-Martin et Kirchberger, Lecoffre, 1850 ; de brèves et nombreuses citations, d'après un microfilm du manuscrit de Lausanne, ap. Antoine Faivre, Kirchberger et l'illuminisme du dix-huitième siècle, La Haye, M. Nijhoff, 1966, passim.

³ Un fac-similé de *la Correspondance*... était au programme des *Œuvres majeures* (puis *Œuvres complètes*) de Saint-Martin en cours de publication chez G. Olms (Hildesheim, RFA) ; le titre a disparu depuis que l'invention du fonds Z a permis de périmé cette édition pionnière avec la présente ; les *Œuvres complètes* s'honoreraient de reprendre cette dernière dans la section des correspondances du Philosophe inconnu.

⁴ Une première édition des dernières lettres de la correspondance de Saint-Martin avec Kirchberger, puis de sa correspondance avec F. V. Effinger, gendre de celui-ci, a été publiée dans *l'Initiation*, 1960-1961.

⁵ Dans *le Crocodile ou la guerre du bien et du mal...* (1799), Saint-Martin décrit et analyse, il prophétise cet état présent. Une nouvelle édition commentée de cet ouvrage fondamental pour notre temps marquera, entre autres, l'année 2003, bicentenaire du retour à Dieu du Philosophe inconnu ; la même année, un fac-similé de l'originale est prévu dans les *Œuvres complètes* de S.M. (Hildesheim, G. Olms).

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

22-5-1792

Monsieur,

¹ Ne soyez pas surpris de recevoir la lettre d'un inconnu ; ce sont vos ouvrages et votre mérite personnel, auquel je ne suis pas entièrement étranger, qui m'ont mis la plume à la main.

² Pendant que la plupart des penseurs s'occupent des intérêts qui agitent les nations, j'emploie mes heures de loisir à l'étude des vérités qui ont une influence plus directe et infiniment plus étendue sur le bonheur des hommes que les révolutions politiques.

³ Sur ces objets qui agrandissent la sphère des connaissances humaines en nous indiquant combien peu jusqu'à présent nous avons su et de quelle importance sont les choses qui nous restent encore à savoir, je vous avouerai, Monsieur, avec la sincérité et la franchise d'un Suisse, que l'écrivain le plus distingué à mes yeux et le plus profond de ce siècle est l'auteur *des Erreurs et de la vérité* [1775], et qu'une correspondance avec lui me procurerait une des plus grandes satisfactions de ma vie.

⁴ Dans cet ouvrage, Monsieur, vous avez couvert d'un voile quelques vérités importantes, pour ne pas les exposer à la profanation de ceux dont le cœur est perverti et dont les yeux sont fascinés par les préjugés du vulgaire ou les sophistications des prétendus philosophes.

⁵ Mais j'ose croire, et même avec quelque certitude que l'auteur *des Erreurs et de la Vérité* ne se refusera pas à des éclaircissements vis-à-vis des personnes qui cherchent cette vérité de bonne foi, et qu'à l'instar du plus grand Modèle il cherche à répandre la lumière autant que possible. Chaque page de ce livre admirable respire un sentiment de bienveillance, et cette bienveillance me garantit mon assertion.

⁶ Je crois avoir deviné ce que vous entendez sous la dénomination de la cause active et intelligente, dans l'ouvrage *des Erreurs et de la Vérité* ; je crois avoir compris de même dans quel sens on a pris le mot de *vertus* dans le *Tableau naturel* [1782]. Il ne me reste aucun doute sur cette terminologie.

⁷ Suivant moi, la cause active est la vérité par excellence, et si quelqu'un demande comme Pilate : "Quid est veritas ?" ["Qu'est-ce que la vérité ?" (Évangile

selon Jean XVIII, 38)], je lui dirais qu'il doit transposer les lettres de sa question et qu'il y trouvera la réponse : "*Est vir qui adest !*" ["Présent !"].

⁸ Mais c'est la connaissance physique de cette cause active et intelligente, connaissance qui ne soit sujette à aucune illusion quelconque, qui me paraît le grand nœud de l'ouvrage *des Erreurs* ; je le répète, une connaissance qui ne soit sujette à aucune illusion quelconque. Car le sens interne même peut quelquefois être sujet à erreur, parce que nos sens et notre imagination parlent souvent si haut et notre sentiment intérieur peut quelquefois être si multiplié, surtout dans le tourbillon des affaires, que nous ne sommes pas toujours en état d'entendre la voix douce et délicate de la vérité.

⁹ Cependant, rien de plus important que de la discerner avec quelque *certitude*. Car, "si [cependant] cette cause active et intelligente ne pouvait jamais être connue sensiblement par l'homme, il ne pourrait jamais être sûr d'avoir trouvé la meilleure route et de posséder le véritable culte, puisque c'est cette cause qui doit tout opérer et tout manifester. Il faut donc que l'homme puisse avoir la certitude dont nous parlons, et que ce ne soit pas l'homme qui la lui donne ; il faut que cette cause elle-même offre clairement à l'intelligence et *aux yeux* de l'homme les témoignages de son approbation ; il faut enfin, si l'homme peut être trompé par les hommes, qu'il ait des moyens de ne se pas tromper lui-même et qu'il ait sous la main des ressources d'où il puisse attendre des secours évidents." [*Des Erreurs et de la Vérité*, p. 223 ; italiques de K.]

¹⁰ C'est sur ce point essentiel que des éclaircissements me seraient infiniment précieux. Comment arriver avec certitude à cette connaissance physique de la cause active et intelligente ? Les *vertus* du *Tableau naturel* sont-elles des aides à cette connaissance physique ? Et comment la connaissance physique des *vertus* mêmes devient-elle possible ? Voilà des questions sur lesquelles je recevrais tout ce que vous jugeriez à propos de me communiquer, avec reconnaissance et avec respect, car il n'y a que des motifs bien respectables qui puissent vous engager à prendre la peine de cette communication.

¹¹ J'ose encore vous prier d'ajouter une autre grâce, c'est de me mander quels sont les livres qui partent effectivement de votre plume et quels sont ceux qui exposent vos sentiments sans mélange d'opinions étrangères ?

¹² Vous voyez, Monsieur, avec quelle confiance je m'adresse à vous et , en attendant un mot de réponse de votre part auquel je serais très sensible, je vous prie d'agréer l'hommage sincère de mes sentiments les plus distingués.

Berne en Suisse
le 22 mai 1792

[Signé :] Kirchberguer, baron de Liebistorf,
membre du Conseil souverain de la République Berne

2

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

8.6.1792

Paris, le 8 juin 1792

Monsieur,

¹ Je ne m'arrêterai point à vous remercier pour mon propre compte des choses flatteuses que vous avez la bonté de m'adresser par votre lettre du 22 mai dernier. Je veux m'oublier pour ne m'occuper que de rendre grâces avec vous à l'Auteur de toute sagesse, qui a permis que votre belle âme sentît le besoin de s'approcher de cette source de toutes nos félicités.

² Je vois que vous avez parfaitement saisi le sens de la cause active et intelligente et celui du mot *vertus*, et je crois que c'est là le germe radical de toutes les connaissances.

³ Quant aux fruits qui en doivent résulter, ils ne peuvent naître que selon les lentes lois de la végétation à laquelle nous sommes obligés de participer depuis la chute, et ces fruits ne peuvent se connaître qu'à mesure qu'ils naissent.

⁴ Vous paraissiez trop instruit pour ignorer que l'âme de l'homme est la terre où ce germe se sème et où, par conséquent tous les fruits doivent se manifester. Suivez la comparaison de saint Paul, Première aux Corinthiens, chapitre 15, sur la végétation spirituelle et corporelle, et vous verrez clairement la vérité de cette parole du Sauveur : "Personne ne peut voir le royaume de Dieu s'il ne naît de nouveau." (Jean III, 3).

⁵ Ajoutez-y seulement que cette renaissance dont parle le Sauveur se peut faire de notre vivant, au lieu que saint Paul parlait de la résurrection finale. Cette œuvre est celle à laquelle nous devrions travailler tous, et si elle est laborieuse, elle est aussi remplie de consolations par les secours que

nous y recevons lorsque nous nous déterminons bien courageusement à l'entreprendre.

⁶ Indépendamment du Grand Jardinier qui sème en nous, il y en a nombre d'autres qui arrosent, qui taillent l'arbre et qui en facilitent l'accroissement, toujours sous les yeux de cette divine Sagesse qui ne tend qu'à orner ses jardins, comme tous les autres cultivateurs, mais qui ne peut les orner que de nous, parce que nous sommes ses plus belles fleurs. Je comprends bien que c'est sur la nature de ces jardiniers que tombe votre question et votre incertitude de savoir les discerner ; mais n'oublions pas la voie douce des progressions.

⁷ Commençons par mettre à profit les petits mouvements de vertus, de foi, de prières et d'œuvres qui nous sont donnés ; ceux-là nous en attireront d'autres, qui porteront aussi leur lumière avec eux-mêmes, et ainsi de suite jusqu'au complément de la mesure particulière de chaque individu ; et nous verrons que la seule raison pour laquelle les hommes ont de l'inquiétude et de l'embarras, c'est qu'ils enjambent toujours les époques de leur végétation, tandis que s'ils s'occupaient bien prudemment et bien résolument de l'époque et du degré où ils se trouvent, la marche leur paraîtrait naturelle, facile, et ils verrraient d'eux-mêmes naître la réponse à côté de leurs questions.

⁸ Ne soyez donc point surpris, Monsieur, que je ne puisse vous envoyer d'éclaircissements plus positifs sur un objet qui ne consiste que dans l'exercice et dans l'expérience. Je vous tromperais si je vous offrais autre chose, je me tromperais moi-même et je ferais injure à Celui que je me fais gloire de reconnaître hautement parmi les hommes pour le seul maître que nous devions avoir et que nous devions suivre.

⁹ Vous désirez savoir, Monsieur, quels sont les ouvrages qui sortent de la même plume que celui *des Erreurs et de la Vérité*. Ce sont jusqu'à présent le *Tableau naturel*, imprimé en 1782, et *l'Homme de désir*, imprimé il y a deux ans [à Strasbourg]. L'édition était en très petit nombre et il n'en existe plus, mais j'ai appris qu'un libraire nommé Grabit, rue Mercière, à Lyon, venait d'en faire une réimpression pour son compte.

¹⁰ En outre, il y a actuellement sous presse deux ouvrages de la même plume, l'un intitulé *Ecce homo* [1792] et ayant pour but de prévenir contre les merveilles et les prophéties du jour, un petit volume in-12 ; l'autre intitulé *le Nouvel Homme* [1792], beaucoup plus considérable et ayant pour objet de peindre ce que nous devrions attendre de notre régénération, un volume in-8°. Ce dernier a précisément de grands rapports avec l'objet qui vous intéresse et sur lequel je vous ai exposé ci-dessus mes idées en abrégé. Les deux ouvrages s'impriment à Paris à l'imprimerie du Cercle social, rue du Théâtre français, n° 4. Je ne suis absolument pour rien dans les frais pécuniaires de cette entreprise et ne veux être absolument pour rien dans les profits s'il y en a. Je les laisse tous à celui qui, par ses avances, en est le légitime propriétaire ; ainsi, si votre intention est de vous les procurer, vous

saurez où vous adresser. *L'Ecce homo* sera imprimé dans un mois ; *le Nouvel Homme* ne le sera pas avant deux ou trois.

¹¹ Ce *Nouvel homme* est écrit il y a bientôt deux ans. Je ne l'aurais pas écrit, ou je l'aurais écrit autrement, si alors j'avais eu la connaissance que j'ai faite depuis des ouvrages de Jacob Böhme, auteur allemand [1575-1624], dont sûrement vous n'ignorez pas l'existence. Je ne suis plus jeune, étant tout près de ma cinquantième année, et c'est à cet âge avancé que j'ai commencé à apprendre le peu d'allemand que je sais, et uniquement pour lire cet incomparable auteur. Depuis quelques mois je me suis procuré une traduction anglaise d'une grande partie de ses ouvrages, l'anglais m'étant un peu plus familier.

¹² C'est avec franchise, Monsieur, que je reconnais n'être pas digne de dénouer les cordons des souliers de cet homme étonnant, que je regarde comme la plus grande lumière qui ait paru sur la terre après Celui qui est la lumière même. Comme sa langue ne doit point vous être étrangère, quoiqu'il écrive peu régulièrement et surtout peu clairement, je vous exhorte, si vous en avez le temps, à vous jeter dans cet abîme de connaissances et de profondes vérités, et vous verrez par là combien l'intérêt que je prends à votre avancement est réel et sincère.

¹³ Je dois vous prévenir cependant qu'il y a encore deux points essentiels de sa doctrine sur lesquels je ne suis pas entièrement d'aplomb ; mais je ne prononce pas jusqu'à ce que je sois plus initié dans la profondeur de ses principes.

¹⁴ Il y a une édition allemande de ses œuvres faites à Amsterdam en 1682 [éd. J. G. Gichtel en 15 vols.] ; elle est extrêmement rare. J'ai su l'année dernière à Strasbourg que l'on en faisait une à Leipzig qui doit être finie à présent.

¹⁵ Si vous me faites l'honneur de m'écrire, Monsieur, vous pouvez m'adresser vos lettres *chez Madame* [Louise-Marie-Thérèse d'Orléans] *la duchesse de Bourbon* [1750-1822], à Paris. Mais, je vous prie, supprimez à jamais le titre d'auteur.

¹⁶ Il ne me reste de place, Monsieur, que pour vous offrir l'hommage de mes sentiments les plus distingués.

[Signé :] St. Martin

KIRCHBERGER À SAINT-MARTIN

30.6.1792

[Morat,] 30 juin 1792

Monsieur,

¹ C'est avec la plus grande satisfaction que j'ai reçu la lettre que vous avez eu la bonté de m'adresser le 8^e de ce mois. Les conseils qu'elle contient et l'espérance que vous me donnez d'une continuation de correspondance a fait naître chez moi la reconnaissance la plus sincère.

² Je crois qu'il y a des degrés mitoyens et subalternes où les conseils et les indications, tout comme les livres écrits par les élus, peuvent être d'une très grande utilité, comme des instruments secondaires que la Providence choisit pour l'avancement des hommes. Du reste, soyez persuadé que je respecterai toujours vos motifs, si vous en avez pour ne pas me communiquer encore la solution des questions que je pourrai vous adresser.

³ Il y a, par exemple, une foule de points importants dans la 17^e et 19^e section du *Tableau naturel*, sur lesquels, si vous voulez un jour me le permettre, je prendrai la liberté de vous faire différentes demandes. Mais je vous prie de ne pas en faire dépendre notre correspondance ; un simple silence sur ces articles me sera une réponse suffisante et n'empêchera pas que le reste de votre lettre n'ait toujours un très grand prix pour moi.

⁴ L'indication des ouvrages sortis de votre plume m'était très intéressante, elle a confirmé mes propres idées sur cet objet. J'attends avec empressement *l'Ecce homo* et *le Nouvel Homme*, pour lesquels je viens d'écrire aux directeurs de l'imprimerie du Cercle social.

⁵ J'irai à Berne au premier jour pour tâcher de découvrir les ouvrages de Jacob Böhme. Le bien que vous m'en dites me les fera lire avec soin, sa langue est ma langue maternelle et pendant quelques mois de séjour à la campagne, ici à Morat, j'espère de trouver assez de loisir pour les lire avec attention. Je ne les ai jamais vus qu'accidentellement dans ma jeunesse, mais sans les comprendre et, ce qui ne devrait pas être un mérite, sans les juger.

⁶ Avant que d'entrer dans les occupations de la vie publique, j'ai employé une partie de mon temps à l'étude de la nature, et c'est par le *Tableau naturel* que j'ai appris que les phénomènes physiques peuvent quelquefois servir de type aux vérités intellectuelles. Je rapporterai deux observations semblables, elles serviront du moins à vous exposer les idées que je me fais de la régénération de l'homme, idées sur lesquelles je vous prie de me communiquer votre jugement.

⁷ Lorsqu'on veut unir deux substances qui, par leur nature, sont trop distantes pour s'unir, il faut leur joindre une troisième qui ait une affinité, une analogie avec l'une et l'autre. Ainsi, si l'on veut unir l'huile et l'eau, il faut y joindre un alcali fixe : alors l'huile et l'eau se mêlent intimement.

⁸ Ce fait me paraît être le type des agents intermédiaires ; il faut que ces agents participent et soient assimilés à la nature des êtres qu'ils doivent unir. Le principal, le plus sublime et, dans un sens, l'unique agent intermédiaire est la cause active et intelligente (1^{re} à Timothée II,5 ["Car il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre les hommes, Jésus-Christ homme."]).

⁹ Outre cela, je crois - et je fonde ma croyance non seulement sur l'analogie de la nature, mais sur la Sainte Écriture même - que la Sagesse divine se sert encore d'agents, ou de *vertus*, pour faire entendre les paroles du Verbe dans notre intérieur. Un des passages les plus remarquables sur cette matière est le 20^e verset du 103^e psaume, qui, à ce que je crois, est le 104^e dans la version de l'Église romaine ["Bénissez l'Éternel, vous ses anges, qui êtes puissants en force, et qui exécutez sa parole, en obéissant à la voix de sa parole !"].

¹⁰ Cette doctrine des agents intermédiaires est, suivant moi, supérieurement traitée dans le *Tableau naturel*, et encore, mais pas d'une manière aussi détaillée, dans les ouvrages d'une dame française [Jeanne-Marie Bouvier de La Motte, Madame Guyon (1648-1717)] qui, pendant sa vie, fut cruellement persécutée, ridiculisée et calomniée, pour avoir été l'amie de M. l'archevêque de Cambrai, M. [François de Salignac] de [La Mothe-] Fénelon [1651-1715] dont la droiture et les talents blessaient l'ambition de M^{me} [Françoise d'Aubigné, marquise] de Maintenon [1635-1719] et l'amour-propre de M. de Meaux [Jacques-Bénigne Bossuet (1627-1704)]. Cette femme extraordinaire dit des choses admirables sur les *vertus* [en parlant de l'universel "ministère des esprits bienheureux", à propos d'Apocalypse, VIII,5], dans le VIII^e volume de son *Explication du Nouveau Testament* [= *Le Nouveau Testament de Notre Seigneur Jésus-Christ, avec des explications et réflexions qui regardent la vie intérieure, divisé en huit tomes*, éd. Pierre Poiret, Cologne (=Amsterdam), 1713], p. 114, ouvrage assez peu connu.

¹¹ Combien l'action des agents, ou des *vertus*, est nécessaire pour préparer notre âme à l'union totale avec le Verbe, se prouve, suivant moi, encore très

bien, par un passage du prophète Malachie, chap. III,1 ["Voici, j'enverrai mon messager ; il préparera le chemin devant moi, et soudain entrera dans son temple le Seigneur que vous cherchez ; et le messager de l'alliance que vous désirez, voici, il vient, dit l'Éternel des armées."] ; *item*, par l'épître aux Hébreux, I,14 ["Ne sont-ils pas tous des esprits au service de Dieu, envoyés pour exercer un ministère en faveur de ceux qui doivent hériter du salut ?"] et le 12^e verset du psaume 90, suivant votre version ["Ils te porteront sur les mains, de peur que ton pied ne heurte contre une pierre."].

¹² Mais je crois que c'est principalement sur nos corps qu'ils exercent leur pouvoir ; car, s'ils agissent sur nos esprits, c'est à cause de l'union de l'âme et du corps, ainsi qu'ils peuvent produire dans les âmes qui leur sont unies des effets qui sont propres à favoriser l'efficace de la grâce ; les uns en nous fournissant des pensées, les autres en faisant apercevoir leur présence dans notre cœur, pris au sens physique, par une sensation agréable, une chaleur douce qui porte le calme et la tranquillité dans notre âme.

¹³ Il y a des personnes qui appellent cette sensation le sentiment de la présence de Dieu ; on pourrait l'appeler, à ce que je crois, avec plus de précision, le sentiment de la présence des agents intermédiaires qui font la volonté de Dieu. Je crois que nous nous apercevons de cette réaction des *vertus* toutes les fois que nous cherchons le Verbe, non pas hors de nous, mais dans nous-même, et que nous jetons un regard intellectuel sur le temple qu'il habite (Jean, XIV,20 ["En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et que je suis en vous."], I^{re} aux Corinthiens, VI,19 ["Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu, et que vous ne vous appartenez point à vous-mêmes ?"]). Je crois qu'avec le temps, en continuant cette adhérence au Verbe, nous pouvons, à l'aide de ces mêmes *vertus*, outrepasser la sensation de la présence aperçue, et nous unir au Verbe même (I^{re} aux Corinthiens, VI,17 ["Mais celui qui s'attache au Seigneur est avec lui un seul esprit."]).

¹⁴ Je crois aussi que, pendant les moments de la présence aperçue, nous ne serions pas capable de faire quelque chose qui puisse déplaire à la cause active et intelligente, et que cet exercice nous procure la nourriture de l'âme, qui nous vient par le canal des *vertus*.

¹⁵ Pour nous faciliter autant que possible notre union avec les agents intermédiaires qui sont nos amis, nos aides et nos conducteurs, je crois qu'il faut une grande pureté du corps et de l'imagination, un éloignement de tout ce qui peut dégrader notre organisation, ainsi qu'une grande sobriété physique et morale, que tout homme sensé tâche déjà d'observer par habitude, pendant que, d'un autre côté, un usage prudent des objets de la nature augmente peut-être nos facultés de l'âme au lieu de les détériorer.

¹⁶ Par exemple, la respiration de l'air pur, vital et déphlogistique [c'est-à-dire incombustible et incalcinable], qui sort des feuilles d'un arbre éclairé par le soleil du matin, ranime notre être. Outre qu'il m'a toujours paru que la lumière naturelle élémentaire pouvait peut-être devenir l'enveloppe des agents bienfaisants dans quelques-unes de leurs manifestations ; mais là-dessus je ne fais que balbutier ; vous m'en direz sur cet objet votre opinion, si vous le jugez convenable.

¹⁷ À côté des soins physiques, il y a des qualités habituelles de l'âme qui me paraissent les dispositions les plus essentielles pour entrer en liaison avec ces êtres bienfaisants qui, depuis la chute de l'homme, sont devenues si nécessaires à sa réhabilitation.

¹⁸ La principale me semble un anéantissement profond devant l'Être des êtres, ne conservant d'autre volonté que la sienne, en nous remettant à lui, avec un abandon sans limite et une confiance sans borne ; n'ayant qu'un seul et unique mais indestructible désir de surmonter tous les obstacles qui sont entre la lumière et nous.

¹⁹ Vous voyez, Monsieur, que je vous fais ma profession de foi, en vous exposant mes idées sur le chemin à suivre pour arriver à notre grand but. Votre expérience qui vous met en même de connaître les écueils de la route, vos sentiments respectables et votre désir d'étendre le royaume de notre Chef m'assurent que vous ne vous refuserez pas à me les indiquer et je regarderais chacune de vos lettres comme une faveur.

²⁰ Votre image des jardiniers, de celui qui plante et de ceux qui arrosent, est consolante et sublime, parce que, pour le bonheur de l'humanité, elle est vraie.

²¹ Je réserve pour une autre lettre, celle-ci étant déjà trop longue, ma seconde observation sur la nature élémentaire, qui forme un type plus frappant encore pour produire un effet opposé, c'est-à-dire pour diviser ce qui est réuni, et peut se rapporter à séparer l'homme du zéro dont il est enclavé.

²² En attendant un mot de votre part, permettez-moi de vous dire que mon âme se sent attirée vers la vôtre et que rien n'est plus sincère que les sentiments distingués dont je serai toujours pénétré pour vous.

Morat, dans le canton de Berne
en Suisse, le 30 juin 1792

[Signé :] Kirchberguer de Liebistorf

SAINT-MARTIN À KIRCHBERGER

12.7.1792

Paris, le 12 juillet 1792

¹ Sans doute, Monsieur, qu'il y a des degrés mitoyens où les conseils et les livres sont utiles, mais ils ne le sont que pour nous découvrir le pays que nous ignorions. C'est ensuite à nos efforts et à notre expérience à nous y conduire.

² Je ferai tout ce qui sera en moi pour répondre à vos questions, et ma réserve, si j'en ai jamais, sera toujours pour votre plus grand bien. Je n'ai point ici sous les yeux le *Tableau naturel*, ainsi ayez le bonté de citer en entier les passages sur lesquels vous désirez des éclaircissements.

³ Je suis charmé que vous vous soyez occupé des sciences naturelles : c'est une excellente introduction aux grandes vérités ; c'est par là qu'elles transpirent, et, en outre, ces sciences naturelles accoutumant l'esprit à la précision et à la justesse, ce qui est très important dans les objets supérieurs qui, par l'éloignement où nous en sommes ici-bas, peuvent nous exposer à des méprises bien préjudiciables.

⁴ Votre loi de l'affinité chimique est une loi universelle que vous avez trop bien sentie pour que j'aie besoin de vous en faire le développement. La nature, l'esprit, le Réparateur, voilà les différents alcalis fixes qui nous sont donnés pour notre réunion avec Dieu ; car notre crime primitif [*vulgo* le péché originel] a fait de nous une substance bien hétérogène pour le Suprême Principe.

⁵ Je crois comme vous, Monsieur, que la Sagesse divine se sert d'agents et de *vertus* pour faire entendre son Verbe dans notre intérieur ; aussi devons-nous recueillir avec soin ce qui se dit en nous. Madame Guyon, dont vous me parlez a très bien écrit sur cela, à ce qu'on m'a dit, car je ne l'ai pas lue.

⁶ Vous croyez que c'est principalement sur nos corps qu'ils agissent (ces agents) : il y en a pour cette partie extérieure de nous-mêmes, mais leur œuvre s'arrête là et doit se borner à la préservation et au maintien de la forme en bon état, chose à laquelle nous leur aidons beaucoup par notre régime de sagesse physique et morale.

⁷ Mais gardons-nous de nous trop reposer sur eux ; ils ont des voisins qui agissent aussi sur cette même région et qui ne demandent pas mieux que de s'emparer de notre confiance, chose que nous sommes assez disposés à leur accorder en raison des secours extérieurs qu'ils nous procurent ou que, plus souvent encore, ils se contentent de nous promettre.

⁸ Je ne regarde donc tout ce qui tient à ces voies extérieures que comme les préludes de notre œuvre, car notre être étant central, doit trouver dans le centre où il est né tous les secours nécessaires à son existence.

⁹ Je ne vous cache pas que j'ai marché autrefois [dans l'Ordre des chevaliers maçons élus coëns de l'univers] par cette voie féconde et extérieure, qui est celle par où l'on m'a ouvert la porte de la carrière. Celui qui m'y conduisait [= Martinez de Pasqually (1710 ?-1774)] avait des *vertus* très actives, et la plupart de ceux qui le suivaient avec moi en ont retiré des confirmations qui pouvaient être utiles à notre instruction et à notre développement.

¹⁰ Malgré cela, je me suis senti de tout temps un si grand penchant pour la voie intime et secrète, que cette voie extérieure ne m'a pas autrement séduit, même dans ma très grande jeunesse ; car c'est à l'âge de 23 ans [à Bordeaux] que l'on m'avait tout ouvert sur cela. Aussi, au milieu de ces choses si attrayantes pour d'autres, au milieu des moyens, des formules et des préparatifs de tout genre auxquels on nous livrait, il m'est arrivé plusieurs fois de dire à notre maître : "Comment, maître, il faut tout cela pour prier le bon Dieu ?", et la preuve que tout cela n'était que du remplacement, c'est que le maître nous répondait : "Il faut bien se contenter de ce que l'on a."

¹¹ Sans vouloir donc déprécier les secours que tout ce qui nous environne peut nous procurer, chacun dans son genre, je vous exhorte seulement à classer les puissances et les *vertus*. Elles ont toutes leur département ; il n'y a que la *Vertu* centrale qui s'étende dans tout l'empire.

¹² L'air pur, toutes les bonnes propriétés élémentaires sont utiles au corps et le tiennent dans une situation avantageuse quant aux opérations de notre esprit ; mais quand notre esprit a acquis, par la grâce d'en haut, ses propres mesures, les éléments deviennent ses sujets, et même ses esclaves, de simples serviteurs qu'ils étaient auparavant. Voyez ce qu'étaient les apôtres.

¹³ Je ne crois point comme vous, Monsieur, que la lumière élémentaire devienne l'enveloppe des agents bienfaisants dans leurs manifestations ; ils ont leur propre lumière à eux, laquelle est cachée dans les éléments. Notre ami Jacob Böhme vous donnera sur cela de si grands coups de jour que je vous renvoie à lui avec confiance, étant bien sûr que vous en serez content. C'est un des points de ses ouvrages qui m'a fait le plus de plaisir et qui s'accorde parfaitement avec les instructions que j'avais reçues autrefois dans mon école.

¹⁴ Mais je suis entièrement d'accord avec vous sur les dispositions essentielles pour avancer dans la carrière, et qui, comme vous le dites très bien, consistent dans un anéantissement profond devant l'Être des êtres, ne conservant d'autre volonté que la sienne, en nous remettant à lui avec un abandon sans limite et une confiance sans borne ; j'ajouterais : en supprimant en nous tout mouvement de l'homme, et nous réduisant (passez-moi la comparaison) à l'état d'un canon qui attend qu'on vienne poser la mèche.

¹⁵ Au sujet de notre ami Böhme, je présume, Monsieur, que vous aurez quelque difficulté à le suivre dans ce qu'il appelle *le premier principe*, d'autant qu'il s'annonce pour parler *créaturellement* d'une chose qui n'est point créaturelle, et que d'ailleurs il l'expose quelquefois, *ce premier principe*, d'une manière qui m'a paru révoltante. Mais pour vous aider, je vous engage, lorsque vous serez un peu dans l'embarras, de relire son ouvrage *Von den Drei Principien* [= *De Tribus Principiis, oder Beschreibung der drei Principien göttliches Wesens* (1619), t. III de l'éd. de 1682. *Des Trois Principes...*, trad. Saint-Martin sur cette éd., 1802], ch. I, n° 4, 5, 6. Ces trois numéros me sont souvent utiles et j'imagine qu'ils vous le seront aussi. C'est pour cela que je vous les indique.

¹⁶ Je recevrai avec plaisir la lettre que vous m'annoncez et qui contiendra votre seconde observation sur la nature élémentaire. Je vous en dirai mon avis, comme de la première, soumettant le tout à votre bon et sage jugement.

¹⁷ Je suis heureux de voir que mon âme trouve un agréable accès auprès de la vôtre. Je vous paye du retour le plus sincère.

¹⁸ Adieu, Monsieur, je vous quitte sans cérémonie, pour vous indiquer, dans le peu de place qui me reste, deux ouvrages sur la voie intime et secrète. Ils sont tous deux dans votre langue et tous deux dans *l'Histoire de l'Église et des hérétiques* [*Unparteyische Kirchen- und Ketzer-Historien...*] par [Gottfried] Arnold [1666-1714], 3 volumes in-folio [Schaffhausen, 1740-1742 ; 1^{re} éd., Francfort, 1699-1700, 4 vols.].

¹⁹ Le premier s'appelle : *Récit de la direction spirituelle d'un grand témoin de la vérité, qui vivait dans les Pays-Bas, vers l'an 1550, et qui, par ses écrits, est connu sous le nom hébreu de "Hiel"* (tome 2^e d'Arnold, partie 3, chapitre 3, paragraphes 10-27, page 343).

²⁰ Le deuxième s'appelle : *Discours de Jeanne Leade* [1623-1704] (*Anglaise de nation*) *sur la différence des révélations véritables et des révélations fausses*, se trouvant dans la préface du soi-disant *Puits du jardin* (*Gartenbrunn*), qui a paru à Amsterdam, l'an 1697 (tome 2^e d'Arnold, partie 3, chapitre 20, page 519).

²¹ C'est une connaissance fraternelle que j'ai à Strasbourg [Charlotte de Böcklin, plus probablement que F. R. Saltzmann] qui m'a envoyé ces deux ouvrages traduits en français de sa propre main. Je ne suis point assez fort dans

l'allemand pour les lire en original. Ils m'ont fait beaucoup de plaisir, surtout le dernier.

²² Vous pouvez m'écrire en droiture à Paris, à l'adresse que je vous ai donnée, sans faire passer les lettres par Lyon.

²³ J'ai daté de Paris, quoique je sois en ce moment à la campagne. Je vous adresse aussi cette lettre à Berne, quoique la vôtre soit datée de Morat. Si je dois me rectifier là-dessus, vous voudrez bien me le dire.

(*à suivre*)

Études sur le Tableau Naturel de Louis-Claude de Saint-Martin

par un S..l.

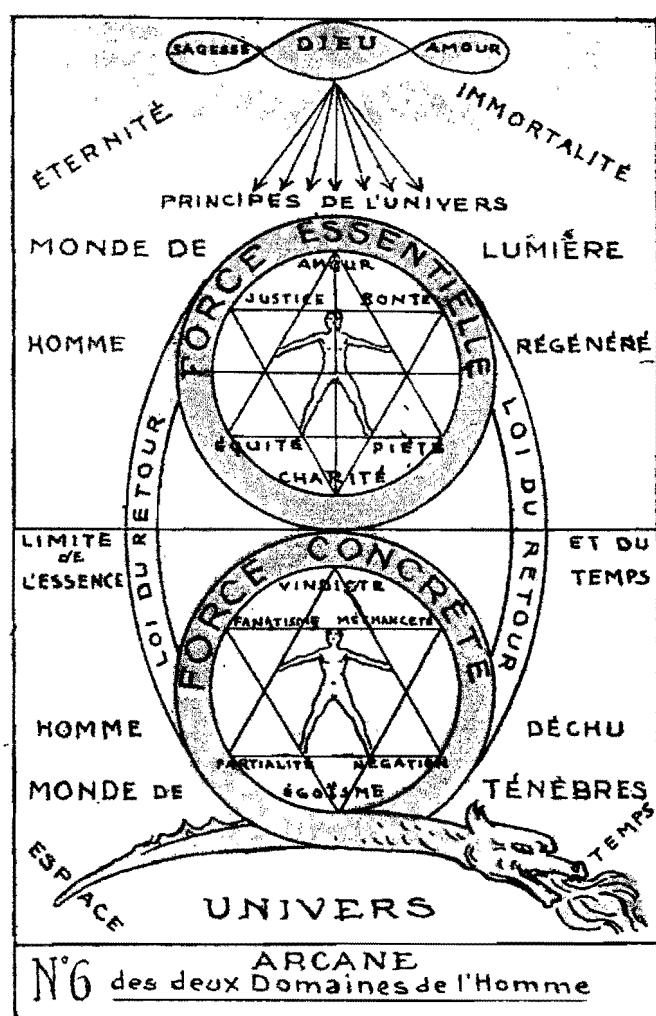
Eon et le Martinisme*

**Introduction
de
Robert Amadou**

* Depuis le n°27

EON — JANVIER-FÉVRIER 1925

PLANCHE II.



ETUDE sur le TABLEAU NATUREL de Louis-Claude de Saint-Martin

(Suite)

CHAPITRE VI

THÉORÈME I

Ce serait ici le lieu de jeter du jour sur le premier crime de l'homme. Nous pourrions même remarquer à ce sujet que l'homme n'apporte au monde que des regrets et non pas des remords; encore ces regrets sont-ils ignorés du plus grand nombre, parce qu'on ne peut avoir de la douleur que pour les maux qu'on connaît, parce qu'on ne peut connaître et sentir les maux premiers qu'avec beaucoup de travaux, et que la plupart des hommes n'en font aucun. Voilà ce qui rend la vérité de ce crime si incertaine à leurs yeux, tandis que ses effets sont si manifestes.

TH. II

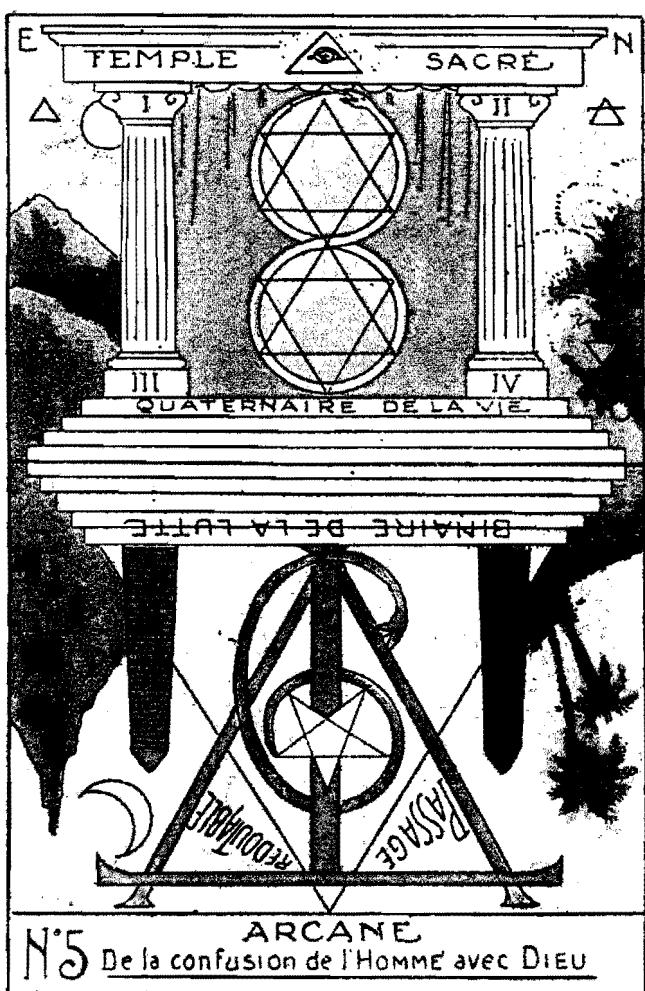
Nous pouvons croire que le crime de l'Homme fut d'avoir abusé de la connaissance qu'il avait de l'union du principe de l'Univers avec l'Univers. Nous ne pouvons douter même, que la privation de cette connaissance, ne soit la vraie peine de son crime, puisque nous subissons tous cette irrévocabile punition, par l'ignorance où nous sommes sur les liens qui attachent notre être intellectuel à la matière.

605
E

90

EON — NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1923

PLANCHE II.



TH. III

La preuve manifeste que cette connaissance ne peut nous être parfaitement rendue pendant notre séjour sur la Terre, c'est que n'étant dans ce bas Monde, que pour subir la privation de la Lumière que nous avons laissé échapper, si nous pouvions y recouvrer pleinement cette lumière, nous ne serions plus en privation et par conséquent nous ne serions plus dans ce bas monde.

TH. IV

En ne considérant la lumière élémentaire que dans ses effets relatifs aux trois règnes terrestres, nous remarquerons que les minéraux étant enfouis dans la terre sont totalement privés de cette lumière; que les végétaux n'en sont point privés, mais qu'ils la reçoivent sans la voir et sans en jouir (1); que les animaux la voient et en jouissent, mais qu'ils ne peuvent ni la contempler ni pénétrer dans la connaissance de ses lois; enfin, que ce dernier privilège est réservé à l'homme seul ou à tout Etre doué comme lui des facultés de l'intelligence.

TH. V

C'est là où nous apprendrons à reconnaître tout ce qui nous manque pour posséder la lumière intellectuelle; il y a des Etres intelligents qui sont totalement séparés de cette lumière, il y en a qui n'en sont point séparés, mais qui ne participent à ces effets qu'extérieurement; il y en a qui en reçoivent intérieurement les rayons, mais qui sont dans une ignorance absolue des voies par lesquelles elle se propage; il n'y a donc que ceux qui sont admis à son conseil, ou à la science même de celui d'où tout descend, qui puisse recouvrer cette con-

(1) Ici nous ne considérons pas la chose au point de vue de l'héliotropisme.

naissance primitive parce que ce n'est que là qu'ils peuvent à la fois recevoir la lumière, la voir, en jouir et la comprendre, enfin c'est là où se déploient avec une efficacité supérieure tous les pouvoirs du grand quatenaire parce que dans cette classe suprême résident tous les types des quatre points cardinaux du monde élémentaire.

TH. VI

L'homme n'a point su conserver cette sublime jouissance qui fut jadis son apanage, il a voulu transposer l'ordre de ces quatre points fondamentaux de toute lumière et de toute vérité. Or, les transposer, c'est les confondre, et les confondre, c'est les perdre et s'en priver.

C'est pour cela que l'homme est aujourd'hui ravalé dans les classes inférieures, où non seulement il ne connaît plus cette lumière intellectuelle qui, malgré tous nos crimes, conserve éternellement sa splendeur, mais encore où il a peine à l'apercevoir quelquefois, et où il devient souvent pour elle ce que sont les minéraux par rapport à la lumière élémentaire.

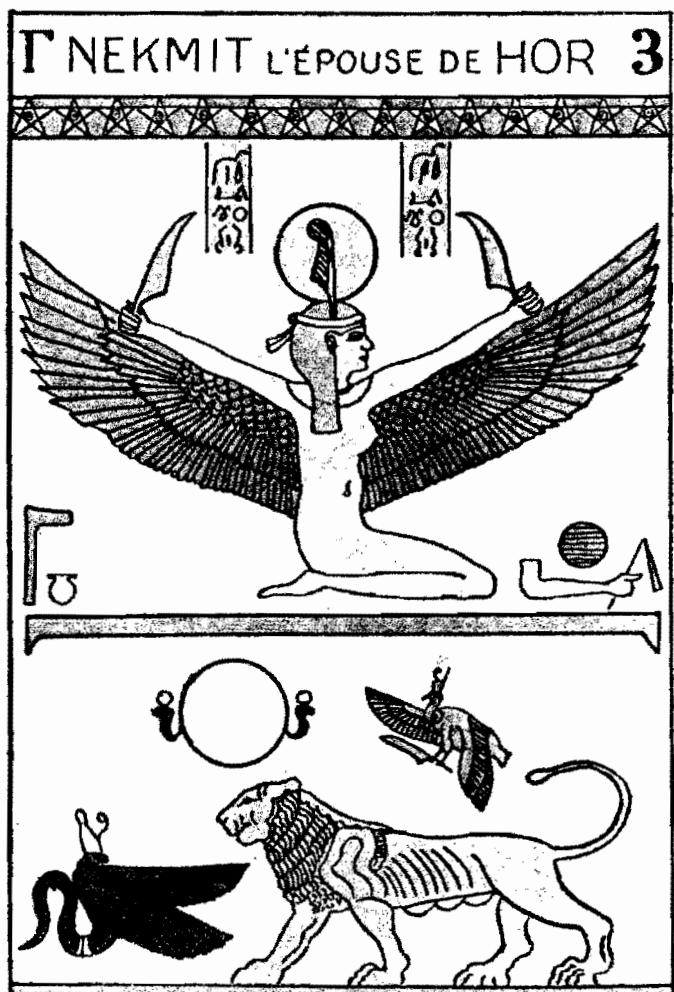
TH. VII

C'est cependant au milieu de cette privation que les hommes imprudents se laissent aller à concevoir les idées si hasardées sur leur nature, à bâtrir des systèmes aveugles sur les liens qui nous retiennent en esclavage; à nous persuader même que par le suicide nous pouvons parvenir à les briser.

Si Dieu seul connaît les chaînes qui lient notre Etre intellectuel avec la région temporelle, lui seul sans doute à la puissance d'en opérer la rupture. Mais ne craignons point de dire qu'il n'en a pas la volonté, attendu qu'il agirait alors contre sa justice.

EON — SEPTEMBRE-OCTOBRE 1923

PLANCHE III.



Th. VIII

L'homme pouvant se souiller de plusieurs crimes pendant sa vie et s'identifier avec une multitude d'objets contraires à son être, doit, après la mort, éprouver successivement toutes les impressions relatives à ces objets; il doit se nourrir, encoore des affections et des goûts qui lui ont paru les plus innocents pendant sa vie, mais qui, n'ayant point à lui offrir un but solide et vrai, laissent son Etre dans l'inaction et le néant.

Th. IX

D'après les principes précédents nous pouvons déjà reconnaître la sagesse et la bonté de l'Etre divin dont tous les décrets portent le caractère de l'amour. Il ne commande aux hommes que ce qui peut les rapprocher de lui; il ne leur défend que ce qui les en éloigne, et si toutes les lois de la Nature et de la Raison proscriivent le suicide, c'est qu'il trompe l'homme, au lieu de le rendre plus heureux.

Th. X

Cette sagesse et cette bonté se manifestent également par la naissance de l'homme à la vie terrestre; puisque c'est le mettre à portée de soulager, par ses combats et ses efforts une partie des maux que le premier crime a occasionnés sur la terre, puisque c'est lui confier le secret et l'œuvre de la divinité même que de l'admettre à pouvoir concourir dans sa sphère particulière à la réparation des désordres de l'espèce humaine.

Th. XI

L'homme en s'unissant par une suite de la corruption de sa volonté aux choses mixtes de la région apparente et rela-

tive s'est assujetti à l'action des différents *principes* qui la constituent, et à celle des différents agents préposés pour les soutenir, et pour présider à la défense de leurs lois, et ces choses mixtes ne produisant pas leur assemblage que des phénomènes temporels lents et successifs, il en résulte que le temps est le principal instrument des souffrances de l'homme, et le puissant obstacle qui le tient éloigné de son Principe. (Le temps est le venin qui le ronge tandis que c'était lui qui devait purifier et dissoudre le temps.)

Th. XII

En effet le temps n'est que l'intervalle entre deux actions, ce n'est qu'une contraction, qu'une suspension dans l'action des facultés d'un Etre aussi, chaque année, chaque mois, chaque semaine, chaque jour, chaque heure, chaque moment, le principe supérieur ôte et rend les puissances aux Etres, et c'est cette alternative qui forme le temps. Je puis ajouter, en passant, que l'étendue éprouve également cette alternative, qu'elle est soumise aux mêmes progressions que le temps, ce qui fait que le temps et l'espace sont proportionnels.

Th. XIII

On ne peut douter que la véritable action de l'homme n'était pas faite pour être assujettie à la région sensible. Puisque la lumière fait des progrès pour se communiquer à lui à mesure que l'action sensible l'abandonne et qu'il s'en dépouille et puisque bien qu'il doive attendre tout de ses sens, il n'a rien que quand, ils sont calmes et dans une espèce de néant pour son intelligence.

Car ce serait une erreur de le juger subordonné ou sensible parce que son esprit suit comme un aimant la croissance et la dégradation du corps.

EON — SEPTEMBRE-OCTOBRE 1923

PLANCHE IV.



TH. XIV

Cela peut être vrai dans l'enfance, où chaque homme devant subir les premiers effets de sa dégradation, présente l'exemple d'un asservissement total à l'action des Etres temporels.

Mais de ce que le sensible peut nuire à l'intellectuel et en suspendre l'activité, il ne faudrait pas en conclure que les facultés intellectuelles de l'homme soient le fruit de ses sens et la production des principes matériels qui agissent en lui.

TH. XV.

Si les lois des êtres sans qu'ils manifestent toutes leurs facultés, sans se confondre avec aucune substance hétérogène, si tous les Etres physiques suivent exactement ces lois, chacun selon leur classe quand ils ne sont point gênés dans leurs actes, pourquoi l'homme serait-il seul privé de ce pouvoir ?

TH. XVI

En apercevant tant de beauté dans les productions des Etres physiques, dont la loi n'a point été dérangée, nous pouvons donc nous former une idée des merveilles que l'homme ferait éclore en lui s'il suivait la loi de sa vraie nature, et qu'à l'image de la main qui l'a formé il tâcha, dans toutes les circonstances de sa vie, d'être plus grand que ce qu'il fait, son Etre intellectuel arriverait au dernier terme de sa carrière temporelle, avec la même pureté qu'il avait en en commençant le cours. On le verrait dans la vieillesse unir les fruits de l'expérience avec l'innocence de son premier âge.

TH. XVII

On peut dire que si la plupart des hommes sont tant éloï-

gnés d'un pareil calme au moment de cette importante séparation, c'est qu'ils n'ont pas été pendant leur vie assez ingénieux, ni assez fiers pour apercevoir leur grandeur et pour la conserver, en sorte que s'étant confondu avec les choses mixtes et temporelles ils croient qu'ils vont cesser d'être quand celles-ci viennent à les abandonner.

TH. XVIII

Le nombre des temps que l'homme doit subir pour accomplir son œuvre est proportionné au nombre des degrés, au-dessous desquels il est descendu, car plus le point d'où une forme tombe est élevé, plus il lui faut de temps et d'efforts pour y remonter.

TH. XIX

L'action du temps sur l'homme est proportionnée à la grandeur des vertus inhérentes aux degrés qu'il doit parcourir, parce que plus elles sont puissantes et nécessaires à l'homme, plus la privation doit être longue, pénible et douloreuse pour lui. C'est là ce qui rend son état si cruel et si affligeant, car si ces degrés sont l'expression et la force des vertus divines, s'ils sont animés des rayons de la vie même, s'ils portent en eux un feu primitif et si nécessaire à l'existence de tous les êtres, il suit que l'homme étant séparé, sa privation est entière et absolue.

TH. XX

Quand l'homme serait assez heureux pour se former, pendant son séjour sur la terre un ensemble de lumières et de connaissances, qui embrassa une sorte d'unité, il ne pourrait encore se flatter d'avoir le complément des véritables joissances puisqu'elles sont supérieures à l'ordre terrestre, il

EON — JUILLET 1923

PLANCHE IV.



n'aurait que l'esquisse et la représentation de ces vraies lumières, puisqu'ici tout étant relatif, il n'y peut pour ainsi dire posséder rien de réel et de vraiment fixe.

TR. XXI

Tout se réunit pour prouver à l'homme qu'après avoir parcouru laborieusement cette surface, il faut qu'il atteigne à des degrés plus fixes et plus positifs, et qui aient plus d'analogie avec les vérités simples et fondamentales dont le germe est dans sa nature; enfin, il faut à la mort, qu'il réalise la connaissance des objets dont il n'a pu apercevoir ici que l'apparence.

TR. XXII

Cependant il est inévitable pour l'homme qu'il subisse des suspensions, en parcourant les nouveaux degrés de sa réhabilitation puisqu'ils ne sont que la continuation de cette barrière terrible qui le sépare de la grande lumière, et que la terre n'est que le premier de tous les degrés. Or, s'il y a un espace entre la prison de l'homme et son lieu natal, il est indispensable qu'il le parcourt et qu'il en éprouve successivement toutes les actions.

TR. XXIII

L'homme ne peut parcourir les régions fixes et réelles de purification, sans acquérir une existence plus active, plus étendue, plus libre; c'est-à-dire sans *respirer un air plus pur* et découvrir un *horizon plus vaste*, à mesure qu'il approche du sommet désiré, comme nous voyons que plus les principes des corps se simplifient, plus ils acquièrent de vertus.

TR. XXIV

Comme les vérités fixes et réelles que l'homme peut atteindre à la mort tiennent à l'ordre intellectuel, qui est le seul

vrai, il n'est pas étonnant que tant que nous sommes ensevelis dans notre matière, qui est relative et apparente, nous ne nous apercevions pas toujours de ces travaux des autres hommes, déjà séparés de leur corps quoique la seule lumière de l'intelligence nous en démontre évidemment la nécessité.

Th. XXV

C'est là ce qui rend nos jugements si incertains sur le sort des hommes après la séparation de leur Etre intellectuel d'avec leur corps; puisque nous ne pourrions justifier de pareils jugements qu'en les appuyant sur une base fixe et déterminée, et que nous n'en possédons que d'apparentes et relatives.

Th. XXVI

Tout ce que nous pouvons donc nous permettre, sur des objets de cette importance, c'est de tirer quelques inductions d'après de fidèles observations sur la loi des corps.

Th. XXVII

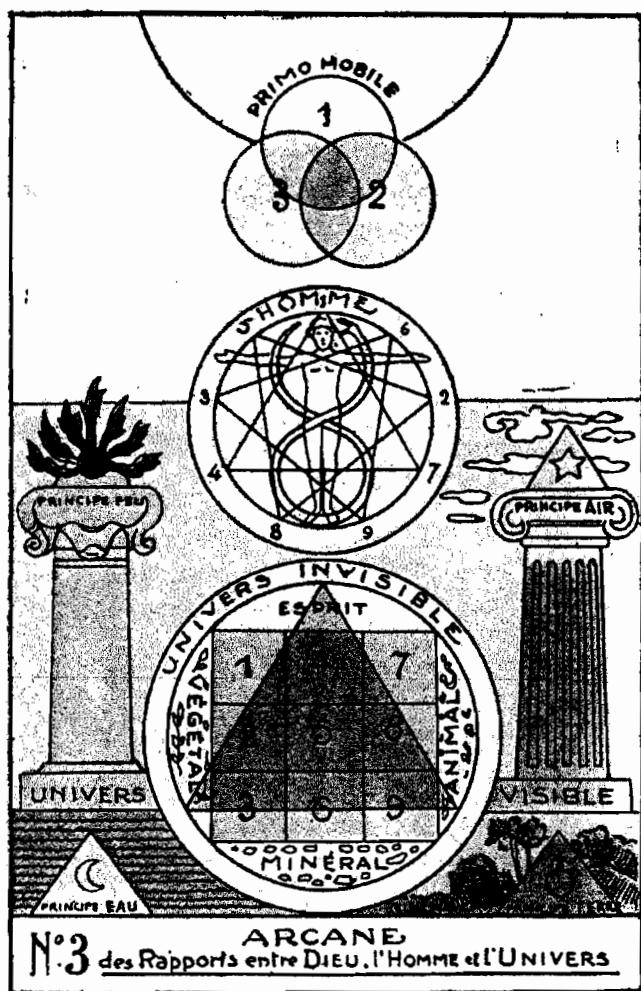
Et pour donner plus de poids à ces vérités, je dirai qu'à la mort les Criminels restent sous leur propre justice, que les Sages sont sous la justice de Dieu, que les *Réconciliés* sont sous sa miséricorde.

Th. XXVIII

Mais ce qui ne nous permet pas de prononcer sur la mesure selon laquelle s'opèrent ces différents actes, ou ces différents nombres de temps, c'est que la justice n'agit pas seule et qu'il y a d'autres *Vertus* qui, se combinant avec elles, ne cessent d'en diriger l'action vers le plus grand bien des Êtres, qui est le retour à la lumière.

EON — JUILLET 1923

PLANCHE II.



LE DOSSIER LEWIS

DOCUMENTS INÉDITS

PAR

ROBERT VANLOO

LE DOSSIER LEWIS : DOCUMENTS INÉDITS

par Robert Vanloo

Nous joignons ici quelques pièces inédites au dossier Lewis, qui viennent de nous être aimablement communiquées par les autorités américaines.

Nous ne reviendrons pas en détail sur la biographie de H. Spencer Lewis, ni sur l'histoire de la fondation du *Rosicrucian Order AMORC* au début de ce siècle à New York. Ce sujet a été déjà longuement abordé par Serge Caillet¹, et j'ai moi-même apporté d'autres précisions dans l'ouvrage *Les Rose-Croix du Nouveau Monde. Aux sources du rosicrucianisme moderne*, Claire Vigne Editrice, Paris, 1996².

Plantons seulement le décor nécessaire à la bonne compréhension des documents reproduits ici. Nous sommes au milieu des années vingt. Le créateur de l'AMORC vient d'être invité par le "Duc de Misserini, membre de la Rose-Croix de France"³ à se rendre sur le continent européen afin d'assister au "29ème Congrès International de la Rose-Croix" et au "Conclave du Suprême Conseil à Toulouse", cette ville même où l'imperator aurait été initié en 1909, selon ses dires, par des frères de la Rose-Croix⁴.

C'est le 12 août 1926 que Lewis arrive en France, accompagné de Ralph A. Wackerman, récemment nommé Grand Maître Suprême de l'A.M.O.R.C. pour l'Amérique du Nord⁵. Les épouses sont également du voyage. Les Américains passent d'abord quelques jours à Paris, où ils visitent notamment la "maison de Cagliostro, avec son temple, ses pièces privées et ses passages secrets"⁶. Après un bref arrêt à Bordeaux, Lewis et son épouse prennent le train pour Toulouse, où ils s'installent au Grand Hôtel, là même où serait descendu l'imperator en 1909. La ville rose connaît une agitation particulière : en effet, en ce mois d'août 1926, si l'on en croit Lewis, ce n'est "pas moins de quatre grandes fraternités internationales qui se réunissent à Toulouse pour leur conclave annuel". L'imperator affirme aussi que l'on compte notamment la présence, parmi les participants, de "quelques membres élevés de la Grande Loge Blanche, et même des délégués du Tibet

¹ *Sâr Hieronymus et la FUDOSI*, Carascript, Paris, 1986. Voir aussi : "L'affaire Spencer Lewis" in *Renaissance Traditionnelle* N° 101/102, janvier-avril 1995, pp. 72-87.

² Voir également sur Internet l'article intitulé "L'Ancien et Mystique Ordre de la Rose-Croix dérive-t-il de l'Ordre du Temple Oriental ?" (<http://home.sunrise.ch/~prkoenig/vanloo/amfranz.htm>), également publié dans *L'Esprit des Choses*, CIREM, N° 28, volume 10, année 2001, pp. 5-43, où il est notamment question de la relation entre le fondateur de l'AMORC et le "Baphomet" Aleister Crowley, celle-ci étant désormais avérée.

³ *Mystic Triangle*, février 1926, p. 16. Dans l'édition d'août 1926 de cette même revue, le créateur de l'AMORC précise que le Duc de Misserini appartient à la Maison de Savoie et qu'il est en fait plus connu auprès du public en tant que musicien et compositeur sous le pseudonyme de "H. Maurice-Jacquet (...) qui fonda et dirigea les mémorables concerts des Artistes Associés (Salle Rameau), créant ainsi à Lyon, France, un intérêt vital et entièrement nouveau pour la musique moderne (...) Frère Jacquet fut pendant six ans le collaborateur musical de Firmin Germier, le célèbre acteur-producteur" (*op. cit.*, p. 133). Nos recherches n'ont pas permis d'établir à quel courant Rose-Croix français H. Maurice-Jacquet aurait pu appartenir.

⁴ Voir *Les Rose-Croix du Nouveau Monde*, pp. 101 et suiv. D'autre part, de quel "29ème Congrès International" de la Rose-Croix peut-il bien s'agir ici, car nous n'avons retrouvé à cette date aucune trace de la manifestation dans les annales initiatiques connues ?

⁵ Wackerman dut rentrer aux Etats-Unis pour raisons personnelles le 21 août 1926 et ne participa donc pas au conclave toulousain ici décrit (cf. *The Mystic Triangle*, novembre 1926, p. 197).

⁶ *The Mystic Triangle*, octobre 1926, p. 176. Le texte constitue la première partie du compte-rendu de ce voyage en Europe, dont la publication s'étalera sur onze numéros et couvrira près de 50 pages.

(...) de l'Inde, de l'Egypte, de l'Asie et de l'Afrique". C'est que la plupart d'entre eux "doivent être présents une semaine plus tard à la session d'ouverture de la Société des Nations à Genève"⁷ et qu'ils ont profité de leur présence sur le sol européen pour participer également au conclave Rose-Croix de Toulouse. Au cours de la séance principale, le célèbre "Maître Kut-Hu-Mi" honore d'ailleurs les participants de sa présence inattendue :

"Je vis, dit Lewis, se former un grand nuage de Lumière à l'arrière de l'estrade où se trouvait l'autel et enfin je vis apparaître, se détachant sur les rideaux de couleur brun foncé suspendus au mur arrière, le visage merveilleux du Maître K.H. C'était comme si le nuage de lumière scintillante se condensait graduellement pour produire cette forme qui se déplaçait maintenant vers l'avant, aussi vivante qu'une telle vision peut l'être sous un éclairage tamisé. Des centaines de nos membres en Amérique ont constaté de tels "miracles" des lois naturelles comme celui-ci et savent exactement à quoi devait ressembler en cette circonstance le très beau visage du Grand Maître lors de cette occasion (...) Le Maître K.H. avança et reçut la salutation de nous tous, qui étions maintenant debout en silence à le saluer respectueusement (...) le Grand Maître leva les bras et les mains en guise de bénédiction et se mit à parler (...) Le discours était en français (...) mais je pouvais en comprendre la plus grande partie, car le Grand maître parlait à l'âme et au cœur plutôt qu'à l'intelligence (...)"⁸.

Brief Biographies of Prominent Rosicrucians

By Eric Ebbels

No. 3 H. Maurice Jacquet



His life and doings I could not continue in detail, as I have not a great deal to tell, and with the usual compression, "The life and times of H.A.V." might degenerate and "chavilism" would I think selection. I might add, however, merely, that it is but over two years H. Maurice Jacquet was alive. This polished gentleman, as he deserved to be, "Maurice" as he was always called in the Supreme Assembly of the Rosicrucians, is no longer in among us. He died at Lyon, France, on March 12, 1926.

He was a well-known and well-liked man by every one of us, but, as may be naturally expected, would with it "private" handing of the "secret" of what he had been doing, grace the thinking world, I directed the attention of the reader to the remaining "line" in



FIG. 16. MAXIME JACQUET
Died this year in confinement, so delighted



SIR ANDREW CARNegie
Ten years ago, he founded and directed

Le Duc de Miserini, alias H. Maurice-Jacquet, un "membre de la Rose-Croix de France" ?
(The Mystic Triangle, août 1926, p. 133)

Mais la France ne constitue qu'une étape pour le couple Lewis, car après avoir visité d'autres villes du Midi et un bref séjour à Lyon, c'est vers la Suisse que les Lewis se dirigent début septembre 1926, car "mon épouse et moi, dit l'imperator, étions invités en tant qu'hôtes des Officiers Suprêmes de la Juridiction Suisse et nos tickets nous avaient été

⁷ *The Mystic Triangle*, décembre 1926, pp. 214-215

⁸ *Ibid.*, février 1927, p. 2. Le mahatma Kut-Hu-Mi fait partie intégrante du mythe des mouvements néo-rosicruciens modernes tel l'AMORC (voir à cet égard notre ouvrage sur *L'Utopie Rose-Croix*, Dervy, 2001, pp. 308-320)

envoyés avec tous les reçus nécessaires attestant que tout était arrangé et payé concernant nos dépenses pour le voyage."⁹ Cependant, arrivé à Genève, le couple américain constate que l'Hôtel Beau Rivage est complet, vu l'affluence constatée pour la session de la Ligue des Nations, ceci malgré les réservations préalables. C'est finalement vers "l'Hôtel d'Angleterre, Boulevard Mont Blanc"¹⁰, que les Lewis sont dirigés. Et de visiter la ville dans l'attente du début des travaux du "42ème Conclave du Suprême Conseil en Suisse, en présence de légations et de délégués venus de toutes les parties du monde, qui représentaient 17 juridictions complètes, 11 Loges et Conseils Suprêmes, et 39 Grandes Loges ayant des pouvoirs émanant de 200 autres Loges rosicrucianes et organismes affiliés dans le monde."¹¹

Cette fois, c'en est trop pour le principal opposant américain à Lewis, R. Swinburne Clymer, qui ne cesse depuis 1915 d'affirmer que l'AMORC est un mouvement frauduleux et parle de Lewis comme du "baron de Münchhausen de l'occultisme."¹² Le 12 mars 1928, Clymer adresse une lettre au Consul Général des Etats-Unis à Genève dans laquelle il dit :

"Il est essentiel que nous puissions obtenir des informations dignes de confiance sur les mouvements rosicrucien (l'Ordre ou la Fraternité Rose-Croix, ainsi que toute association utilisant ce terme rosicrucien sous une forme ou une autre) établis en Suisse avant 1912. Des organisations récentes nées en Amérique affirment détenir leur autorité de la Suisse, et en vue de pouvoir tenir à jour l'histoire de l'Ordre, une information complète est nécessaire. En espérant que vous serez en mesure de nous procurer cette information (...) "¹³

Le 3 avril 1928, le Consul américain, S. Pinkney Tuck, répond à Clymer dans les termes suivants :

"Le Consulat est informé de source sûre qu'il n'existe aucune organisation officielle de rosicrucien en Suisse. Il se peut qu'il y ait des rosicrucien à titre individuel en Suisse, mais puisqu'il semble que cette question soit entourée d'un certain secret, il n'a pas été possible de vérifier si des mouvements comme ceux auxquels il est fait référence dans votre lettre ont été établis ici avant 1912."¹⁴

Puis le Consul Tuck de mentionner l'existence à Dornach du mouvement anthroposophique du Dr. Steiner, en priant Clymer de s'adresser directement là-bas si besoin est. Fort de cette réponse, Clymer diffuse l'information auprès de ses proches et des membres de la Fraternitas Rosae Crucis, dont il est le responsable. Il publie même une brochure intitulée *The Rosicrucians. What They Are, and What They Are Not. A Declaration, An Accusation, A Challenge.*

⁹ *The Mystic Triangle*, mars 1927, p. 30.

¹⁰ *The Mystic Triangle*, août 1927, p. 231. Il s'agit ici du 11ème épisode du récit de ce voyage en Europe. Curieusement, l'article se termine sur cette information "hôtelière", l'auteur se contentant d'annoncer la suite dans un prochain numéro. Mais aucune suite ne fut jamais donnée dans le magazine en question sur la suite de ce périple européen : peut-être Lewis estima-t-il plus opportun d'informer seulement de façon confidentielle les membres de son organisation dans une publication interne de ce qui se passa à Genève ?

¹¹ Cf. la brochure de l'AMORC, *The Light of Egypt*, 1927, p. 11. On ne saurait qu'être admiratif devant la précision de tels chiffres. Il est également question dans ce texte, concernant ce même été 1926, du "43e Congrès International de Rosicrucien en Europe et de la 61e Convention Rosicrucienne à Toulouse". Rappelons qu'après ce passage en Suisse, Lewis revint à Paris où il fut reçu le 20 septembre 1926, avec tous les honneurs, par le *Grand Collège des Rites du Grand Orient de France* (cf. Caillet in R.T. N° 101-102, pp. 78-81).

¹² Voir *Les Rose-Croix du Nouveau Monde*, pp. 173 et suiv. On se rappellera que Clymer s'associa par la suite avec le Français Constant Chevillon, Grand Maître du Rite de Memphis-Misraïm, tandis que Lewis tentait un rapprochement avec le maçon belge Jean Mallinger.

¹³ Voir le fac-similé.

¹⁴ *Ibid.*

Lewis, informé de la contre-propagande faite par Clymer contre l'AMORC, écrit le 23 août 1928 au Consul en Suisse pour lui exprimer son mécontentement du fait que sa lettre du 3 avril à Clymer soit utilisée par ce dernier à des fins de querelle partisane, et précise :

"Nous attirons votre attention sur le fait que nous n'avons jamais prétendu qu'il y a une communauté importante ou significative de rosicruciens en Suisse, mais nous avons déclaré qu'au cours de certaines années une conférence internationale compose d'un comité international de rosicruciens se tenait en Suisse, tout comme le mouvement international des francs-maçons s'est parfois réuni dans votre pays en vue de la planification de diverses activités d'intérêt international. De telles conférences ont été tenues à l'occasion dans votre ville, quelquefois à Bâle et en d'autres lieux, et l'auteur de cette lettre a assisté à une telle conférence dans votre ville au début de l'automne 1926 pendant une session de la Ligue des Nations, car plusieurs des représentants des activités rosicruciennes dans le monde, qui sont aussi des francs-maçons de haut niveau, étaient à Genève en relation avec certaines activités des sessions de la Ligue des Nations. Après chaque conférence, le comité est dissous et ne présente aucune forme ou existence officielle dans votre pays entre les diverses conférences. Et plusieurs rosicruciens isolés, vivant en Suisse, agissent comme secrétaires temporaires internationaux en vue de coopérer à la planification de conférences futures à tenir dans ce district. Il n'a jamais été affirmé rien d'autre eu égard aux activités rosicruciennes officielles dans votre pays (...) Vous savez certainement qu'à Munich se sont tenues beaucoup de ces conférences maçonniques et rosicruciennes, et vous devez être conscient du fait que dans plusieurs pays les associations officielles rosicruciennes et d'autres organisations similaires existent sous un autre nom que le terme rosicrucien (...) Je vous saurais gré de bien vouloir me faire part de vos observations sur cette lettre (...) je saisiss cette opportunité afin de vous exprimer mes remerciements pour la manière juste et appropriée dont vous avez répondu à M. Clymer, en dépit du fait que cette réponse soit utilisée d'une façon que vous ne pouviez prévoir (...)"¹⁵

Le 15 septembre 1928, le Consul, sans doute surpris par cette lettre de Lewis et la répercussion médiatique donnée à l'affaire, saisit directement du dossier son supérieur hiérachique, à savoir le Secrétaire d'Etat à Washington, et lui envoie copie de toute la correspondance. A la fin de sa lettre, il précise au Ministre des Affaires étrangères que ses services n'ont pas répondu au courrier de M. Lewis en date du 23 août, et qu'aucune réponse ne sera donnée "à moins que le Département ne demande qu'il soit procédé ainsi."¹⁶

S. Pinkney Tuck ne reçut apparemment pas d'instructions contraires, et le dossier "Clymer vs. Lewis" fut donc classé sans suite par les services du Ministère américain des Affaires étrangères, où il se trouve aujourd'hui encore dans les archives (Département d'Etat).

Cette anecdote, somme toute amusante, montre à quel point des recherches ou des querelles en matière de filiation initiatique peuvent parfois prendre une importance et une dimension que leurs auteurs n'avaient certainement pas soupçonnées au départ...

*

* * *

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Op. cit.*, fac-similé ci-joint.

REPARTNO. 595-2

OCT 1 1928
DIVISION OF FOREIGN
SERVICE ADMINISTRATION
Geneva, Switzerland, September 15, 1928.

filed 10-1-28
SUBJECT: Use of Letter from American Consulate at
Geneva as Propaganda.

THE HONORABLE

THE SECRETARY OF STATE.

WASHINGTON.

SIR:

I have the honor to forward with this despatch, copies of a letter from The Royal Fraternity Association, of "Bevery Hall", Quakertown, Pennsylvania, dated March 12, 1928, the answer to that letter from this office dated April 3, 1928, together with a copy of a letter from H. Spencer Lewis, "Imperator", Grand College of Rites, Amore Temple, Rosicrucian Park, San Jose, California. It will be noted from the second paragraph of the last letter mentioned above that the letter forwarded by this office in reply to the letter from the Royal Fraternity Association is reported as being used as propaganda, apparently against the Rosicrucian Order, and the entire correspondence to date is for that reason referred to the Department for its information and such action as may be deemed expedient. It may be added that the letter from Mr. Lewis dated August 23, 1928, has not been answered by this office and will not be answered unless the Department directs that this be done.

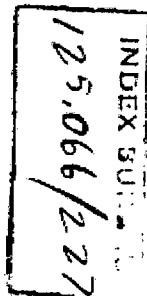
I have the honor to be, Sir,

Your obedient servant,

S. Pinkney Tuck
S. Pinkney Tuck,
American Consul.

Enclosures: Copies of 3 letters,
as above.

814.4
GGB/EJ



Enclosure No. 1 with
Despatch No. 1 dated
Sep. 15, 1928, from American
Consulate, Geneva, Switzerland.

COPY.

THE ROYAL FRATERNITY ASSOCIATION

Instituted 1903. Incorporated 1909.

"Beverly Hall",
Quakertown, Pa., U.S.A.

March 12, 1928.

Hon. S. Pinkney Tuck
Consul General,
Geneva, Switzerland.

My dear Sir:

It is essential that we should obtain reliable information relative to the Rosicrucians (The Rose Cross Order or Fraternity, and any and all organizations using the name Rosicrucian in one form of another) bodies established in Switzerland prior to 1912. Late organizations formed in America claim authority from Switzerland and in order to be able to keep the history of the Order up-to-date, full information is necessary.

Trusting that you may be able to procure this information for us (in the English language whenever possible), and to hear from you at an early date,

Sincerely yours,

The Royal Fraternity Association
Incorporated

(Sd): Dr. R. S. Clymer.

Director-General

Enclosure No. 3 with
Despatch No. 595, dated
Sep. 15, 1928, from American
Consulate, Geneva, Switzerland

COPY.

AMERICAN CONSULAR SERVICE

Geneva, Switzerland, April 3, 1928.

The Royal Fraternity Association,
"Beverly Hall",
Quakertown, Pa., U.S.A.

Gentlemen:

I have received your letter of March 12, 1928, in reply to which kindly note that the Consulate is informed through a reliable source that there exists no official organization of Rosicrucians in Switzerland.

There may be Rosicrucians as private individuals in Switzerland, but since it appears that the question is surrounded by a certain amount of secrecy, it has not been possible to ascertain whether bodies as mentioned in your letter were established here prior to 1912.

It may be pointed out, on the other hand, that at Dornach, Switzerland, is the center of the so-called "Anthroposophic" movement, of one Dr. Steiner, whose ideas I understand are somewhat akin to the Rosicrucian idea, and it is thought that you might obtain further information, if desired, by applying direct to that organization.

Assuring you of the satisfaction of this Consulate in undertaking to be of service to you and of its readiness to render you any assistance which may lie within the scope of its activities, I am, Gentlemen,

Very respectfully yours,

(Sd): S. Pinkney Tuck.

American Consul.

614.4

RW/EJ

Enclosure No. 3 with
Despatch No. 595, dated
Sep. 15, 1928, Am. Consulate,
Geneva, Switzerland.

COPY.

COLLEGIUM AD SPIRITUM SANCTUM, F.R.C.

GRAND COLLEGE OF RITES

Supreme Council
Antiquae Arcanae ORDINIS ROSAE RUBÆÆ CRUCIS
Valley of North America
AMORO TEMPLE, Rosicrucian Park, San Jose,
California.

August 23, 1928.

The Honorable S. Pinkney Tuck,
C/o American Consular Service,
Geneva, Switzerland.

Honorable Sir:

We have recently seen copies of a letter written by you on April 3rd, 1928, to the Royal Fraternity Association of Quakertown, Pennsylvania, in which you frankly and properly state that from such reliable sources as you have contacted you have not been able to find any information regarding the existence of an official organization of Rosicrucians in Switzerland. Your letter further states that there may be many Rosicrucians in Switzerland and that because of the usual European secrecy in regard to many such organizations, the Rosicrucians may be operating under different names.

You may not be aware of the fact that your letter is being republished and circulated by a Mr. Clymer of Quakertown for the purpose of attacking and tearing down a very large and legitimate, non-commercial, humanitarian movement in America, in order that he may bolster the sale of such books and publications printed by him as he claims to be legitimate Rosicrucian teachings.

I know that you are not interested in any particular quarrel that may exist between certain organizations in America, but it does seem unfortunate that a letter issued by you in a spirit of kindness and as part of your official service should become an instrument of destruction and at the same time a valuable document in the hands of a man who is greatly criticized in this country and whose books are greatly condemned because of their pernicious sex teachings and general discredit to the Rosicrucian organization.

May we call your attention to the fact that no claim has ever been made that there is a large or important body of Rosicrucians in Switzerland, but the statement has been made that in certain years an international conference composed of an international committee of Rosicrucians has met in Switzerland, just as the international body of Freemasons have met at times in your

country for the purpose of planning various activities of an international interest. Such conferences have been held occasionally in your city, sometimes in Basle and in other places, and the writer attended one such conference in your city in the early Fall of 1928 while the League of Nations was in session, because a number of the official representatives of the Rosicrucian activities throughout the world, who are also Freemasons of high standing, were in Geneva in connection with some of the activities of the League of Nations sessions. After each conference, the committee is dissolved and has no official standing or existence in your country between the various conferences. And, several individual Rosicrucians living in Switzerland act as temporary international secretaries in order to cooperate in the planning of future conferences held in that district. This is the only claim that has been made in regard to Rosicrucian official activities in your country, but Mr. Clymer quite evidently did not ask you whether you had ever heard of any international conferences of this kind being held in your country, but asked you instead whether you knew of an official body continually existing and operating in Switzerland. Your reply to his question was quite proper and in accordance with the facts, but the manner in which he is now using your letter would indicate that you stated that the claim of conferences or official sessions for a week or two in your country was false. You probably know that in Munich there have been many such official conferences of Freemasons and Rosicrucians, and you are evidently quite aware of the fact that in many countries the official bodies of the Rosicrucians and other similar organizations exist under other names than the term Rosicrucian. Realizing the limitations which surround the existence of all secret societies in Europe, and the fact that some of the oldest of them are hardly known in their own country by the populace, (by the true name of the body), there is no reason to wonder at the difficulty in tracing the exact location of any such official body. Even on this side of the ocean, in such countries as Mexico, Central America, Chile, parts of South America and in Canada, as well as here in the United States, the Rosicrucian organization has used various names. The first body of Rosicrucians to be established in America in 1894 did not publicly use the official title for over a century, and parts of our own organization in America today use various names because of the many forms of activity.

There are many eminent men in your country and in other countries in Europe associated with our organization and many of the official histories and records of the Rosicrucians show that the organization has operated under veiled names, not always for the purpose of concealing its existence, but more diplomatically to prevent the organization from becoming a popular movement.

I would appreciate having your comments on this letter of mine, that I may understand that you appreciate the points being made in this letter; and I wish to take this opportunity to express my thanks for the conservative and proper manner in which you made your reply to Mr. Clymer despite the fact that it is being used in a way in which you never expected it to be used.

Very sincerely yours,

(Sc): H. Spencer Lewis.

IMPERATOR.

HSL:MF

STANISLAS DE GUAITA

L'OCCULTISME

dans les lettres à

MAURICE BARRÈS

1888 - 1897

et dans quelques lettres intéressantes de divers au même

**Extraits colligés
par Catherine Amadou***

* Depuis le n° 29-30.

1892

12 juin, Paris. *G. réclame* « un fort volume in-8° relié en demi maroquin vert foncé, avec des fleurs de lys sur le dos et des filets sur les plats, dont le titre est : *La France Mistique, tableau des eccentricités* (sic [G. mais on trouve aussi "excentricités"] *religieuses de ce tems* (Paris, 1855, Coulon-Pineau, 8°) [par Alexandre Erdan (pseudo. d'Alexandre André Jacob)] » *emprunté par MB à Nancy quelques mois avant son mariage*, « j'en ai grand besoin aujourd'hui... »

9 novembre, Alteville. « Je répare, en t'adressant la note ci-jointe, un oubli dont je suis contristé ; car il y a plus de 3 mois que j'ai promis à ce pauvre poète qui a nom Fabre des Essarts, de t'intéresser à sa détresse et d'insister près de toi pour que tu te fasses le promoteur de ses revendications. » *Ce poète est « très malheureux et intéressant à tous points de vue ».*

La note annoncée s'ensuit : « ... poète de talent, marié et père de famille, était, en 1889, commis rédacteur au Ministère de l'Instruction publique » ; *révoqué le 12 février 1889 sous 2 prétextes. Depuis il donne des leçons pour vivre. Son adresse : 78, rue Demours, Paris.*

20 novembre, Alteville. *Sur "l'Ennemi des lois" (Paris, Perrin et C^{ie}, 1893) Texte intégral.*

« Ton livre m'a prodigieusement intéressé, mon cher Maurice, mais, il faut bien que je t'avoue, au risque de paraître verser dans le « snobisme », qu'il m'a troublé quelque peu.

Tu y glorifies une magnanimité passionnelle qui me semble confiner à l'indifférence, et une manière de spiritualisation sentimentale sous laquelle se déguise à mes yeux la rétrogression vers le pur instinct.

Les *velus* n'ont de jalousie qu'à l'instant précis du désir, et cette passion se traduit chez eux sous la forme immédiate d'une lutte pour l'actuelle satisfaction de leurs sens. Assouvis, ils ne jaloussent plus.

C'est du moins la loi générale. Ceux chez qui se font apercevoir confusément des velléités de jalousie sentimentale – rare exception à la règle ci-dessus – ceux-là évoluent déjà vers une sublimation de leur essence : ils touchent le seuil de l'hominalité.

Et vois, si nous nous en tenons au Règne hominal : quelles races ou primitives ou abâtardies s'accommodent de la communauté des femmes, que Platon n'inscrivit au programme de sa République idéale, que comme un de ces paradoxes incisifs dont sa verve est coutumière. [Socrate n'a-t-il pas fait plus, et prôné la pédérastie comme le mode le plus noble de l'amour ? Et qui veut voir là autre chose qu'un symbole paradoxal de la fécondation des âmes dans le discipulat, et de la culture des réceptivités intellectuelles ?]

Quant à la polygamie, forme très atténuée de la communauté des femmes, elle règne bien un peu partout en fait, mais aux contrées où son existence est passée en droit, on la voit coïncider avec la servitude et l'avilissement absolus du sexe féminin.

Revenons au cas de ton ami Maltère, qui cumule en amour, avec une élégance digne d'un meilleur emploi.

Je conçois toutes les faiblesses et j'excuse toutes les défaillances, mais à la condition expresse qu'on se sache faible et défaillant. Je n'aime pas qu'on fasse des dieux de ses débilités morales. Ce n'est donc pas la bifurcation sentimentale d'André que j'incrimine, puisqu'enfin, André s'avoue très misérable, et que Claire en tombe d'accord, voire surenchérit (page 249). La naïveté de son lyrisme me choque davantage, lors du sacrifice de Claire.

Mais Claire envoyant André à Marina par pitié pour cette femme, Claire ouvrant sa maison, - j'allais dire prêtant son lit - à Marina pour la consoler et la guérir : voilà ce qui me passe, et (tranchons le mot) me scandalise tout à fait.

Note bien que j'admettrais encore qu'elle se dévouât et se sacrifiât toute ; mais uniquement en vue du bonheur de celui qu'elle aime, si elle le sentait malheureux auprès d'elle. Mais qu'elle consente au partage avec Marina par tendresse d'âme pour cette dernière, je trouve cela prodigieux et contre nature. À mon avis, une femme n'aime pas, qui se dévoue de la sorte à une rivale.

Le propre de l'amour est d'être exclusif de tout partage. Ce n'est pas là une loi divine, non, c'est un fait humain...

Et je ne puis me défendre de croire qu'André trouverait moins sublime la tolérance de sa femme, si celle-ci, amoureuse d'un tiers, s'avisa de suggérer à son mari un désintéressement analogue. C'est alors, mon cher Maurice, que la tendresse possible de ton héros conspirerait avec sa vanité probable, pour imposer silence à sa logique, tant sincère et inflexible qu'il se targuât de la maintenir ! C'est là que ces deux sentiments si naturels, si creux, enracinés au cœur humain, lui prêcheraient à l'envi l'exclusivisme en matière d'amour ! Et cependant Maltère piétinerait au pied du mur. Car ce qu'il a exalté en Claire, c'est ce sentiment de solidarité universelle qui lui fait immoler son amour, pour panser le cœur meurtri d'une rivale. Or voici que Maltère se sent incapable de la réciproque (du moins je l'espère pour lui). Qu'objectera-t-il maintenant, requis du même sacrifice ? À son tour s'immolera-t-il, à cette seule fin d'appliquer le baume de sa condescendance sur la blessure d'amour dont gémit tel galvaudeux, qui a su se rendre intéressant à Madame ?

Je m'étonne que toi, cher ami, si prompt à flétrir les lois conventionnelles et la routine de mœurs surannées ; si désireux qu'on en revienne tout simplement aux impulsions " du cœur et de la nature " (page 252), tu te résignes à faire mentir le cœur humain, jusqu'à lui infliger des sentiments hostiles à ses innéités ; et à violenter la Nature en contredisant à ses normes universelles, au

nom de l'illusoire universalisation d'un sentiment de pitié que les cœurs épris n'ont jamais connu.

L'entité psychique se refuse à pareil sentiment ; l'instinct même y répugne. Quant à l'intelligence, il ne me paraît point qu'elle prescrive rien de tel à la conscience révoltée.

La conduite de Claire ne s'expliquerait que par sa seule indifférence à l'égard d'André.

Quant aux idées générales de ton livre, mon cher Maurice, je ne vois pas bien si tu restes fidèle au socialisme, ou si, transfuge, tu vas passer à l'anarchisme, son antinomie radicale, selon moi.

Que nous viens-tu parler de solidarité qui « te rend responsable de toute souffrance, par le fait qu'elle retentit en toi » (page 249) ; alors que tu pousses le tendances individualistes jusqu'à prétendre « organiser une génération... où nul moi particulier ne soit asservi au moi général » (p. 281) ?

De cette loi constante qui relie le Particulier à l'Universel, et rattache l'Individu à l'Être collectif dont il n'est qu'un sous-multiple, - ne retiendras-tu que les liens qui sont de nulle entrave à tes passions, et briseras-tu tous les autres ?

C'est ce que je ne puis croire. Que tu aies tort ou raison, je te sais d'une loyauté intellectuelle absolue, incapable de compromissions, et d'ailleurs dédaigneux de toutes étiquettes.

N'empêche que je suis curieux de te voir cingler entre les deux écueils de l'Anarchisme (subversif de toute loi) et du Socialisme (si dommageable aux individualités d'exception).

Le Socialisme, qui répugne profondément à mes instincts, s'impose dans une certaine mesure à mon esprit par la rigueur de ses déductions. Quant à l'Anarchie, elle serait sans doute l'idéal à mes yeux, si l'on pouvait supprimer en l'univers une seule petite chose, un rien du tout - le Mal.

Dans l'hypothèse d'un paradis terrestre reconquis, d'un état d'innocence restitué à l'homme, le pesant édifice des lois n'aurait plus sa raison d'être. Les hommes se groupant selon leurs affinités électives, ceux qui s'aiment se rapprochant, ceux qui ne sympathisent point s'éloignant pour rejoindre leurs pareils : toutes les créations de la spontanéité humaine, purement instinctive en son essor, s'édifieraient suivant une loi d'harmonie. Les contraires eux-mêmes, mis en valeur dans la symétrie de leur opposition mutuelle, les contraires collaboreraient au vaste monument de l'Unité ... Mais je te le répète, mon cher Ami, cette harmonie spontanée, reposant sur la gênuine synthèse des attractions et des antipathies réciproques, ne serait susceptible de l'ébaucher que sur le sol fabuleux d'Eden. Encore faudrait-il prendre soin de déraciner l'arbre fatal et de décommander la tragi-comédie dont le Serpent tient le principal rôle.

Telles sont, mon cher Ami, les quelques réflexions que m'a suggérées la lecture de ton livre, qui, je puis dire, m'a passionné : car en tant qu'œuvre d'art, je l'estime un chef-d'œuvre.

Puisse cette appréciation – très sincère – me faire pardonner les petites querelles que je t'ai cherchées sur le chef de tes théories. Tu n'aimes point les compliments ; j'ai donc insisté sur les critiques. Philosophiquement, *L'Ennemi des lois* ne m'a pas toujours satisfait ; je t'avouerai même qu'il m'a exaspéré par endroits. Littérairement, mon admiration reste entière. Tu t'affirmes un écrivain de plus en plus personnel et savoureux. Ton livre ressemble à cette jeune Sénéchale dont parle Balzac « honnêtement atornée », « décemment gorgiasée de haults parfums ».

Tu peux t'attendre à un joli succès d'effarouchement et de scandale. La chose n'est, que j'augure, ni pour te surprendre ni pour te déplaire.

Merci d'avance pour tout ce que tu tenteras en faveur de cet excellent Fabre des Essarts. Je te serai deux fois reconnaissant si tu aboutis à un résultat décisif, comme je l'espère.

Je me réjouis très fort de vous voir au Nouvel An, à Nancy où probablement je serai. En attendant, je te prie de te faire, près de Madame Barrès, l'interprète de mes respectueux hommages, et de garder pour toi ma plus affectueuse poignée de main."

[Signée :] Stanislas de Guaita

MARTINES DE PASQUALLY

LETTRES À JEAN-BAPTISTE WILLERMOZ

1767-1774

**avec une réponse de J.-B. Willermoz
et deux lettres de M^{me} de Pasqually au même**

VERSION MODERNE

ÉTABLIE PAR

ROBERT AMADOU

D'après le manuscrit de la Bibliothèque municipale de Lyon, Ms. 5471.

AVIS AU LECTEUR

L'autographe des lettres de Martines de Pasqually (1710 ? - 1774) à Jean-Baptiste Willermoz (1730 - 1824), son extravagance matérielle déroute le lecteur d'ici et d'aujourd'hui. Maint obstacle étranger au fond en interdisent l'accès, pourtant riche d'une information brute sur leur grand souverain d'épistolier, sur son Ordre dit, en bref, des élus coëns, sur une théosophie et des rites théurgiques ordonnés à la réintégration de tous les êtres.

Le recueil original - y compris les textes non autographes - est conservé à la Bibliothèque municipale de Lyon, sous la cote Ms. 5471^{*}. Mon très cher, notre grand Gerard Van Rijnberk l'a transcrit et imprimé dans son entier, excepté un résumé du destinataire et une *Invocation*[†], avec une piété sympathique et une exactitude que la fameuse jalouse des instituteurs a parfois calomniée. Cette composition typographique épargne le déchiffrage, elle ne lève pas l'obstacle d'une écriture le plus souvent phonétique, peu et mal ponctuée.

Il a donc paru utile d'offrir au cherchant un texte à jamais difficile sans doute, qui cessât, Dieu voulant, d'être rébarbatif, voire repoussant.

À cet effet, la suite intégrale des mots reconstitués[‡] a été transcrise ; ils ont été répartis en phrases munies d'une ponctuation appropriée. Les noms propres ont été rectifiés, sauf celui de "Martines etc.". Martines écrit toujours "réaux" ; nous aussi dans la circonstance. Pour résultat, une version moderne du manuscrit[§] en un français toujours cahoteux mais désormais courant, on l'espère.

D'avance, l'éditeur assure de sa gratitude et de son attention, le lecteur vigilant qui voudrait bien lui proposer tel ou tel amendement à la lecture retenue.

Pour faciliter les références au corps si foisonnant, les paragraphes maintenus ou introduits portent, au début, un chiffre en exposant.

La voie ainsi ouverte à une lecture intelligente, recommandons enfin les aveux sans fard et les subtiles leçons en miettes d'un mystagogue non moins vérace que sincère, d'un "thaumaturge au XVIII^e siècle" disait tout uniment Van Rijnberk : il n'a point passé de mode.

R. A.



^{*} Voir notre description du manuscrit. Une fois encore, l'aide de M. Pierre Guinard, conservateur en chef de la salle du Livre ancien, à la BML, nous était nécessaire ; une fois encore, nous en avons très largement bénéficié, accroissant ainsi, une fois encore notre dette de gratitude envers le dépôt et son garde.

[†] *Martines de Pasqually..., 1935, 1938, 2 vols. Rééd. seule autorisée, Hildesheim (RFA), G. Olms, 1982.*

[‡] Précisons : la plupart des abréviations utilisées par l'auteur ont été développées, des mots de l'auteur ont été abrégés selon l'usage ; nos abréviations et d'autres abréviations de l'auteur s'entendent d'elles-mêmes, sauf peut-être les suivantes : F. = frère ; L. (n.) a. s. = Lettre (non) autographe signée ; M. = maître ; P. = puissant ; R. = respectable ; T. = très.

[§] Les annotations de J.-B. Willermoz ont été regroupées à la fin de chaque lettre concernée.

**Lettres de Dom Martines de Pasqually de La Tour,
de Bordeaux**

Reçues de 1767 en 1772 & 1774

Il est mort le mardi 20 septembre 1774 au Port-au-Prince en Amérique.

Il a nommé le P. M. Caignet de Lester son successeur.

Il était parti de Bordeaux, embarqué le 5 mai 1772*.

I
19 juin 1767

Au Nom du Grand Architecte de l'Univers.

Amen + Amen + Amen +.

Joie, paix et prospérité.

Du grand orient des orients des Chevaliers maçons élus coëns de l'univers, l'an maçonnique 333 3579 4 6 601 ; de la renaissance des vertus 2448 ; du monde 45 ; de l'ère hébraïque 5727 ; du Christ 1767 ; du dernier au premier quartier de la cinquième à la sixième lune de la susdite année ; le 19 juin.

Au grand orient de Lyon.

* Le manuscrit est décrit d'autre part, mais un détail matériel doit nous arrêter ici. Le présent titre est, en effet, inscrit, au verso remployé d'un feuillet dont le recto porte l'adresse de "A Monsieur / Monsieur Sellonf / Rue Buisson / A Lyon". L'écriture n'est ni de Willermoz ni de Martines ; le sceau a été arraché ; pas de cachet postal.

À notre très respectable et très haut maître, notre inspecteur général, chevalier, conducteur et commandeur en chef des colonnes d'Orient et d'Occident de nos ordres sublimes, salut.

Très Respectable Maître, soyez bénis à jamais *

+

O

+

Amen.

¹ Les conventions publiques et secrètes que j'ai prises avec mon Tribunal souverain m'obligent à vous écrire et à vous faire part, en qualité de membre, de toutes les circonstances qui se sont présentées à moi dans les différentes villes où j'ai passé, en suivant ma route de Paris à La Rochelle et de là à Bordeaux. Je ne vous donnerai aucun détail circonstancié, mais une esquisse en gros, crainte de vous ennuyer par la multitude des récits et² des politesses que j'ai reçues de la part de plusieurs maçons de bonne foi des différentes loges clandestines de toutes les provinces aux environs de Paris, depuis Amboise, Blois, Tours, Poitiers, La Rochelle, Rochefort, Saintes, Blaye et Bordeaux.

² La conversation que j'ai eue avec tous ces messieurs n'a roulé que sur la surprise des prétendues constitutions qu'ils avaient obtenues et suivies depuis plusieurs années, sans avoir pu découvrir le but des prétendus constitutants ni même les connaître personnellement et particulièrement. Ils me dirent, de plus, qu'ils les soupçonnaient dans leurs qualités civiles et morales, suivant les rapports de plusieurs de leurs frères et, par conséquent, ils avaient été obligés de rompre toute correspondance avec cette prétendue Loge de Clermont et qu'ils louaient le ciel de ce que la police de Paris avait arrêté le cours abusif des démarches de ces prétendus chefs soi-disant de la Grande Loge de France, en s'arrogant et profanant l'auguste titre de franc-maçon, ainsi que quelques-unes des cérémonies qu'ils avaient usurpées ; qu'ils ne savaient eux-mêmes ce qu'ils faisaient et ce qu'ils disaient et ne pouvaient interpréter ce qu'ils voulaient donner à entendre à ceux qu'ils constituaient. Je ne répondis rien à ces questions, sinon que chaque homme était libre d'agir comme il l'entendait.

³ Ensuite ils me donnèrent à souper et me demandèrent s'ils ne pouvaient point parvenir à notre Tribunal, sous quelles qualité et condition que ce fût, qu'ils se soumettraient à toutes nos lois et statuts, règlements généraux et particuliers, qu'ils les connaissaient de réputation, qu'ils les trouvaient bons, sages et bien réfléchis, qu'ils se feraient un devoir et une gloire de les suivre scrupuleusement afin de mettre l'Ordre respectable en vigueur et qu'ils pensaient

* Ce mot ouvre la p. 2 de la lettre ; en regard la p. 3. En haut de la jointure l'un des sceaux de l'ordre (reproduit dans *Angéliques, images du culte théurgique*, Guérigny, CIREM, 2001, n°38c).

à cet égard qu'une réforme générale était absolument nécessaire, ainsi que le choix des sujets, pour éviter que la vraie maçonnerie ne fût profanée comme l'apocryphe.

⁴ Ils me demandèrent aussi si je voulais les faire mettre sous la protection du Tribunal souverain des élus coëns de Paris et si je voulais leur faire obtenir des constitutions, soit de lui, soit de moi, ajoutant qu'il était de toute nécessité d'avoir un chef et un point de ralliement. Je répondis aux uns qu'ils attendissent mon retour à Paris que je leur donnerais des renseignements convenables pour se procurer ce qu'ils désiraient ardemment, et j'acceptai les requêtes des autres, dont je connaissais le zèle et la constance en faveur de l'Ordre. Je signai leurs requêtes dans leurs loges où ils étaient assemblé selon leurs usages et les renvoyai au Tribunal souverain pour qu'il y fût fait droit selon nos lois et statuts.

⁵ J'ai, en conséquence, récompensé les travaux du frère Basset, en lui conférant le grade de m.: élu au cinquième réceptacle, et à trois autres frères de la même loge celui de petit élu à un seul réceptacle, pour leur donner la facilité de se présenter au Tribunal souverain pour lui demander des constitutions, ayant laissé à mon Tribunal souverain le pouvoir de donner toute sorte de constitutions, ne voulant point absolument rien faire à ce sujet, ainsi que je lui ai promis et promets lui tenir avec juste raison, ayant presque toujours été la dupe de mon bon cœur et de ma trop grande facilité, comme vous pouvez avoir ouï dire à nombre d'honnêtes personnes lorsque vous étiez à Paris et comme vous l'avez pu juger par vous-mêmes.

⁶ Le M.: Basset, vénérable de la loge soi-disant de l'Union parfaite de La Rochelle, est parti en conséquence, lundi dernier, pour se rendre à Paris avec quatre de ses frères, pour aller présenter sa requête au Tribunal souverain, afin d'obtenir une permission ou bref de constitution simple jusqu'à nouvel ordre, pour pouvoir bien connaître les sujets qui composent sa loge, nous assurer de leurs vies et mœurs dans l'Ordre et de leur discrétion. Ils ne travailleront dans l'Ordre que symboliquement jusqu'à mon retour à Paris, craignant que nos grandes réceptions ne soient trop exposées, ainsi qu'il me le paraît par le désir ardent et même outré que j'ai vu aux maçons qui m'ont parlé en route.

⁷ Je puis en dire autant de ceux que j'ai vus à Bordeaux. J'entends parler de ceux dont je n'ai pas lieu de me plaindre et qui n'ont jamais rien dit contre moi.

⁸ Ceux qui ont quelques reproches à se faire nient autant qu'ils peuvent leur faute en rejetant tous les mauvais propos et les écrits injurieux, dits ou envoyés contre moi, sur des têtes brûlées. Bien persuadé que des personnes sensées qui seraient à même de lire ces prétendus écrits s'apercevraient bien aisément de leur fausseté, comme il est arrivé, je réponds à ces beaux discours :

"À vaincre sans péril on triomphe sans gloire", et, suivant la maxime de mes prédecesseurs, je [ne] fais consister ma victoire que dans le pardon des coupables, ce que j'ai fait et ferai toujours en pareil cas.

⁹ Voilà, T.R.M., l'histoire de mon voyage et de ma résidence à Bordeaux. Tâchez de vous tenir sur vos gardes : toutes les prétendues loges de toutes les provinces semblent avoir une ambition démesurée de se mettre sous nos étendards ; ils (!) n'y seront toutefois qu'à de bonnes enseignes.

¹⁰ Je vous recommande d'être très lent dans vos travaux maçonniques, pour éviter les surprises dont de fausses apparences seraient susceptibles. Mon expérience doit vous servir de leçon.

¹¹ Assurez, je vous prie, tous vos émules de mon sincère attachement. Je n'ignore point les peines que vous vous êtes données pour mon avantage particulier et celui de l'Ordre.

¹² Ménagez votre pouvoir et autorité, Cher Maître, n'admettez, autant que vous le pourrez, à la connaissance de nos mystères que ceux dont vous connaîtrez le vrai zèle, comme l'exigent nos statuts généraux : c'est le seul moyen de mettre à l'abri les sciences sublimes qui sont renfermées dans notre Ordre caché sous le voile de la maçonnerie.

¹³ Ne vous imaginez point que je soupçonne votre exactitude ni votre sévère discréction, je ne fais que vous recommander ce à quoi j'exhorté tous les jours mes fidèles enfants spirituels, que je nomme dans mon cœur amis chérirs et que j'appelle en public du tendre nom de frères.

¹⁴ Vous êtes cet enfant chéri et aimé de celui qui vous aime et aimera jusqu'à la fin de ses jours ; c'est de quoi vous devez être convaincu comme de me croire, de la vie à la mort,

Votre très affectionné et fidèle

[Signé :]

frère et maître Don Martines de Pasqually, grand souverain *

*
*
*

Du grand orient des orients des Chevaliers élus de l'univers de Bordeaux.

¹⁵ Faites-moi part, aussitôt que vous le pourrez, de vos démarches concernant vos entreprises au sujet du bien général de notre Ordre. J'attends

vos réponse avec impatience. Adressez-la, je vous prie, à M. Timbaudy, lieutenant du Guet à cheval, hors la porte Sainte-Eulalie, pour remettre à Monsieur Dom Martines de Pasqualis, écuyer, à Bordeaux. C'est le vrai moyen que votre réponse me soit aussitôt remise.

Du grand orient des orients de Bordeaux au grand orient de Lyon*.

L.n.a.s.

[JBW : J Dom Martines, de Bordeaux, du 19 juin 1767. Détails de son voyage de Paris à Bordeaux.]

II

19 septembre 1767

Au Nom du Grand Architecte de l'Univers.

Amen, amen, amen, amen.

Joie, Paix, Salut.

À notre très respectable et très haut maître, inspecteur général de nos Ordres, siégeant au grand orient des orients de Lyon.

Du grand orient des orients, Bordeaux, l'an maçonnique 333 ; de la renaissance des vertus 2448 ; de l'ère hébraïque 5427 ; du monde 45 ; du Christ, style vulgaire 1767 ; du dernier au premier quartier de la huitième et neuvième lune ; septembre, le 19.

Très Respectable Maître,

¹ Je suis bien fâché de n'avoir pas pu répondre plus tôt aux demandes que vous me faites dans votre dernière lettre. Ne m'en sachez point mauvais gré, ni n'attribuez point ce retard à quelque acte de paresse de ma part, mais bien à une maladie assez considérable qui m'a tenu près d'un mois et demi hors d'état de pouvoir supporter ma tête sur mes épaules, à cause d'une fluxion affreuse que j'avais au coin de l'oreille droite. J'avais de plus une grippe considérable. Le tout me tomba sur la poitrine. Joignez à tous ces maux un point de côté et une bonne fièvre.

* Cette dernière adresse ajoutée de la main de Martines.

² Je vous demande si d'un seul de tous ces maux il n'y en avait pas assez pour me faire repentir de quelque faute que j'aurais pu commettre contre le Grand Maître, supposé que je ne m'en fusse point aperçu. Nous sommes tous hommes et en cette qualité nul de nous juste devant lui. Rappelons-nous qu'il ne nous a point mis sur cette surface pour lui, mais bien pour nous-mêmes. Il dépend de nous d'être à lui, comme il est en notre pouvoir de rester à nous seuls.

³ Vous êtes assez éclairé pour que je ne vous ennuye point en détail de ce que je vous dis. Dieu m'a puni en me frappant de la sorte, mais son juste châtiment doit rassurer le même homme sur son doute : il ne fut jamais semblable à la bête, en ce que la bête reste impunie et l'homme l'est de l'Eternel lorsqu'il a manqué ; et la punition que l'homme reçoit, le moment qu'il a péché, lui assure la bonté de cet Être parfait : ne voulant point le perdre entièrement, il l'afflige et lui fait voir par là qu'il ne l'a point soustrait de sa miséricorde et de sa grâce. J'ose me flatter témérairement d'avoir eu le bonheur d'être trouvé digne de cette miséricorde, toutefois, pour veiller plus exactement sur moi-même.

⁴ Quant à l'établissement que vous vous proposez de faire dans votre orient pour l'avantage de l'Ordre, veillez de bien près sur toutes vos entreprises. Vous savez aussi bien que moi des précautions qu'il faut user à ce sujet. Ne perdez jamais de vue vos obligations spirituelles. Vous marcherez par ce moyen à l'abri de tout reproche, et surtout à celui que vous vous feriez à vous-même.

⁵ L'homme est ambitieux, curieux et insatiable ; son imagination succède à sa pensée ; sa mollesse et son dégoût détruit dans un instant l'action de ses projets, ce qui le rend inquiet, méchant et mauvais contre ceux qui ont voulu l'élever, n'admettant autre succès que par celui qui le dirige dans ses opérations, mettant en lui une confiance incomparable, le prenant même pour un dieu dans leur désir avide ; et veulent même ignorer que ce n'est qu'un homme comme eux.

⁶ Quant à moi, je suis homme et je ne crois point avoir vers moi plus qu'un autre homme. J'ai toujours dit que tout homme avait devant lui tous les matériaux convenables pour faire tout ce que j'ai pu faire dans ma petite partie. L'homme n'a qu'à vouloir : il aura puissance et pouvoir. Tâchons donc, Mon Cher Maître, de mériter et nous recevrons.

⁷ Notre Ordre est fondé sur trois, six et neuf bons préceptes. Les trois premiers sont ceux de Dieu ; les autres trois ceux de ses commandements ; et les trois derniers ceux que nous professons dans la religion chrétienne. Voilà les chefs capitaux qui gouvernent l'univers.

⁸ Je viens, à mon arrivée à Bordeaux, de recevoir une lettre du Tribunal souverain qui m'apprend la mort de madame la comtesse de Lusignan, femme au T.R. et T.P.M. de Lusignan ; ce qui retardera pour quelques jours les opérations dudit Tribunal souverain. Mais ensuite tout cela reprendra vigueur.

⁹ Le refus que le Tribunal souverain a fait d'accorder des certificats à tous ceux qui compossaient mon ancien temple, pour se procurer de lui des constitutions, a fait qu'ils se sont jetés dans deux ou trois et même quatre loges, lesquelles travaillent à mon ancien usage, ayant totalement abandonné la prétendue Loge de Paris soi-disant de Clermont et ne voulant vivre sans autre dépendance que la leur.

¹⁰ À peine leur projet exécuté, ils en sont déjà las. Toute troupe sans son chef est bientôt mise à bas, les lois font les préjugés et les préjugés ne font point les lois. Ainsi Dieu dit au premier homme : "Je t'ai créé avec ma loi. Le préjugé de ma loi est la crainte d'y manquer, elle est immuable de même que ma parole."

¹¹ Ainsi, T.R.M., notre Ordre menant l'homme par ses lois à cette sublime félicité, tâchons de ne point nous écarter du sentier qu'elles nous tracent.

¹² Un jour, votre temps viendra que vous serez convaincu par vous-même de la bonté de la Chose que vous avez embrassée, et vous ferez différence du faux avec le vrai, s'il plaît à l'Éternel vous trouver digne de ses dons.

¹³ Je ne compte pas pouvoir me rendre à Paris auprès de mon Tribunal souverain, comme ils me l'ont fait promettre pour le courant de ce mois, soit par mon peu de santé, de même que par mes affaires particulières et celles de la maison de la demoiselle que j'ai épousée, il y a environ quinze jours dans ce pays ici, qui est la nièce de l'ancien major du régiment de Foix.

¹⁴ Tâchez de voir les RR. PP. FF. de Bourg-en-Bresse, vos voisins, que le Tribunal souverain me dit avoir constitués ; derechef ils sont vos voisins.

¹⁵ Le R.P. réaux ✠ maître Du Guers est de retour à Paris depuis un mois et demi. Il m'a écrit ici.

¹⁶ Adressez-vous au Tribunal souverain pour avoir les grades par écrit ; ils les ont tous, excepté le commandeur d'Orient que je lui ferai tenir sous peu ou d'abord après nos vendanges.

¹⁷ L'intitulé pour adresser une lettre ou un paquet au Tribunal souverain en corps : il faut mettre au commencement de la première page ainsi qu'il suit : *Au Nom du Grand Architecte de l'Univers. Amen.*

¹⁸ Ensuite : *Joie, Paix, Salut. Du grand orient des orients de Lyon, l'an maçonnique 333, 3579, 601 ; de la renaissance des vertus 2448 ; de l'ère hébraïque 5727 ; du monde 45 ; du Christ, style vulgaire 1767 ; du dernier et premier quartier de la lune* (lorsque l'on est sur la fin de la lune, à son dernier quartier ; et lorsque le premier quartier est commencé on met : *du premier et second quartier*) ; du nombre des lunes qui sont passées aux mois antécédents ; (étant au dernier quartier de cette lune, je dis : *du dernier et premier quartier du neuvième mois, septembre* ; quand on est bien au fait on ne met point le mois).

¹⁹ Ensuite on met les titres du Tribunal souverain comme il suit : *Au grand orient des orients du Tribunal souverain des Chevaliers maçons élus coëns de l'univers, élevé à la gloire de l'Éternel, dans la région septentrionale, sous les très hautes et très puissantes constitutions de nos très respectables, très hauts et très puissants grands souverains ; siégeant actuellement au grand orient des orients, Paris.*

²⁰ Ensuite on met à deux lignes de distance : *Très Haut, Très Respectable et Très Puissant Grand Tribunal souverain.*

²¹ Ensuite vous mettez ce que vous avez à lui dire, à quatre doigts de distance. Sur la fin, vous le saluez *par tous les nombres mystérieux de nous seuls connus, priant l'Éternel qu'il tienne le Tribunal souverain à sa sainte garde, de même que tous les chefs en particulier qui le composent, pour un temps immémorial. Amen, amen, amen.*

²² Vous signez votre nom ordinaire et toutes vos qualités maçonniques ou le grade que vous avez le plus élevé.

²³ Si vous écrivez à un réaux ✠ en particulier, vous mettrez : *Au Nom du Grand Architecte de l'Univers. Amen. Joie, Paix, Salut.* Ensuite vous mettez : *Du grand orient de Lyon* (seulement, attendu que vous n'écrivez point en corps) ; *l'an maçonnique 333 357 579 601 ; de la renaissance des vertus 2448.* Vous suivrez comme il est dit de l'autre part. Après, vous mettez : *Très Haut, Très respectable et Très Puissant Maître.* Après, vous dites ce que vous voulez dire.

²⁴ Voilà, Respectable Maître, ce que vous me demandez. Je n'ai rien de nouveau dans mon orient qui soit digne du vôtre, sinon qu'il faudrait que j'eusse cent mains pour répondre à tous les courriers que je reçois des quatre parties des hommes.

²⁵ Assurez de mon tendre attachement tous vos émules, nos chéris frères.

²⁶ L'on m'a fait part de la réception du cher frère de Pernon, à qui je souhaite toutes sortes de succès et de bénédictions dans toutes ses entreprises quelconques, ainsi qu'à vous que je prie le Grand Architecte de l'Univers qu'il vous ait à sa sainte garde pour une éternité.

²⁷ Assurez le plus que vous pourrez votre Grande Mère Loge de France de Lyon ; elle sera la plus fleurissante du Royaume, du nombre de quatre.

Adieu, Très Respectable et Très Haut Maître. Aimez celui qui vous chéris et qui vous salue par tous les nombres mystérieux de nous seuls connus.

[Signé :]

Don Martines de Pasqually, grand souverain * *
* *

L.a.s.

[JBW :] Dom Martines de Pasqualis, de Bordeaux, du 19 septembre 1767. Répondu de Paris,

le 20 avril 1768. Il est remarié depuis 15 jours. Mort de la comtesse de Lusignan.

Répondu de Paris, le 20 avril 1768. À lui écrit le 21 mai 1768 de Paris.

Dom Martines Pasqualis, de Bordeaux, 19 septembre 1767.

III
20 juin 1768

Au Nom du Grand Architecte de l'Univers.

*
* Amen *
*

amen, amen, amen.

Joie, Paix, Salut et Bénédiction soient donnés à celui qui m'entend ! Amen.

Du grand orient des orients universels Bordeaux*.

Au grand orient des orients de Lyon.

* Ici griffe de Martines, publiée dans *Angéliques*, 2001, n° 26.

L'an maçonnique 333 357 579 601 ; de la renaissance des vertus 2448 ; de l'ère hébraïque 5728 ; du monde 45 ; du Christ 1768 ; du premier et dernier quartier de la lune et septième lune de la susdite année ; ce 20 juin.

Salut

à notre Très haut, Très Respectable et Très Puissant Maître de Willermoz, inspecteur général né de l'Ordre universel des chevaliers maçons élus coëns de l'univers, juge souverain des sept puissants tribunaux de justice des basses et hautes classes de nos Ordres, commandeur et conducteur en chef des colonnes d'Orient et d'Occident de notre Grande Mère, Mère Loge de France, [temple] suffragant et loges particulières qui seront élevées par lui à la gloire de l'Éternel, sous les très puissantes constitutions de nos sept T.R. et T.P. chefs de l'Ordre entier, sur son grand orient de Lyon et sur tout son département oriental.

Très Haut, Très respectable et Très Puissant Maître,

¹ Quelque satisfaction que j'aie eu d'apprendre par vous et par le T.P.M. substitut universel la bonne acquisition que l'Ordre faisait en vous, de même qu'envers les TT. RR. MM. de Pernon et Sellonf de votre orient, je ne suis pas moins encore avec le cœur navré des horribles irrégularités qui se sont tenues pendant le cours de ces différentes réceptions par le T.P.M. Du Guers, R *.

² J'ignore le motif qui l'a fait agir de la sorte. J'ai bien cherché dans mon peu de connaissance, de même que dans mes calculs : tout ce que j'ai pu trouver, c'est un intérêt particulier, un esprit d'entêtement et de vengeance que le maître Du Guers porte contre T.T.(!)P.M. substitut universel.

³ Il y aurait, de plus, que le maître Du Guers aurait beaucoup d'amour propre sur le peu de connaissance que je lui aurais pu enseigner lorsqu'il était avec moi à Paris. J'ai vu clairement qu'il disait partout qu'il était aussi savant que celui qui l'avait enseigné. C'est bien ce que je lui souhaite de toute mon âme.

⁴ Cependant, à mon âge, je me contente de taire mon ignorance et de garder secrètement le peu que l'on m'a charitalement transmis, de crainte qu'il ne me soit enlevé et biffé du registre des sciences que Dieu donne aux hommes de désir et qui sont dignes de recevoir de pareilles grâces.

⁵ Je ne vous cacherai point, T.P.M., que je considère le maître Du Guers dans sa dernière conduite comme un homme qui est dans la plus forte maladie que l'on peut voir. Les tristes convulsions que sa maladie lui donne le mettent en même d'être sujet de privations, par la réintégration des parties des sciences animales et spirituelles, terrestres et célestes, qui sont en même de se séparer de lui et en même d'être réintégrées au premier chai dont elles sont sorties, si ne revient promptement de son égarement scandaleux qui va le précipiter dans les premiers abîmes matériels d'où je l'ai sorti*.

⁶ Voici les noms des frères anciens que j'avais dans mon temple particulier, depuis 1761, qui se sont tous réunis à moi pour être continués dans les sciences de notre Ordre. La plupart sont mes voisins de campagne. Je les mettrai membres du Tribunal souverain pour juger et opiner sur les affaires qui pourront survenir pour ou contre le bien de l'Ordre, d'ici, avant, en envoyant leur opinion à Paris, écrite au bas des requêtes que le T.P. secrétaire nous fera passer ici.

Messieurs Daubenton, commissaire général ordonnateur de la Marine [, et son frère, capitaine de haut bord].....	2
M. le comte de Maillal d'Abzac, chevalier de Saint-Louis.....	1
M. de Case, gentilhomme.....	1
M. de Bobie, commissaire de la Marine, gentilhomme.....	1
M. de Julle Tafar, ancien major des Grenadiers royaux, chevalier de Saint-Louis.....	1
M. le marquis de Lescourt, capitaine du régiment du Roi.....	1

⁷ Je vous fais part, T.P.M., que le fils que Dieu m'a donné a été reçu grand maître coën, le dimanche dernier, après son baptême, à la septième heure du dernier horizon solaire, conformément à nos lois, assisté par quatre de mes anciens coëns simples, nommés ci-dessus. J'ai oublié d'en faire part à maître substitut universel dans la dernière lettre que je lui ai écrite. Je le préviendrai alors que je lui écrirai sous peu.

⁸ Je ne vous laisserai point ignorer, T.P.M., que charitalement je ferai tous mes efforts pour qu'il [Du Guers] ne tombe dans un pareil malheureux événement, fâcheux pour lui, qui ne resterait pas moins que de lui faire un tort très considérable dans tous sens.

⁹ Il est encore mon enfant, il est votre frère, tâchez en votre particulier de le ramener de son assoupissement aveugle, que je crois être altéré d'un peu

* Ce passage relatif à Du Guers est interrompu par les deux §§ suivants (6-7) ; il reprend avec le § 8.

d'orgueil, ce qui serait très préjudiciable pour l'Ordre et désagréable pour ses frères.

¹⁰ Il est toujours triste pour un père charnel lorsqu'il faut qu'il serve contre son fils, et combien ne l'est-il pas celui qu'il faut qu'il serve contre son fils spirituel ? Quelle douleur pour ce père lorsqu'il faut qu'il en vienne à cette dure extrémité ! Il n'est aucun sang de ce père qui coule dans ses veines qu'il ne soit en même de répandre pour racheter ce fils spirituel d'entre les mains de l'esprit malin qui a su artistement [le] séduire pour le faire devenir par la suite sa proie irrévocable de sa puissance.

¹¹ Hâtons-nous de porter secours à cet homme que l'on a fait sortir des cercles de la vertu et sagesse pour le rendre une seconde fois enfant des hommes matériels ; recommandons-le par nos prières opérantes à l'Éternel, notre T.P.M., M., M., M. (*sic*) pour qu'il daigne le prendre en pitié, afin qu'il puisse par là, ce malheureux homme, se soustraire d'un fléau que le Tout-Puissant se propose de lui faire sentir par l'équitable justice que son premier chef est forcé d'user envers des enfants qui forment de pareils délits. Le maître Du Guers ne doit point, sous quel prétexte que ce soit, se soustraire d'aucun de ses engagements inviolables, qu'il a contractés au Grand Architecte de l'Univers, sur nos autels, en face de tous ses frères.

¹² Il a été témoin de l'horrible exemple que nous avons été forcés de faire à trois réaux * ; il a vu clairement leur malheureuse situation passée et il la voit encore présente. Que ne feraient-ils pas, ces hommes, pour n'être point tombés dans un pareil malheur ! Ils ont toute leur vie à se reprocher, nous avons manqué essentiellement à Dieu par nos prévarications atroces et abominables, par notre inconséquence [nous] avons glissé le poison de la discorde et de la dissension parmi les vrais hommes qui étaient nos amis et sommes devenus ses ennemis.

¹³ Nous avons encore, par notre cupidité avide et matérielle, surpris la bonne foi de celui que le Grand Architecte de l'Univers nous avait procuré pour être notre régénérateur et notre unique ressource, pour nous faire retrouver ce que notre supercherie nous a fait perdre. En cela nous sommes punis avec raison et diront ceux qui considéreront leur punition : "Seigneur, tu es juste et grand, à qui rien n'échappe, puisque nul crime commis par ton homme ne reste par toi impuni dans ce bas monde."

¹⁴ Voilà presque le moment où le P.M. Du Guers touche à ce que je vous dis ici, T.P.M. C'est un grand mal qui causerait par la suite de grands maux et, pour les éviter, employons donc un grand et prompt remède.

¹⁵ Le maître Du Guers vous a un peu tyrannisé lorsque vous étiez à Paris, touchant vos grades d'instruction pour votre établissement de Grande Mère Loge de France, sur votre grand orient de Lyon. À quoi je consens qu'elle soit sous votre bonne conduite et sage direction. J'instruirai le T.R.P. substitut universel de mon intention à ce sujet, qui vous en fera part.

¹⁶ Ayez soin de vérifier les grades qu'il vous a remis pour faire vos réceptions sur votre orient et, s'il ne sont point conformes aux originaux que j'ai donnés à P.M. substitut, renvoyez-les au substitut, pour qu'il vous les remette conformément aux originaux. Je ne veux dans aucun grade de réception ni composite ni apocryphe.

¹⁷ Il faut éviter par là que la confiance et la bonne foi de l'homme de désir soient davantage trompées en ce qu'il l'a été par une troupe d'escrocs, soi-disant chefs de la Loge de Clermont. Vous devez en cela en juger par le terrible événement que ces hommes nous ont retracé par leur conduite pitoyable et leurs mauvaises vies et mœurs, tant dans le moral que dans le civil.

¹⁸ Je vous fais part, T.P.M., que je n'adopterai point aucun écrit qui sera donné, soit de la part du Tribunal souverain de France, soit d'un de mes réaux *, à quelque Grande Mère et Mère Loge de France, temple suffragant et simple loge, sous prétexte d'instruction, tant pour cérémonies de réception des différents grades des différentes classes de l'Ordre, qu'il ne soit donné en règle par mon substitut universel, signé de lui et de son inspecteur général, son secrétaire général ou par le secrétaire du secret, et qu'il ne soit signé par ma griffe.

¹⁹ Tout ce qui ne sera point signé par elle sera regardé par mon Tribunal secret, clandestin et réfuté par moi comme faux et privé par là de mes instructions analogues à l'Ordre des légitimes maçons élus coëns. En conséquence, je vais faire partir ma griffe, qui sera posée au bas de chaque feuille d'écrit qui sera donné, soit par moi ou par mon Tribunal souverain, à mon substitut universel, pour en faire usage conformément qu'il lui sera ordonné.

²⁰ Je lui ai écrit en conséquence de ce que vous m'aviez mandé touchant les frais de l'admission et l'ai blâmé à ce sujet.

²¹ Je crois cependant avoir remédié sur les griefs dont il se plaint, touchant les désagréments qu'il peut avoir reçus de ses frères. Je lui donne tout pouvoir d'agir conformément [à] l'autorité et la puissance que je lui ai données pour régir conformément à nos lois ; cependant, toujours charitablement, humainement et avec prudence pour que les sujets qu'il aurait pu mettre sous la discipline de nos lois ne puissent avoir recours au grand souverain de l'Ordre. Ce qu'il exclura de l'Ordre sera bien exclu, ce qu'il absoudra sera bien absous ; de même que ce qu'il

admettra et réfutera. En cela je m'explique assez avec lui par la dernière lettre que je viens de lui écrire, le 12 du courant.

²² Je vous prierai, T.P.M., de ne point attribuer le retard de ma réponse à votre dernière lettre écrite de Paris, touchant la maladie de mademoiselle votre sœur, que j'ai vue fort malade, à ma négligence ou oubli. Point du tout, il faut l'attribuer à trop de travail, qui m'a un peu indisposé personnellement, et ensuite à l'accouchement de madame qui vient de me donner un successeur (que Dieu le comble de ses plus précieuses bénédictions! Amen.)

²³ Vous me demandez ce qui l'environnait [M^{me} Provensal] ou ce qui la couvrait, lorsque je l'ai vue. Je vous dirai à cela qu'elle était couchée sur le côté droit, à moitié levée sur ladite partie, couverte d'une espèce de voile à façon de manteau ou casaquin, d'une couleur cendrine ; c'est pour le plus souvent que nous voyons sympathiquement nos malades couverts de cette couleur ou en blanc.

²⁴ J'ai cru aussi la voir très succinctement dans une opération que j'ai faite pour tâcher de donner du secours à ma femme pendant les suites de ses couches, dont Dieu a bien voulu, par sa pure miséricorde, rendre mes soins inutiles à cet égard, les ayant prévenus lui-même pour son bien-être, ainsi qu'elle est, + Amen +

+

²⁵ La dernière fois que je la vis, elle était entourée d'une espèce d'espagnolette blanchâtre, un petit manteau brun, mais tout cela ne fait rien à son mal.

²⁶ Voici son mal (que ce que je vous dirai ne vous fasse point de la peine) : sa maladie est un épanchement de liquide *spermatoire* qui se réintègre, après son expulsion insensible, dans le lit de conception et de là se subdivise dans tous les rameaux ou pattes d'oeie matriculaires ; ce qui donne de grandes douleurs, et même insupportables, à la personne qu'elle affectait, soit par la grande tension qui se fait dans toutes les membranes et rameaux qui la contiennent à son équilibre ; elle doit être même descendue partout vers son orifice et c'est pour lors que cette matrice où mademoiselle votre sœur fait quelque mouvement un peu fort, elle doit sentir des douleurs fort vives, comme si quelque chose déchire ses reins, le long des cuisses et le sommet des genoux.

²⁷ En un mot, mon T.P.M., je n'ai rien plus à vous dire dans le détail de cette maladie, sinon que la matrice aux parties intestines d'une femme est et fait les mêmes faits que font les poumons à la poitrine. Si les poumons sont enflammés, les parties cartilagineuses de la poitrine souffrent ; de même, les

parois de la matrice pâtissent par le défaut d'humectation qui cause une inflammation tant à elle qu'à ce qui l'environne.

²⁸ Pour cet effet, suivant le précepte divin : "Aide-toi, je t'aiderai", il faut porter le remède au mal. Vous prendrez les quatre laits que nous appelons les quatre saisons, qui sont lait de *vache*, lait de *chèvre*, lait d'*ânesse* et lait de *brebis*, environ un demi-gobelet de chaque, dans lequel vous y ferez dissoudre un quart d'once de blanc de baleine pur. Vous mettrez le tout dans une bouteille de verre blanc et non d'autre ; vous ferez bien chauffer le tout pendant un bon quart d'heure dans le bain-marie qui sera dans un pot neuf d'eau de fontaine. Vous y attacherez ladite bouteille, où sera le blanc de baleine et les différents laits, de sorte que la bouteille ne touche de pas une façon le pot et qu'elle soit bien suspendue en l'air. Dans l'eau on met le tout froid ; on laisse la bouteille débouchée et lorsque l'eau est bien chaude, le temps susdit, vous retirez le tout hors du feu ; vous laissez perdre la grande chaleur au tout ensemble. Ensuite sortez la bouteille du lait dudit pot et, lorsqu'il est tiède, vous le mettez dans une petite seringue que vous donnez au malade pour se seringuer la matrice.

²⁹ Elle prendra de ces petits anodins, tant qu'elle en jugera à propos. Elle peut en prendre deux le matin, deux l'après-midi, et même une dans la nuit, et même plus si elle sent qu'il ne lui fasse aucune peine d'user de ce remède.

³⁰ Dites-lui que je l'assure d'un succès parfait et qu'elle me remerciera. Elle s'apercevra d'une grande élasticité dans toutes les parties qui ont été offensées par le passage de cette liqueur fougueuse qui a racorni toutes les parties où elle a passé.

³¹ Vous observerez de faire bien remuer la bouteille pour bien amalgamer les laits et le blanc ensemble. Lorsque vous n'en aurez plus, vous en ferez d'autre pareil ainsi que le premier.

³² Soyez sûr de tout ce que je pourrai faire par mes prières, pour attirer le secours du Grand Médecin universel sur tous ses maux, il la guérira, qu'il la guérisse (tout est en son pouvoir), qu'elle soit guérie au nom de l'Éternel, amen, et la tienne ainsi que vous à sa sainte garde pour un temps immémorial, *

* Amen *

³³ Assurez de mon sincère attachement aux RR. MM. de Pernon et Sellonf, vos émules.

³⁴ Je vais faire passer des membres de très haute considération de cette province au Tribunal souverain, pour fortifier et servir d'appui aux opérations du P.M. substitut.

³⁵ La Martinique m'a fait demander des constitutions pour élever une simple loge ; elle m'a fait de fortes instances pour cela, je dois en faire part au Tribunal souverain lorsqu'il en sera temps.

[Signé :]

Don Martines de Pasqually
Grand Souverain*

L.a.s.

JBW : J D. M., de Bordeaux, du 20 juin 1768. Reçu le 2 juillet, samedi. Répondu le 8 juillet.

Reçue le 2 juillet.

Reçu le (sic). Répondu le 8 juillet. Partie le (sic)

* Ici griffe de Martines, publiée dans *Angéliques*, 2001, n° 26.

LE CAHIER DU RITE DE MISRAIM

*Transcription du Manuscrit du Fonds Maçonnique
de la Bibliothèque Municipale d'Alençon
déjà publié en fac-similé dans L'Esprit des Choses*

RITE DE MISRAÏM

Les 3 Suprêmes Conseils du Système d'Arcana Arcanorum. Des 88^{ème}, 89^{ème} et 90^{ème} Degrés¹

17^{ème} Classe

88^{ème} Degré

Le local du Suprême Conseil est ovale. La décoration vert d'eau... Au-dessus du trône du Grand Président est placé un Soleil éclairé à jour.
Il n'y a point de Surveillant.

A la droite du Grand Président, se tient le Grand Référendaire, faisant fonction d'Orateur. Son siège est au dessous du trône.

Ouverture

Batterie

Le Grand Président ouvre le Conseil en frappant 3 coups égaux dans la main ; il dit ensuite : Gloire au Tout-Puissant.

Tous les membres répètent la même batterie et disent 3 fois : Amen.

Parole Sacrée

La Parole Sacrée est Zaö : c'est le nom de la nature que tous les peuples anciens ont adorée comme symbole de la divinité.

Parole de Passage

La Parole de Passage est Balbek : c'est le nom d'un temple fameux, consacré à l'Éternel.

Signe

Le Signe (qu'on nomme signe de Réflexion) se fait en portant la main gauche ouverte au dessus du sourcil.

Attouchement

L'attouchement se fait en se croisant les bras et en se prenant les mains comme dans la chaîne d'union.

La batterie est comme il a été dit, de 3 coups dans les mains.

Décoration

¹ Cette transcription a été effectuée avec les aménagements suivants :

- à la fin de chaque grade, quelques lignes ont été répétées telles quelles, sans doute afin de servir d'aide-mémoire. Je ne les ai omises dans la transcription.
- face à l'usage incohérent des majuscules, je me suis conformé à l'usage actuel.

Les membres de ce Conseil sont décorés d'un manteau azur ; ils portent un large cordon de même couleur sur lequel sont brodées les lettres suivantes S.:P.:D.:S.:C.:D.:88^e .:D.:

89^{ème} Degré

On donne dans ce grade, qu'on peut appeler le dernier de la Maçonnerie du Rite de Misraïm², une explication développée des rapports de l'homme avec la divinité, par la médiation des esprits célestes.

Ce grade, le plus étonnant et le plus sublime de tous, exige la plus grande force d'esprit, la plus grande pureté de mœurs et la foi la plus absolue.

La plus légère indiscretion de la part des initiés est un crime dont les conséquences peuvent être les plus terribles.

Parole Sacrée

La Parole Sacrée est Jéhovah.

Parole de Passage

La Parole de Passage est Uriel, nom d'un des chefs des légions célestes, qui se communique plus facilement aux hommes.

Signe

Le signe qui s'appelle d'Intrépidité, se fait en se touchant réciproquement le cœur.

Parole d'Ordre

La Parole d'Ordre est ; mon cœur ne tremble pas.

Batterie nulle

Il n'y a pas de batterie dans ce grade.

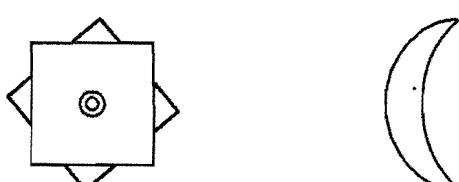
Applaudissements

Les applaudissements se font en frappant 7 coups dans la main.

Décoration

La décoration est un manteau blanc, avec un large ruban, couleur de feu bordé de noir sur lequel sont brodées en or, les lettres S.:G.:P.:D.:S.:C.:G.:D.: 89^{ème} degré.

90^{ème} Degré



² Orthographié « Mysraïm » dans le manuscrit.

L'appartement du Consistoire du 90^{ème} Degré doit être une chambre ronde où se trouvent dépeints collectivement l'univers, la terre et les mondes qui l'entourent.

Ouverture

Les travaux s'ouvrent par cette parole : Paix aux hommes : ce qui démontre le désir ardent qu'ont tous les membres de faire d'eux autant de prosélytes de la raison et de la vraie lumière, désir qui se trouve symbolisé dans tous les grades par l'Etoile flamboyante.

Parole de Passage

Le mot de passe est Sophia. Il signifie Sagesse.

Parole Sacrée

La Parole Sacrée est Isis.

Réponse

Celui qui répond dit : Osiris. Ce qui signifie le grand emblème de l'univers. La destruction de tous les assassins des sectateurs de la vertu est l'objet de ce grade.

Fermeture

Les travaux finissent par les mêmes paroles qui les ont ouverts : Paix aux hommes. On n'emploie alors ni batterie, ni applaudissements, mais les tous les frères disent ensemble : Fiat.: Fiat.: Fiat.:



" JOSUÉ "

Sur la loge de Josué, à l'orient du régiment de Foix, où Louis-Claude de Saint-Martin fut reçu élu coën en 1765¹, l'erreur ou, au mieux, l'inexactitude est générale, tant dans la littérature ancienne que chez les auteurs modernes. Des exemples ne serviraient, par conséquent, de rien. En revanche il n'est que temps, de mettre l'affaire au point².

1. UNE LOGE

Contrairement à une opinion reçue mais non documentée, rien ne permet de croire que la loge de Josué aurait préexisté à la fondation du temple coën dont les officiers du régiment de Foix ont constitué l'armature³. Sans doute l'éponyme du titre distinctif, ce grand capitaine devant l'Éternel, conviendrait particulièrement à désigner quelle loge militaire de n'importe quel rite, mais, d'une part, le même titre a distingué non seulement la loge mais l'ordre dont elle fut la pépinière ; d'autre part, des raisons mystérieuses autant que mystérieuses valent à Josué d'être le patron spécifique des élus coëns. Que ceux-ci, en l'occurrence, aient été, de surcroît, des guerriers dans le profane, ne peut que renforcer la pertinence.

a) Josué est le titre distinctif de la loge militaire du Foix-Infanterie, fondée à Bordeaux, en 1765, en l'état des recherches, quand ce régiment y vint en garnison, comme un nouveau surgeon de l'Ordre éternel et protéiforme des chevaliers maçons élus coëns de l'univers, d'où l'arbre enfin se constituera en régime maçonnique autonome⁴.

b) Le 13 juin 1768, le réau-croix Pierre-André de Grainville, qui avait enrôlé son camarade, le futur Philosophe inconnu, écrit à Jean-Baptiste Willermoz : "Nous avions un temple au régiment, nous avons laisser se détacher les pierres insensiblement et nous ne les remplaçons pas. Concluez : à peine y trouverions nous actuellement trois pierres jointes, de plus de 25 que nous étions⁵."

¹ Voir "SM franc-maçon", *L'Initiation*, avril-juin 1965, p. 82-85. "LCSM et la franc-maçonnerie", *Le Symbolisme*, 1970, p. 123-180 et 285-307 ; 1971, p. 43-73. "Calendrier de la vie et des écrits de LCSM", *Renaissance traditionnelle*, n° spécial, janvier 1978.

² Extrait de la "Chronique saint-martinienne XXIX", *L'Esprit des choses*, n° 31 (2002).

³ En revanche, la Perfection, qu'on peut dire en bref une loge coën, avait été fondée par Martines de Pasqually en 1763 (ébauchée dès l'année précédente), à l'orient de Bordeaux, où le mystagogue assure être arrivé le 28 avril 1762. Elle préexistait donc à la loge de Josué, puis elle a coexisté avec celle-ci, de même que le premier Tribunal souverain dont l'abbé Bullet fut l'homme clef ; mais de ses disciples réunis dans la Perfection finirent par douter de Martines et l'abandonnèrent pour se tourner officiellement vers la Grande Loge de France, le 13 mars 1766 (voir sur tout cela les études référencées *infra*, n.4).

⁴ Voir "Martines de Pasqually aux archives du Grand Orient de France" (sur MP et la Grande Loge de France), à paraître en 2002, et "Martines de Pasqually franc-maçon", en préparation. Au fond la question est double : pourquoi et comment MP a-t-il fait de ses élus coëns des francs-maçons, et dans quelle mesure ?

⁵ Cf. RA, "Encore des "Archives secrètes" : Du fonds Jean-Baptiste Willermoz-LA", et Catherine Amadou, "Inventaire du fonds JBW-LA", *Renaissance traditionnelle*, n° 123-124, juillet-octobre 2000, respectivement p. 173-185 et 186-193; lettre publiée par Gerard Van Rijnberk, *Martines de Pasqually*, F. Alcan, 1935, t. I, p. 146, s. l. mais probablement de Lorient - Belle-Isle où le Foix-Infanterie tenait alors garnison entre Nantes et Rochefort ; ponctuation corrigée.

2. UN ORDRE

Le titre de Josué ne s'appliquait pas seulement à la loge en cause, mais il advint qu'il qualifiât officiellement l'ordre dont Martines était le grand souverain pour la partie septentrionale. Ainsi :

a) L'*explicit* d'un catéchisme de commandeur d'Orient, sans date, mais qui me paraît de haute époque, lit : "Ordre des élus coëns de Josué⁶".

b) Du 11 au 13 mai 1768, Jean-Baptiste Willermoz fut reçu réau-croix, "juge souverain de tout tribunal sous l'étendard des élus coëns de Josué", selon son diplôme de cette année et de ce mois (le quantième manque⁷), "donné dans le cercle d'adoption ouvert dans le temple des élus coëns de Josué⁸". On observera qu'en 1768, la loge militaire avait périclité mais que l'Ordre prospérait dans d'autres orients.

3. UN TYPE

Au Josué biblique, éponyme d'une loge et parfois de l'Ordre dits, en bref, coëns, des catéchismes, des instructions (dont les Leçons de Lyon et le Cahier vert), le Traité sur la réintégration même accordent une attention soutenue. Or, ceci explique cela :

a) La vocation et la carrière de Josué, qu'exposent les livres saints de l'Exode, des Nombres et de Josué, font un modèle pour le chevalier coën, d'autant que Josué fait lui-même le type du Christ.

b) Leur nom est identique (*Yéhoshua / Yéshua*) et signifie "Dieu sauve". Forts de leur commune succession de Moïse, ils réussissent l'un et l'autre là où Moïse a échoué, mais seule est parfaite l'œuvre du Réparateur : "Si Josué avait introduit les Israélites dans ce repos, Dieu n'aurait pas dans la suite parlé d'un autre jour⁹." Le chef militaire conquiert la Palestine mais le Christ supplée par la grâce l'imperfection de la Loi, sa caducité, rappelle Origène dans une homélie de circonstance, et devient le chef de la religion pure et véritable.

c) Profond, cependant, est le symbolisme eschatologique de la victoire sur Amalec, type des puissances mauvaises, que Josué gagna, les bras en croix.

d) Pour mémoire, le salut de Rahab ; la pierre de Josué parallèle au Christ-pierre ; la figure de Josué sur des fonts baptismaux en rappel du passage de la mer Rouge, préfigurant le baptême du Christ dans le Jourdain ... Le livre de Josué tout entier est un *sacramentum mysterii*, un *sacramentum* du Christ¹⁰.

⁶ Fonds Willermoz, Bibliothèque municipale de Lyon ; éd. *Le fonds Z*, pièces complémentaires, à paraître. Le soulignement et les deux suivants sont nôtres.

⁷ Il est fixé dans l'introduction aux *Leçons de Lyon* (Dervy, 1999), p. 99.

⁸ Éd. et transcription par Alice Joly, *Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques*, II-III-IV (1960), p. 220 et 220-221 respectivement.

⁹ Hébreux, IV, 8 (premier cas de la typologie chrétienne de Josué). Voir le survol perspicace de Jean Daniélou, *Sacramentum futuri. Études sur les origines de la typologie biblique*, Beauchesne, 1950, "Le cycle de Josué", p. 203-256 et particulièrement p. 203-216.

¹⁰ Cf. notamment Origène (*ap. Daniélou, op. cit.*, p. 213).

4. UN CULTE

Aux chevaliers maçons élus coëns de l'univers il incombe, à l'instar des Hébreux commandés par Josué, de lutter pour établir dans la Terre sainte le nouvel Israël co-extensif, au bout du compte, à l'humanité entière, Israël ancien en tête, et au cosmos.

a) L'arsenal spécifique des coëns consiste, par définition, dans le culte primitif.

b) Josué s'inscrit dans la lignée du Prophète récurrent, dont on sait que Martines cultive la notion judéo-chrétienne. Mais ce dernier qualificatif mène à s'interroger sur la nature du culte primitif que les "prophètes", depuis Adam et Noé, ont transmis et élaboré.

c) La fin du culte lévitique correspond à la mort de Moïse. Josué a, par conséquent, anticipé le culte de l'Église chrétienne instauré par l'homme-Dieu et divin, tout en prophétisant le culte primitif¹¹. Josué et le Christ ont donc perpétué le culte primitif, le premier à sa façon qui n'est plus celle de Moïse, le second en concurrence du culte chrétien dont le premier typifie l'avènement¹². Tel est, aperçu¹³ sous un angle entre autres, le mystère des élus coëns.



Paru au CIREM

CARNETS D'UN ÉLU COËN

1. « **Don Martinés Pasqualis** ». Le rapport Zambault (1766).
2. **La Chose** (à paraître).
3. **La Résurgence**. Notice historique.
4. **Le Cahier vert**. I. Un songe - Confession à la bougie - Deux invocations.
5. **Le Cahier vert**. II. Lettres de M.P. - Instruction de M.P. - *Livre blanc - Livre de parchemin*. (Extraits).

¹¹ Dans son langage paradoxal, Martines assure que tout homme est divin et que seul le Christ est homme-Dieu ou Dieu-homme, c'est-à-dire pleinement Dieu et pleinement homme.

¹² Melchisédech intervient ici pour tendre la clef. L'épître aux Hébreux ouvre la perspective, au chapitre VII. La référence particulière de l'opérateur à Josué, voire son identification avec lui, s'illustre, par exemple, dans le passage suivant de la: *Première invocation journalière aux agents supérieurs solaires* (article 24 des *Statuts secrets des R**, in *Le Cahier vert* des élus coëns, p. 49-50) : "[...] je vous réclame et vous invoque [...] Qu'il vous souvienne pour un temps immémorial du redoutable commandement qui vous fut fait par Josué lorsqu'il suspendit votre réaction spirituelle temporelle et arrêta le cours de votre opération journalière sur la vallée de Gabaon, lieu où vous avez satisfait à l'intention et au verbe de Josué en sa qualité d'homme-Dieu de la terre. Oui, je suis ce Josué qui toutefois semblable à lui en vertu et puissance spirituelle divine vous fais commandement d'obéir promptement à mon verbe de puissance immuable [...] et je vous assujettis par la véritable parole dont Josué se servit lorsqu'il vous fit commandement d'opérer avec lui la défaite des ennemis du culte de l'Éternel [...]"

¹³ Car bien des leçons nous restent à tirer, sous le rapport des élus coëns, de l'histoire biblique de Josué et des siens.

“ Saint-Martin, fou à délier ”

Discours de Tours*

Chez le théosophe d'Amboise, que quelques-uns naturalisèrent allemand, avons-nous eu raison, Bruneau, en 1835 (onze ans après une insinuation de Gence (42)) et moi-même, tout récemment (43), de déceler des traits tourangeaux ? Je ne sais, mais j'en suis convaincu. En outre, comment résisterai-je à évoquer l'héméroscope du futur Philosophe inconnu, qui naquit, le 18 janvier 1743, à un quart de lieue de cette salle ? (J'ignore l'heure de la naissance, et sans heure point d'*horoscope* possible). Les astralités du ciel d'Amboise, au jour natal de Saint-Martin, se révèlent propices, sinon propitiatoires (44).

Dans le sillage expédié de l'astrologie entrent la cosmologie, et la théodicée, et l'anthropologie saint-martinianennes, la cosmosophie, la théosophie et l'anthroposophie martinistes : deux mondes en trois ou quatre (45)... De quoi voyager, avec pour guide universel le « *cicerone* des régions divines et des curiosités éternelles » (46), de quoi analyser. Mais gare !

« QU'UNE SCIENCE »

« Malgré la variété prodigieuse des points qui m'ont occupé, j'unis tout et ne fais qu'une science ». Car : « Oui, la synthèse est la seule clef qui ouvre complètement le champ des sciences, soit divines, soit naturelles, parce qu'elle est la seule qui nous porte au centre de chaque cercle, et qui nous aide à en mesurer tous les rayons. Elle nous donne le germe des choses, et nous développe tout le cours de leur fructification » (47).

Cette science vérifie une loi unique elle-même, aux applications hiérarchiquement correspondantes (je prends ce terme – Saint-Martin me pardonne ! – dans son acception swedenborgienne, dans un sens à la fois relatif et absolu). Cette loi est celle de l'illumination. Et elle s'applique dans des mondes de miroirs, des mondes-miroirs : monde naturel, ou de la matière, monde spirituel, ou de la lumière, monde divin, ou du feu ; triple est la vie de l'homme qui participe de ces trois mondes, de ces trois principes.

● Voir le début dans l'EdC n° 29-30, p. 187-196.

C'est le feu qui, en explosant, illumine, développement actif du grand quaternaire, c'est-à-dire de Dieu même en son essence, de toutes choses le pivot. La lumière ne nous instruit pas seulement par le fait de sa présence, mais, comme cette lumière est un balancement alternant avec les ténèbres, cela vous montre la systole et la diastole de la nature, l'image de l'alliance indissoluble. La loi des compensations est corrélative de la loi de l'illumination. En Dieu règne l'harmonie, en la nature un médiateur est nécessaire afin de la suppléer ou de l'établir. La magie est l'esprit désirant de l'être. « Tout ce qui est action est une sorte de magisme » (48) : la proposition est vraie au physique et au moral. L'identité des lois mène les hommes trop légers ou trop lourds à confondre les plans : l'esprit et la matière, mais aussi la matière et l'astral, l'astral et le divin, voire le surcéleste, entre l'astral ou le céleste, et le divin spécifique. Loi de l'illumination et loi des compensations s'accordent en la loi de la germination.

Le monde matériel est illusoire ; plus exactement irréel. Car la marche de la matière apparente a valeur de symbole, et donc fonction épistémologique (49). Mais la matière n'est pas le principe de la matière. Nous éléver à ses lois n'est pas nous éléver à son principe. L'astral est, lui, source d'activité, non pas en soi, mais truchement immédiat, canal du dernier ordre. Mixte. Les sciences occultes y ressortissent et le risque de la théurgie cérémonielle est de n'en être point toujours indépendante. Dieu, dont l'immensité surcéleste reflète la cour, est la source et l'embouchure de toutes actions, directement ou indirectement.

« La chaîne des miroirs progressifs, dont l'ordre des choses est composé, repose toute entière sur cette hiérarchie d'unités que nous avons établie précédemment, puisqu'à l'instar de l'unité prédominante, nulle classe d'êtres ne peut exister que dans l'unité partielle de ses propres puissances, et ce n'est que par là que chaque classe d'êtres sert de miroir et de lieu de repos à la classe qui est immédiatement au-dessus d'elle » (50).

S'ensuit une doctrine du macrocosme et du microcosme qui abolit, pourrait-on dire, plutôt qu'elle ne tranche, le dilemme « causalité/correspondance » (la correspondance est acausale par définition) en introduisant l'idée de *réflexion*, au sens strict du terme : celui où les soufis parlent du monde – du *world mind* correspondant lui-même au *mind world* – comme d'un palais des miroirs. (Mais, puisqu'il faut jouer le jeu, c'est évidemment le mot « correspondance » que nous élisons).

Tant de par sa situation particulière que par sa vocation générale, un miroir importe, entre tous, à l'homme : le miroir par excellence, le miroir universel et central, dont la compréhension et l'extension sont infinies, à l'image de Dieu, devaient l'être, le restent en puissance et doivent le redevenir ; le microcosme parfait : l'homme lui-même. Le microcosme des microcosmes. Et, du coup, leur macrocosme. Parce qu'il est *microthéos*.

Aussi bien, selon la formule célèbre *des Erreurs et de la vérité* reprise en épigraphe du *Tableau naturel*, faut-il « expliquer les choses par l'homme, et non l'homme par les choses ». La connaissance de soi — qu'est-ce que *soi* ? qu'y a-t-il en *soi* ? — entendue à la première personne du singulier et sous un angle métaphysique (non pas psychologique, au sens moderne) équivaut à la connaissance de l'homme qui seule vaut en l'espèce ; elle est donc primordiale en même temps qu'essentielle.

Revenu de ce survol des mondes extérieurs, tenus pour tels, changeons donc de point de vue, convertissons notre intellect — prélude à la conversion. Ecoutez bien, nous sommes au cœur : de Saint-Martin, du martinisme, et donc de notre propos.

« Oui, pour peu que nous plongions nos regards dans les profondeurs de notre existence intime, nous ne tarderons pas à sentir que toutes les sources divines avec leur esprit universel abondent et coulent à la fois dans la racine de notre être, que nous sommes un résultat constant et perpétuel de l'engendrement de notre principe générateur, qu'il est continuellement dans son *actualité* en nous, et qu'ainsi d'après la définition de l'esprit que nous avons donnée ci-dessus, nous pouvons aisément reconnaître comment un être qui est susceptible de sentir bouillonner sans cesse en lui la source divine, a le droit de porter le nom de l'homme-esprit.

« [...] L'homme est né et naît toujours dans la source éternelle, qui est sans cesse dans l'enivrement de ses propres merveilles et de ses propres délices. Voilà pourquoi nous avons dit si souvent que l'âme de l'homme ne pouvait vivre que d'admiration, puisque, selon l'auteur allemand que nous avons cité, nul être ne peut se nourrir que de la substance ou des fruits de sa mère.

« Mais l'homme est né aussi dans la source du désir ; car Dieu est un éternel désir et une éternelle volonté d'être manifesté, pour que son magisme ou la douce impression de son existence se propage et s'étende à tout ce qui est susceptible de la recevoir et de la sentir. L'homme doit donc vivre aussi de ce désir et de cette volonté, et il est chargé d'entretenir en lui ces affections sublimes ; car dans Dieu le désir est toujours volonté, au lieu que dans l'homme le désir vient rarement jusqu'à ce terme complet sans lequel rien ne s'opère. Et c'est par ce pouvoir donné à l'homme d'amener son désir jusqu'au caractère de volonté, qu'il devait être réellement une image de Dieu.

« En effet, il peut obtenir que la volonté divine elle-même vienne se joindre en lui à son désir, et qu'alors il travaille et agisse de concert avec la Divinité, qui daigne aussi en quelque sorte partager avec lui son œuvre, ses propriétés et ses puissances ; et si, en lui donnant le désir qui est comme la racine de la plante, elle s'est cependant réservée la volonté qui est comme le bourgeon ou la fleur, ce n'est pas dans la vue qu'il demeure privé de cette volonté divine et qu'il ne la connaisse pas. Mais au contraire son vœu serait qu'il

la demandât, qu'il la connût et qu'il l'opérât lui-même ; car, si l'homme est la plante, Dieu est la sève ou la vie. Or, que peut devenir l'arbre tant que la sève ne coule pas dans ses canaux ?

« C'est dans ces bases profondes, mais justes et naturelles de l'émanation de l'homme, que se trouve le contrat divin qui lie la source suprême avec lui ; contrat par lequel cette source suprême, en transmettant dans l'homme tous les germes sacrés qui sont en elle, n'a pu les semer en lui qu'avec toutes les lois fondamentales et irréfragables qui constituent sa propre essence éternelle et créatrice, et dont elle ne pourrait pas s'écartier elle-même sans cesser d'être. Aussi ce contrat ne se change point, comme les nôtres, selon la volonté des deux parties » (51).

Ainsi, tout l'œuvre de Saint-Martin, qui est didactique, consiste, dans sa texture, ainsi que la doctrine de la réintégration des êtres à lui transmise par Martines de Pasqually, dont il n'abandonna jamais rien de la théorie, et selon son propre sommaire de cette mystagogie, en « un cours de physique temporelle passive et de physique spirituelle éternelle » (52).

Germe et puissance sont les deux notions clefs de la physique temporelle passive de Saint-Martin, inscrite dans la perspective martinésienne ; sur quoi repose, d'où procède la loi d'action et de réaction – de réflexion mutuelle. Or, le principe de cette loi veut qu'il en aille de même dans le monde de l'esprit et de l'éternité ; de même au moral qu'au physique matériellement dit, soit au physique matériel. Et cette communauté de loi exprime à la fois l'agencement des deux mondes et l'œcuménicité de l'application qu'elle porte et qu'elle exige. Dieu partout et toujours ; Sagesse, Sagesse divine, partout et toujours ; partout et toujours désir de la Sagesse et Sagesse du désir.

« UN AMI DE DIEU ET DE LA SAGESSE »

Mais ce système, au caractère actif duquel – analogue à son objet – nous reviendrons comme au principal, est-il un système philosophique ? Saint-Martin est-il un philosophe ? Avant de passer de la spéculation méthodiquement isolée, c'est-à-dire mortifiée, de la doctrine mutilée, à l'action inhérente, qui anime, par elle-même et par la pensée d'elle, la spéculation, les circonstances présentes dictent cette question, et, du coup, s'avère l'ambiguïté de l'hommage projeté ici par des philosophes patentés, en correspondance de l'ambiguïté de l'œuvre saint-martinien. (Mais l'œuvre martiniste prohibe les ambages).

Saint-Martin a combattu le philosophisme du XVIII^e siècle, c'est évident, et même certaines de ses formes qui n'entraînent pas immédiatement, ni même indirectement d'une manière nécessaire, l'athéisme et le matérialisme ; j'évoque

Condillac ou les idéologues. Cette hostilité ouverte et exprimée tend à faire de Saint-Martin en tant qu'adversaire de certaines écoles philosophiques, un philosophe. Mais le Philosophe inconnu ne dirige-t-il ses traits que contre les philosophistes, et les philosophes qui, de son lieu d'observation, leur sont alliés, ou bien les philosophes, en général, ne feraient-ils pas sa cible, qu'il repousserait ainsi globalement ?

Que si Saint-Martin accuse les docteurs de n'envisager la science « que sous les couleurs de l'orgueil et de l'ambition terrestre » (53), le grief peut s'attacher particulièrement, et je crois que c'est le cas, aux philosophistes, qui ne brillaient pas par leurs vertus morales. Mais d'autres professionnels de la philosophie n'y échapperait pas non plus. En tout état de cause, ce grief, s'il retombe au bout du compte sur la doctrine et la démarche intellectuelle des accusés, ne suffit pas à invalider théoriquement ni l'une ni l'autre et l'on garderait licence de distinguer la théorie de la pratique ; en un premier temps du moins, car une connaissance plus exacte de la doctrine de Saint-Martin, la reconnaissance de son caractère actif, invaliderait cette distinction même et validerait la condamnation des idées propres à des libertins.

« Perroquet » (54) est aussi, pour Saint-Martin, le philosophe comme le savant du siècle (interprétons : séculier, profane) auquel sa chaire sert de bâton, et l'attaque devient plus directe contre la pensée, ou l'absence de réflexion.

Mais voici qui noue la critique *ad hominem* et la critique des opinions, dont le lien est selon le théosophe, généralement sous-jacent. « Ils veulent bien parler de l'autre monde au lecteur, mais en ayant grand soin de le laisser dans celui-ci, sans quoi ils se feraient peu de partisans, au lieu que je tends clairement à l'en arracher » (55).

Et nous nous rapprochons du vice radical, à la fois moral et intellectuel, dont cette distinction même est l'une des manifestations, sinon ce vice même en l'un de ses effets. « J'ai vu la marche des docteurs philosophiques sur la terre, j'ai vu que par leurs incommensurables divagations, lorsqu'ils discutaient, ils éloignaient tellement la vérité qu'ils ne se doutaient seulement plus de sa présence ; et, après l'avoir ainsi chassée, ils la condamnaient par défaut » (56).

La méthode des philosophes, mais non plus des philosophistes seuls, est mise en cause. « La méthode des docteurs et des académies qui est de n'adopter aucun système, pas même celui de la vérité, parce que, s'ils en adoptaient un et qu'ils éloignassent l'incertitude, on n'aurait plus besoin d'eux, attendu qu'on n'aurait qu'à marcher sur la ligne qui serait connue. Mais l'intérêt de leur amour-propre aussi bien que celui de leur fortune est de promener continuellement le genre humain dans les régions vagues et ténèbreuses, afin d'en être à demeure les guides et les conducteurs. C'est contre ces adversaires de la lumière et du véritable aliment des âmes que la mienne s'est levée sur la terre ; ce qui m'a fait dire que si chacun avait sa bête dans ce monde, les philosophes étaient la mienne » (57).

C'est des philosophes du temps qu'il s'agit, peut-être pourrait-on dire déjà des philosophes depuis que la philosophie constitue la matière d'une profession, au sens social du terme.

Sous le nom de philosophie, Saint-Martin inculpe une méthode et des principes, tantôt estimés faux, tantôt insuffisants et incapables, à ce titre, de mener à la vérité.

Des philosophes comme des savants du siècle, au double sens, historique et axiologique, du mot « moderne », Saint-Martin se sépare, il est séparé, il rend grâce à Dieu de l'avoir séparé. Et quand on répute ses productions littéraires et philosophiques (l'épistémologie scientifique tombe sous sa juridiction et d'ailleurs le passionne, mais il ne produit pas en matière de sciences) comme offensantes au sens commun, il en convient ; pour son œuvre, il ne se soucie que d'obtenir le « sens distingué » (58). Les jeux de mots, voire inconscients, sont fréquents sous sa plume : on ne saurait avec plus d'élégance s'enorgueillir de sa singularité.

La doctrine de Saint-Martin, contrairement aux doctrines philosophiques, à son sens, repose sur des bases sûres, sacrées, éternelles. Mais n'en est-ce pas assez pour la caractériser en face de toute philosophie, au sens moderne qui lui refuse l'universalité à la fois extensive et compréhensive ? Une seule science : la métaphysique ; mais celle des philosophes est conjecturale. Les livres où Saint-Martin s'instruit ne se trouvent pas dans les bibliothèques et la vérité qu'il a reçue lui vient d'une source extra-humaine, supra-humaine.

La doctrine de Saint-Martin, sa « philosophie », ne relève pas des sciences humaines, qui sont du ressort de l'esprit, lequel, en son vocabulaire, est inférieur à l'âme. Mais les sciences de l'âme sont sciences divines (59) et la doctrine de Saint-Martin est les sciences divines, au singulier dans leur essence et dans leur perfection, la science divine, l'unique science de l'universalité en même temps que de l'universel. Se servir de l'esprit, oui donc, mais l'esprit a fonction d'être les yeux de l'âme (60) et c'est pourquoi il ne suffit pas d'« avoir de l'esprit », il faut « avoir de la spiritualité » (61).

Une philosophie qui resterait au cercle de l'esprit manquerait d'être une vraie philosophie ; c'est le cas de toutes les autres, selon Saint-Martin, de toutes les autres que la sienne. Nous dirons que toute philosophie qui ne culmine pas en théosophie, et qui n'en procède pas, est indigne de son nom. N'est-ce pas condamner la philosophie, sauf à prendre le mot pour synonyme de théosophie ? Ce que Saint-Martin se croit astreint à faire.

Mais l'exercice des yeux de l'âme et de l'âme elle-même, la lecture de soi, avant d'aborder les traditions, celles-ci furent-elles consignées dans les Ecritures qualifiées à bon droit saintes, est-ce assez ? Est-ce possible plutôt sans y avoir été initié, sans avoir été initié ?

« Il est bien clair que les hommes doivent être menés, et qu'ils n'ont que leurs yeux pour les conduire ; c'est pour cela qu'il n'y a que la science fausse qui donne de l'orgueil, parce qu'il n'y a qu'elle qui éloigne du principe, et dans laquelle les hommes se mènent eux-mêmes » (62). Saint-Martin fut mené. Par Dieu sans doute, mais suivant des voies que Dieu a disposées pour que chemine la tradition immuable et toute vérace. Saint-Martin fut mené et, après tout, il s'efforça de mener les autres. A lire en soi, sans doute, à étudier l'homme et la nature, expliquant la seconde par le premier, mais au nom de la tradition ; les excitant, les préparant, les conditionnant, en quelque sorte, au savoir donné qu'il a reçu et que ses lecteurs et ses auditeurs auront à cœur — il y aide — de retrouver, grâce à sa propre possession de ce savoir.

Saint-Martin se rattache à la tradition, c'est de la tradition ésotérique qu'il s'agit. De cette tradition, Saint-Martin affirme l'existence, il y fonde ses exposés et ses réflexions, mais il se garde d'en profaner l'ésotérisme en révélant ses axiomes, pour ne rien dire des modes de sa survivance invulnérable. Au cas de Saint-Martin, l'attache fut prise à Martines de Pasqually, mystagogue et grand souverain (pour l'Occident, a-t-il précisé) de l'ordre théurgique dit des Chevaliers maçons élus coëns de l'univers. Et l'initié auquel vous avez souhaité rendre hommage dut confesser qu'il n'eût pas été le Philosophe inconnu — ce philosophe qu'il fut et qui ne fut peut-être pas un philosophe — sans l'initiation.

« Quant à moi, le genre qui m'a fixé et qui seul pouvait me fixer, ce n'est point par imitation que je m'y suis livré, car je ne trouvais guère parmi les hommes de quoi m'en donner l'idée, attendu qu'ils ne le connaissent pas eux-mêmes ; cependant, il faut convenir que sans les secours et les modèles que j'ai rencontrés dans ma 22^e année à Bordeaux, je ne l'aurais pas connu moi-même » (63). Bordeaux, c'est, bien sûr, la ville de garnison où le sous-lieutenant de Saint-Martin rencontra le martinésisme en la personne de collègues initiés à sa doctrine et à ses cérémonies. Ce genre, analogue au genre de philosophie dont nous vîmes qu'il était, chez Saint-Martin, le genre occulte, ce genre d'objet et d'état, c'est le philosophique divin.

La philosophie de Saint-Martin est une connaissance des premiers principes, et des autres aussi, dans l'universalité corrélative de l'unité, à partir de bases supra-rationnelles, supra-naturelles, supra-humaines, irréalisable sans que l'action se joigne à la réflexion, sans que l'esprit soit mis au service de l'âme et que, toute chose étant appelée à faire sa révélation, toutes révélations soient accueillies, recueillies — toutes choses étudiées à la lumière des révélations les unes des autres, sans oublier la hiérarchie — et que, sous le contrôle des révélations suprêmes, et instauratrices, l'accès s'opère au niveau et de la manière adéquats.

Pourtant Saint-Martin raisonne, argumente, démontre selon des procédés qu'on dirait philosophiques, et qui le sont *secundum quid et juxta modum* ; son savoir occulte et divin s'analyse en mainte assertion que, par comparaison avec des philosophies unanimement reconnues pour telles, l'on peut

traiter en philosophèmes. La matière et la forme d'une philosophie, *communi sensu*, lui permettent de jouer le jeu académique, et il a présenté des éléments d'une philosophie parce qu'il lui fallait entrer dans ce jeu, afin que sa distinction prévaille.

Mais ce jeu est pour lui accessoire, instrument d'une tactique déterminée par les circonstances. « Les docteurs et les sciences humaines ont tellement fait descendre l'homme qu'il fallait que d'autres hommes se réduisissent à lui faire apprendre qu'il était homme, c'est-à-dire à lui prouver l'existence des grands priviléges dont il est revêtu. Je crois avoir été du nombre de ces ouvriers-là. Quoique ce poste soit gracieux et glorieux, il en est qui le sont encore plus ; ce sont ceux où l'on peut apprendre à cet homme à se servir de l'homme et de ces grands priviléges qui lui appartiennent ; car sans cela on a beau lui démontrer son existence et ses titres, on ne fait encore par là que la moitié du chemin. Mais telles sont les suites de la maladie philosophique qui a gangrené toute l'espèce » (64). Regrets encore de n'avoir point été médecin ni évêque, médecin et évêque eût été le comble. (Mais la théorie des usages se trouve souvent dans les écrits de Saint-Martin et, lors des conférences qu'il tenait en privé, c'est bien à une tâche thérapeutique et pastorale qu'il se livrait quand le patient lui en paraissait capable).

Saint-Martin, à cause qu'il se rattache à la tradition ésotérique, n'est pas, ne peut être un philosophe à part entière, un spécialiste de la philosophie, l'un de ses techniciens ; un professionnel de la philosophie, pour reprendre un mot d'Etienne Souriau, et sous réserve que les professionnels de la philosophie au XVIII^e siècle ne percevaient pas de salaires et qu'il leur advenait, ainsi qu'à Descartes au siècle précédent, de ne consacrer que deux heures par jour à l'exercice de la philosophie où ils étaient passés maîtres.

Et Souriau de relever une lacune peut-être immanente : « En disant qu'il existe une dialectique philosophique générale (qui est du genre de la dialectique théâtrique, et sans doute son espèce typique, la plus haute et la plus pure) nous disons en même temps qu'on peut discerner ses succès d'avec ses fautes, sa présence hardie et plénière d'avec son absence ou son actualisation imparfaite.

« Paracelse, Fludd, les Van Helmont, Saint-Sorlin, Swedenborg, Saint-Martin (le Philosophe Inconnu), Ballanche, que d'autres encore, plus théosophes que philosophes, sont volontiers nommés dans les histoires de la philosophie ; et l'on peut se demander s'ils ne profitent pas d'un tour de faveur. Car ses théosophes, ces illuministes, ces palingénésistes compromettent un peu la philosophie. Quelque intérêt qu'ait leur ouvrage, on peut se demander si les démarches de leur esprit sont bien homogènes à celles des philosophes purs ; si la philosophie est leur chose. Nous avons vu tout à l'heure qu'il n'en était pas tout à fait ainsi. Et la notion de plérôme philosophique n'est peut-être pas à identifier tout à fait avec la liste des auteurs cités communément par les historiens de la philosophie (65). Or, ceci doit aussitôt nous conduire

à une autre inquiétude. N'y aurait-il pas des philosophes atekniques, des autodidactes, des fous, des amateurs, des méconnus peut-être, des outlaws de la philosophie qui, par une injustice inverse, seraient laissés à tort en dehors du plérôme ? » (66).

Est-ce donc en contrebande, est-ce en réparation, que l’Institut de philosophie de l’Université de Tours et la Société ligérienne de philosophie auraient admis Saint-Martin ? Ce problème n'est pas le mien — quoique je sois tenté de répondre par l'affirmative —, c'est le vôtre, collègues. Que Saint-Martin soit accueilli, à bon droit ou autrement, j'aurais mauvaise grâce à le reprocher, à le regretter. Ce qui me chaut, c'est que l'intention soit pure et que l'inconscient fonctionnaire s'abstienne de tours pendables. En ce cas, que soient tous hôtes de Saint-Martin remerciés de lui aider à tenir ouvertement le discours martiniste.

Mais, s'il s'agissait d'annexer sous prétexte d'admettre, de le baptiser philosophe, fût-ce en affectant abusivement son désir qui permettrait d'excuser certaines de ses irrégularités, holà !

Saint-Martin n'est pas seulement opposé au philosophisme du XVIII^e siècle, aux Lumières. Il proscrit, au bout du compte, tout académisme : l'académisme comme mentalité, l'académisme comme état social.

Le Philosophe inconnu (67) est un anti-philosophe, non seulement au sens particulier que le mot avait usurpé alors, mais aussi dans le sens général d'une spécialité et d'une technique, qu'il y possédait aussi et que notre temps lui conserve ; le Philosophe inconnu n'est pas, en ce dernier sens, un philosophe professionnel. De même, le Philosophe inconnu est un anti-souffleur, au sens péjoratif de l'expression « philosophe inconnu » qui hante la littérature alchimique, il n'est pas un manœuvre de la transmutation. Pourtant il y a en Saint-Martin du philosophe, il y a en lui de l'alchimiste. Du philosophe surtout, en raison de l'usage qu'il fait de la raison raisonnante et de la part qu'il prend, en se pliant aux règles, dans des discussions philosophiques contemporaines (ou rétrospectives quand il interpelle Platon, Descartes, Malebranche, Leibniz et quelques autres), mais de l'alchimiste seulement dans la mesure où ses catégories biologiques coïncident, en grande part, avec les catégories alchimiques et que l'unitarisme et l'universalisme de la doctrine de Saint-Martin — la doctrine traditionnelle, la doctrine ésotérique — en font un omni-vitalisme : la biologie s'étend des vers et des insectes à l'esprit, qui tient de l'âme ; mieux, elle est minéralogie et elle est théologie, et la théologie devient théosophie.

« Philosophe » inconnu signifie mystique incertain et théosophe méconnu, le terme « théosophie » lève l'incertitude du mystique désigné. Saint-Martin fut ainsi « condamné, pour ainsi dire depuis que je pense, à marcher dans des sentiers peu battus et remplis de ronces » (68). Objet singulier d'une tâche toujours neuve, quelles que soient les circonstances...

Qu'est-ce qu'un théosophe ? « Un ami de Dieu et de la sagesse » (69). La définition peut décevoir. Si blasés sommes-nous qu'elle peut suggérer, en effet, l'image bigote.

Or, cette image peut aussi correspondre à l'apparence. Mais c'est une apparence trompeuse, si l'on oublie qu'elle n'est qu'apparence. (N'est-ce pas le cas de toutes choses en ce monde irréel ? N'est-ce pas, en dépit des préjugés, la doctrine hindoue du monde phénoménal en tant que *maya* ? Celle-ci n'est pas illusoire : l'illusion commence quand on la prend pour la Réalité, entendu qu'il ne peut y avoir qu'une seule Réalité. Le statut ontologique du monde en martinisme n'est guère différent). Car la silhouette du dévôt (comme toute donnée matérielle aussi, de matière apparente) exprime, dans son irréalité foncière, un aspect réel, quoique superficiel et très partiel, de la personnalité du théosophe : l'approfondissement des arcanes renvoie à la simplicité ; l'esprit d'enfance, à quoi s'identifie la sagesse du vieillard, n'est pas exempt de quelque puérilité et porte à feindre — à demi — la simplicité d'esprit. La définition, cependant, est par l'« un des amis de M. de S. Martin » (70). Ne la dédaignons pas.

Laissons plutôt son auteur s'expliquer. Il repose d'abord le lien de l'action avec la spéculation, sur le plan moral. « On entend par théosophe un ami de Dieu et de la sagesse. Le vrai théosophe ne néglige aucune des inspirations que Dieu lui envoie pour lui dévoiler les merveilles de ses œuvres et de son amour, afin qu'il inspire cet amour à ses semblables par son exemple et par ses instructions. Je dis le vrai théosophe : car tous ceux qui s'occupent seulement de la théosophie speculative ne sont pas pour cela théosophes, mais ils peuvent espérer de le devenir, s'ils en ont un véritable désir, et s'ils persistent dans la résolution qu'ils ont prise d'imiter les vertus du Réparateur, et de mettre en lui toute leur confiance. Un vrai théosophe est donc un *vrai* chrétien, ainsi que l'on peut s'en convaincre par leur doctrine qui est la même. Cette doctrine est fondée sur les rapports éternels qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers ; et ces bases se trouvent ensuite confirmées par les livres théogoniques de tous les peuples, et surtout par les Ecritures saintes expliquées *suivant l'esprit et non suivant la lettre* » (71). « Un ami de Dieu et de la sagesse » est un ami de la Sagesse divine, de la Sagesse. O Sainte Sophie !

On perçoit que l'action morale est, indissociablement, une action mystique aussi. Le contexte religieux, dogmatique, de la théosophie chrétienne impose ce double caractère à l'action dont il fixe le but et les moyens.

L'ami de Saint-Martin poursuit, à ce sujet : « Nous allons énoncer aussi quelques bases universelles traitées dans les principaux ouvrages des théosophes depuis J.-C. Ces théosophes sont donc d'accord sur l'essence divine, la Trinité, la chute des anges rebelles, sur la création du monde après le chaos causé par la rébellion de ces anges, sur la création de l'homme dans les trois principes, pour gouverner l'univers et combattre ou ramener à résipiscence les anges déchus. Ces théosophes sont d'accord sur la première tentation de l'homme, sur son sommeil qui la suivit, sur la création de

la femme lorsque Dieu eut reconnu que l'homme ne pouvait plus engendrer spirituellement, sur la tentation de la femme et sur les suites de sa désobéissance et de celle de son mari, sur la promesse de Dieu qu'il naîtrait de la femme le briseur du serpent, sur la rédemption, sur la fin du monde. Tous ces ouvrages enfin contiennent un enchaînement admirable d'intelligence sur les deux testaments, sur les principes, le but et la fin de tous les êtres, de toutes les choses créées, de toutes les sciences. Presque tous les théosophes s'accordent à reconnaître, comme Pythagore, la puissance des nombres, et s'en servent quelquefois comme démonstration sensible de toutes les vérités naturelles et intellectuelles » (72).

D'où, en effet, la position de l'œuvre : « ... tous les ouvrages des théosophes modernes, comme ceux des anciens, ne tendent qu'à spiritualiser et à diviniser l'homme, (ou suivant l'expression de Sénèque, à asseoir le sage auprès de *Jupiter*), tandis que nous sommes parvenus à un tel point de dégradation que plusieurs philosophes de nos jours ne tendent qu'à rabaisser l'homme, à le dégrader, et pour ainsi dire à le bestialiser » (73).

C'est ainsi que le balai des philosophes balaye aussi les capucins... (74).

« Ami de Dieu et de la sagesse » signifie beaucoup davantage qu'il n'y paraît. « Ami de Dieu » veut dire élu (75), « de la sagesse » veut dire adonné aux méthodes d'exploration de l'univers et de l'homme, de soi d'abord, qui conduisent à y rencontrer, courtiser, épouser, féconder la Sagesse ; la Sagesse presque répudiée, reléguée par le christianisme de l'Occident moderne, parèdre du Fils et de la Trinité, non point essence divine (qui est, selon Martines et Saint-Martin, quaternaire), mais la condition réagissante de son action, c'est-à-dire de son être (75*).

Qu'est-ce que la théosophie ? Je la définis une mystagogie de la génération spirituelle. La Sagesse est le *ternarium sanctum* où semer, où déposer le germe. L'Epouse, la Mère Epouse et Vierge.

On ne rappellera jamais trop la terreur, et le terrorisme anti-mystiques qui régnait au XVIII^e siècle et depuis la condamnation de Fénelon ; le manque d'une mystique ecclésiale favorisa sans doute le succès de la théosophie sauvage, dont la seule hérésie est, dans le meilleur des cas, précisément d'ignorer ou de déprécier la fonction de l'Eglise (75**). Mais aussi, la théosophie comme mystique, soit orthodoxe, soit pour le moins douteuse, n'était pas banale en Occident chrétien, nous le remarquerons.

Saint-Martin, sachant que l'esprit n'est que les yeux de l'âme, tend au bien par l'esprit, les lumières et les connaissances (76).

En tout cas, son œuvre a « sa base et son cours dans le divin » (77). « Œuvre » et « divin », tout y est. Son arbre à lui, l'arbre de sa théosophie qui n'est une philosophie que dans un sens aussi traditionnel et ésotérique, initiatique en un mot, que la théosophie elle-même, cet arbre universel a sa racine dans le ciel, que dis-je ? au-dessus des cieux. Les images se lèvent...

(à suivre)

"Encore des 'Archives secrètes' :
Du fonds Jean-Baptiste Willermoz-LA"

À mainte reprise, au cours des dernières décades, la mention du fonds LA ou du fonds JBW / LA est apparue, en référence d'archives secrètes de Jean-Baptiste Willermoz mises au jour et concernant les activités maçonniques de ce dernier, notamment au sein de l'Ordre des élus coëns et du Rite écossais rectifié.

Sous le titre ci-dessus la revue *Renaissance traditionnelle* (n° 123-124, juillet-octobre 2000 (paru été 2001, p. 173-185) publie l'histoire de ce fonds (le "fonds Bréghot Du Lut" de Marc Haven et de Van Rijnberk), suivie de nouveaux documents de la même provenance. L'étude expose notamment dans quelles conditions le propriétaire du fonds en confia au détenteur de la présente chronique l'exploitation exclusive de longtemps entreprise et désormais poursuivie jusqu'à terme, Dieu voulant.

En appendice, *RT* commence l'édition des lettres de Saltzmann à Willermoz qui se poursuivra dans les livraisons suivantes.

Dans le même numéro de *RT*, Catherine AMADOU dresse l'inventaire analytique du fonds Willermoz-LA.